Mme Ernest ROEHRICH



Vieux Strasbourg et Vieille Alsace

RÉCITS ET SOUVENIRS



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1910

VIEUX STRASBOURG

ET VIEILLE ALSACE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Grètel, récit alsacien, in-12, 1878 . . . . 1 fr. 50
De Fil en Aiguille, notices biographiques, bluettes, poésies (épuisé).
Fleur de Genêt, roman, in-12 (épuisé).
Chez nous, poésies (épuisé).
Souvenirs d'un grand-père, in-12, 1885 2 » —
Le Pasteur Haerter, in-16, avec portrait 1 » —
Le Ban-de-la-Roche, notes historiques et souvenirs, avec vues, portraits, cartes, autographes et fragments de sermons inédits d'Oberlin, in-12, 1890 . . . . . 4 » —
Emma Warnod, notice biographique avec portrait, in-12, 2e édition . . . . 1 » 50
A travers notre Alsace, 1 vol. in-12, 1894 2 » 50
Les Vosges alpestres, autour du Hohneck et du Ballon, in-12, 1897 . . . . . 1 » 50
Le Coffret à bijoux, conte de Noël, in-12 0 » 25
Fleurs et Sapins des Vosges, poésies, in-24, 1905 . . . . 3 » 50

Mme Ernest ROEHRICH

VIEUX STRASBOURG
ET
VIEILLE ALSACE

RÉCITS ET SOUVENIRS



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1910



PRÉFACE

Quelques récits véridiques, quelques souvenirs sans prétention : voilà ce que nous offrons au lecteur dans ces pages, les unes complètement inédites, les autres parues dans le Journal d'Alsace, *les* Affiches de Strasbourg *et la* Revue chrétienne.

Elles n'aspirent qu'à faire revivre un peu de notre Strasbourg d'autrefois et de notre vieille Alsace, dont la physionomie va se transformant davantage chaque année.

« *Si l'on veut, écrivait l'autre jour un rédacteur de la* Gazette de Francfort[1], *si*

[1] *Strassburg im Elsass — Eine Impression*, von Ulrich Rauscher — *Gazette de Francfort*, du 10 octobre 1909.

l'on veut parler de ce que Strasbourg a de meilleur, de moins susceptible de se perdre jamais, il faut se tourner vers le passé... Le Strasbourg de notre ravissement n'est point celui des lourds palais, massifs, somptueux, et écrasés sous le poids d'allégories savantes, mais mal comprises ».

Si tel est le langage d'un immigré, combien plus devons-nous nous rattacher, nous Alsaciens, à ce « culte du passé », dont on ne saurait nous faire un reproche.

N'en est-il pas un peu de ces souvenirs, des mille menus faits que nous aimons à recueillir, comme de la Soupière d'Oberlin, *dont les motifs servent d'en-tête à cette préface, et ont été utilisés pour l'exécution de la couverture de cet ouvrage?*

Longtemps, elle resta inaperçue, et ne frappa point l'attention indifférente. Soudain on s'avisa de trouver sa forme élégante et de lui accorder une valeur artistique; on en rechercha l'origine et l'on en étudia le style. Et, tout en l'examinant, on s'aperçut qu'elle contenait d'innombrables fragments de fleurs

séchées, n'ayant, après un siècle, rien perdu de leur senteur vivifiante.

C'est ainsi que le passé, pieusement conservé par nous, gardera toujours son parfum, et qu'il nous suffira de l'évoquer, pour nous sentir réconfortés.

Et la teinte même de ce « vieux Strasbourg » de la première époque a, pour nous, sa signification.

C'était, déjà au temps des célèbres artistes en céramique alsaciens, les Hannong, une couleur rare, dont le secret se transmettait de père en fils. De vieux documents nous rapportent qu'un de ces maîtres mourut en laissant, pour tout héritage, « un pot de couleur bleue ».

Mais pour nous, ô cher vieux Strasbourg, ta couleur n'est pas seulement celle qui servit à décorer de précieuses faïences. Elle s'étend à tout un ordre de choses autrement vaste, complet et harmonieux!

Elle est dans notre histoire, si mouvementée, si dramatique; elle est dans notre architecture, dans les vieux beffrois dominant

nos petites villes d'Alsace ; dans nos églises, dans notre Cathédrale, dont la dentelle de pierre laisse transparaître l'azur du ciel.

Mais elle est plus encore, peut-être, dans nos foyers, dans nos traditions familiales, dans notre « double culture », (puisque ce mot est le terme du moment) et dans nos aspirations vers tout ce qui est grand, beau, élevé, infini, éternel.

Oui, couleur bleue du vieux Strasbourg, de la vieille Alsace, tu représentes un idéal de liberté, de vérité, de justice et de bonté. Puissions-nous y rester fidèles, et le transmettre intact aux jeunes générations !

L. Rœhrich.

Strasbourg, 18 octobre 1909.





I

ENTR'AIDE

ÉPISODE DE LA TERREUR EN ALSACE

I

C'était un soir de la fin de mars 1793.

Le couvre-feu venait de sonner au village, et un vent mystérieux courait dans les arbres.

Le pasteur de Niederrœdern, Jean-Jacques Hasselmann, était en méditation devant sa Bible, tandis que sa jeune femme, un livre à la main, tournait distraitement les pages, en écoutant les gémissements de la bise et les craquements des portes et des poutres

vermoulues, rongées par cet insecte portant le nom sinistre d'horloge de la mort.

Une enfant de quatre ans environ, appuyée sur les genoux de sa mère, s'était endormie doucement; la tempête ne troublait pas ses rêves d'or.

Que savait-elle, la petite Sophie aux longues boucles soyeuses et aux grands yeux rêveurs, que savait-elle des commissaires de la République, parcourant le pays en tous sens et faisant arrêter chaque personnage suspect à Euloge Schneider, l'immigré allemand, grand accusateur public du Bas-Rhin? Elle ne remarquait pas le front soucieux de son père et les battements de cœur de sa mère, en ces temps d'angoisse, où nul n'était sûr de ne pas figurer le lendemain sur la liste des traîtres à la patrie, avec l'annotation « bon pour la guillotine » !

Un léger bruit venait de retentir du côté de la fenêtre, Mme Hasselmann tressaillit et jeta vers son mari un regard interrogateur.

— Tranquillise-toi, ma chère amie, dit le pasteur, en prenant la main de sa compagne dans la sienne, tranquillise-toi, Dieu veille sur nous!

— N'as-tu donc rien entendu?

— Si fait! mais c'est la tempête qui se déchaîne au dehors.

— Je suis sûre que quelqu'un a frappé au volet. Écoute plutôt!

Et, en effet, le son se répète, mais plus fort cette fois.

Il n'y a plus de doute possible; quelqu'un est là. Qui cela peut-il être?

Le pasteur s'est déjà levé pour aller ouvrir, afin d'interroger le visiteur attardé sur le motif de sa visite, quand sa femme s'élance vers lui, les larmes aux yeux:

— Oh! n'ouvre pas, n'ouvre pas, Jean-Jacques, je t'en supplie! Reste avec nous! Ce sont des gens qui en veulent à ta vie, bien sûr, car nos paroissiens s'introduisent autrement chez nous.

Au même instant une voix a crié du dehors:

— Laissez-moi entrer, pour l'amour de Dieu! Les misérables me poursuivent..... ils vont m'atteindre..... de grâce, ouvrez-moi!

Le maître de la maison n'en attend pas davantage. D'un bond il est à la porte d'entrée, dont il a bien vite tiré le double verrou.

Devant lui se dresse la haute et imposante figure d'un prêtre, qui lui tend la main en disant :

— Vous ne refusez pas de m'ouvrir! Merci! Hébergez-moi pour une heure seulement sous votre toit..... Dieu vous le rendra .... Ici ils ne me chercheront pas!

II

Pauvre prêtre! il était, lui aussi, du nombre de ces « réfractaires », pour lesquels le comité révolutionnaire n'avait pas assez d'injures. Pieux, doux, mais d'un caractère ferme et énergique, il n'avait pu se plier aux ordonnances sur les décades, et célébrait sa grand'messe chaque dimanche, sans

s'inquiéter des conséquences terribles que devait avoir son obstination.

Un jour, en effet, un ami vint secrètement l'avertir qu'on allait l'arrêter, et le supplia de fuir.

C'est ainsi que, la nuit, à travers les champs détrempés, et se glissant le long des haies, le prêtre poursuivi avait atteint le presbytère de Niederrœdern, où une subite inspiration l'avait poussé.

M. Hasselmann referma la porte à la hâte, et entraîna dans la maison le fugitif. Mais celui-ci, comme égaré s'écriait :

— Au nom de Dieu, éteignez les lumières... ils viennent... ils viennent!...

Et il retomba, épuisé, sur un siège. La bande forcenée arrivait en effet, emplissant la rue de ses clameurs :

— Hourrah!... où a passé le calotin? C'est ici qu'il faut chercher... Non, pas là!... Remontez la rue!

Et le gros de la troupe s'avança dans la direction indiquée.

Au presbytère, on respirait de nouveau. Mme Hasselmann, cependant, dirigeait sur son mari un regard inquiet qui voulait dire :

— Et que feras-tu maintenant?

— Marguerite, dit le pasteur qui devinait sa pensée, ne te fais pas de soucis. Dieu nous envoie ce frère. Nous ne lui refuserons pas l'hospitalité qu'il nous demande en une heure de détresse.

— Non, non, fit la jeune femme en étouffant un sanglot. C'est notre devoir. Quant aux suites... Que Dieu veuille avoir pitié de nous!

Puis, se tournant vers la servante accourue :

— Pas un mot de ce qui s'est passé ce soir, entends-tu? Il y va de la vie de ton maître.

Et quand la domestique se fut retirée, M. Hasselmann embrassa sa femme et sa fille, les engagea à aller prendre aussi du repos, et rejoignit le prêtre, resté seul dans la chambre voisine, et qui semblait endormi.

— D'où venez-vous? essaya-t-il de lui demander. Vous devez avoir traversé l'eau, car vous êtes trempé.

Mais ne recevant aucune réponse, il comprit que le malheureux s'était évanoui, et, inquiet, se préparait à aller chercher du secours, quand le prêtre reprit ses sens.

— Me connaissez-vous? demanda-t-il en lui saisissant le bras.

— Non.

— Eh bien! moi, je vous connais. Je sais que vous êtes chrétien et ne me trahirez pas.

— Vous avez deviné juste. Je ne vous accorde toutefois l'hospitalité qu'à une condition, c'est que vous vous engagerez à faire tout ce que j'exigerai.

— *Amen!* fit le fugitif.

— *Quod Dominus bene vertat,* conclut le pasteur en lui serrant la main.

Puis il l'aida à se débarrasser de ses habits pénétrés d'eau, et en apporta d'autres en échange.

Je crois qu'à ce moment les anges de Dieu

se réjouissaient au ciel. Oui, il y a des heures où il est doux, bien doux de sentir que les barrières qui séparent les hommes sont tombées, et que la charité seule, la plus grande des vertus, selon Saint-Paul, reste debout.

Le prêtre avait des larmes aux yeux.

— Asseyez-vous là auprès du poêle où brille un bon feu, lui dit son hôte, et achevez de vous remettre, tandis que je vous préparerai quelque chose de chaud pour vous restaurer.

Hasselmann se dirigea vers la cuisine, en rapporta un bol de lait pour son pensionnaire et, pendant que ce dernier se réconfortait, il rassembla un peu de literie qu'il chargea sur ses épaules; puis, une lanterne à la main, et traversant avec précaution le bûcher et la grange, il allait déposer son fardeau au fenil.

Après avoir creusé avec la fourche un trou dans le foin parfumé et y avoir installé une façon de lit, il vint rejoindre le fugitif.

— Maintenant, cher confrère, lui dit-il, tout est prêt. L'hôtellerie n'est pas des plus confortables, il est vrai... Mais enfin! suivez-moi. Il fait noir comme dans un sac. Voilà l'échelle, montez sans crainte. Ah! vous avez une bonne sentinelle! « Celui qui garde Israël ne sommeillera point! »

L'ascension opérée sans encombre, le pasteur étendit maternellement les couvertures sur le pauvre corps fatigué du prêtre, qui se laissait faire comme un enfant, puis il regagna à pas furtifs sa chambre, tandis que le vent de tempête continuait à rugir dans la nuit sans étoiles.

III

Les jours suivants le pasteur va, comme d'habitude, dès le matin, porter leur ration à ses oiseaux de basse-cour et à ses pigeons, qui répondent tous à son appel, volètent sur ses épaules, se gourmandent réciproquement ou gonflent, en roucoulant, leur gorge aux reflets métalliques.

L'opération se renouvelle à midi, puis le soir à l'heure du crépuscule.

Personne ne verrait là rien d'extraordinaire; tout au plus un observateur attentif pourrait-il constater que le panier est un peu plus grand que d'habitude, et que le pasteur, après avoir donné la pitance à ses hôtes ailés, passe régulièrement dans la grange, et y fait une assez longue station.

Hasselmann a pris en affection le fugitif, et a pour lui les attentions et les tendresses d'un frère. Souvent, quand il ne craint pas d'être surpris, il va s'asseoir à ses côtés sur le foin, et se livre avec lui à de longs et cordiaux entretiens. L'angoisse du temps présent et le péril suspendu au-dessus de leurs têtes ont fait disparaître les différences théologiques et ecclésiastiques qui les eussent séparés à d'autres moments. D'ailleurs, toutes les grandes âmes se sentent sœurs, et, plus haut que ce qui les divise, trouvent un terrain d'entente commun.

Hasselmann sort de sa poche son Nou-

veau Testament, et ayant un peu écarté les tuiles, fait la lecture à son hôte attentif.

Un long silence suit d'ordinaire ces lectures. Il est de ces pensées trop profondes pour que la parole les puisse exprimer. Ces deux hommes, rapprochés d'une façon si étrange, se sentent unis pour la vie.

Parfois aussi ils se jettent ensemble à genoux pour invoquer Celui qui a prédit aux siens leur réunion en « un seul troupeau sous un seul Berger ».

Six semaines se sont écoulées. L'espoir commence à renaître, car personne dans le pays n'a l'idée de chercher le prêtre réfractaire chez le pasteur protestant.

Un matin, pendant que notre héros jette comme d'ordinaire la menue graine à ses volatiles affamés, un habitant du village vient à passer, le bonnet de fourrure sur l'oreille, et tout en excitant du fouet son attelage, jette au pasteur, d'un ton de raillerie, cette parole suffisamment significative:

— Et les pigeons noirs? Tâchez que la fouine ne les attrape pas!

Le brave Hasselmann rentre en chancelant dans son cabinet d'études. Il a été trahi. Que faire? Prévenir son nouvel ami? Non, il ne le troublera pas dans sa sérénité reconquise, sans quoi il ne resterait pas un instant de plus, et avant peu, sa tête tomberait sur l'échafaud. Mais lui, le receleur, quelle vengeance l'attend!... Il songe à sa femme, à sa Sophie bien-aimée. Pourtant, il ne faiblira pas! Non, pas de lâcheté! Le Seigneur est tout-puissant!

IV

Hasselmann continue à se livrer à ses occupations habituelles. Sa femme, cependant, remarque son air absorbé et distrait, ses absences d'esprit, ses silences prolongés. Mais elle n'ose l'interroger cependant.

On est au 3 juillet 1794. Les rayons du soleil matinal glissent sur les blés dorés, la

campagne épanouie rit et chante sous l'azur, et mille êtres ailés fêtent à l'envi l'approche de la moisson.

Le pasteur vient de lire avec sa famille le psaume XLVIe et admire combien la parole de Dieu s'adapte à toutes les situations de notre vie, quand un bruit insolite retentit dans la cour du presbytère.

Hasselmann pâlit et se lève, suppliant sa femme, qui se jette au-devant de lui comme pour le garantir, d'être forte et de ne pas le retenir.

— Les misérables sont là; il ne faut pas que je *le* laisse tomber entre leurs mains!

Et s'arrachant à l'étreinte qui l'enlace, il court à la grange, déjà envahie par la bande furieuse servant d'escorte aux agents révolutionnaires.

— Ah! ah! nous te tenons enfin, oiseau noir! dit l'un.

— Jette-le à terre, crie un autre, afin qu'il se casse le cou.

— Oh! que non, fait un troisième, nous

nous sommes engagés à le livrer sain et sauf à Wissembourg.

— Tu es aussi un aristocrate, toi! vocifère un quatrième, en prenant Hasselmann au collet. Tu as voulu le soustraire à la justice!

— Oui, c'est moi qui l'ai recueilli! s'écrie le pasteur indigné. C'est à moi que vous devez de l'avoir cherché si longtemps, comme on traque un gibier dangereux. Arrêtez-moi donc! Si c'est un crime de sauver la vie à son semblable, je déclare que j'ai commis ce crime, et serai fier de l'expier!

Pendant ce temps les autres font descendre l'échelle au prêtre, qui a les mains liées sur le dos et qui s'écrie en gémissant :

— Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? J'ai causé la perte de toute une famille! Mon Dieu, mon Dieu, que ne me suis-je livré à eux tout de suite!... Si vous avez encore une goutte de sang humain dans les veines, vous me prendrez et vous épargnerez cet innocent. Pour moi, je suis prêt à mourir, mais laissez-lui la liberté!

— Par ma foi, crie le commissaire, tu me fais pitié, citoyen Hasselmann. Tu as voulu sauver l'autre... je te respecte... mais voilà, il y a la consigne... l'exemple... Que veux-tu? — Holà, vous autres, n'y allez pas si rudement! — Non, je ne puis rien faire... dommage, dommage! Il faut marcher, c'est comme ça. Allons, en route!

V

Les prisonniers sont conduits à Wissembourg, où l'accusateur public les interroge pour la forme seulement, en présence de quelques citoyens. Cet interrogatoire terminé, ils sont transférés à la prévôté, où ils n'auront plus qu'à attendre une exécution sommaire.

Dans le cachot où on les jette, ils aperçoivent, à la faible lueur pénétrant à travers les barreaux, d'autres malheureux,

arrêtés, comme eux, pour les plus futiles motifs. Chacun conte son histoire, chacun s'informe de celle du voisin, jusqu'à ce que le sommeil vienne étendre son aile bienfaisante sur tous ces malheureux.

Hasselmann, lui, ne peut dormir. Il se rapproche de la table, où sont jetés en désordre des papiers et une écritoire. A la lueur vacillante d'une lampe encastrée dans le mur, il écrit quelques lignes, qui ont été pieusement conservées dans sa famille, et où il demande des vêtements chauds, des vivres, et s'efforce de rassurer sa femme chérie, de lui donner l'espoir que son arrestation ne sera pas de longue durée.

A ce moment-là une tentative est faite par des voltigeurs en garnison à Wissembourg, bons catholiques et amis des prêtres, pour délivrer ceux de ces derniers qui ont été incarcérés. Déjà des barreaux sont descellés, les soldats insistent pour que les prisonniers se hâtent. Mais le prêtre refuse

de fuir. Il déclare qu'il restera dans la légalité, et les voltigeurs finissent par se rendre à ses arguments.

VI

Deux jours s'écoulent, deux jours qui semblent être des semaines pour les prisonniers. Une amitié touchante unit tous ces hommes, dont la tête pourrait tomber, sur un signe de Robespierre.

Le matin du second jour une nouvelle pénètre dans la prison : « *Saint-Just est à Wissembourg.* » C'est lui, sans doute, qui apporte le terrible ordre d'exécution. A cette pensée, le visage des malheureux blêmit. Il n'y a plus que la mort à attendre! Mais Hasselmann propose à ses compagnons de captivité d'adresser une pétition au chef révolutionnaire redouté ; il la rédige aussitôt et la signe lui-même au nom de tous. Le geôlier complaisant s'est chargé de remettre la pièce à son adresse.

Une demi-heure plus tard la porte de la prison s'ouvre et une voix de stentor crie :

— Citoyen Hasselmann !

— C'est moi !

— Tu as à comparaître immédiatement devant tes juges.

— Ah ! ah ! reprend l'agent de la prévôté, il t'en a cuit avant l'heure de la fournée. Cela t'apprendra à réfléchir !

Et refermant à grand fracas la porte, il lance un juron énergique, et fait monter le prisonnier devant lui. Il l'introduit dans une pièce où Saint-Just siège en personne, attablé devant un gigot de mouton, qu'il déguste entre deux pistolets chargés.

D'abord, le sinistre personnage semble n'accorder aucune attention au nouveau venu, et continue à faire honneur à son déjeuner. Soudain, faisant la pirouette sur sa chaise, il dévisage le pasteur avec un air terrible.

— Tu es le citoyen Hasselmann ?

— Oui.

Montrant du doigt la pétition déployée devant lui :

— C'est toi qui as écrit cela?

— Oui.

— As-tu vraiment écrit cela?

— Oui.

Un silence mortel succède à cette brève réponse.

— Quelqu'un doit pourtant t'avoir poussé à me faire parvenir cette pièce.

— Personne. Je n'ai obéi qu'à ma propre inspiration.

— Ah! ah! tu as du courage!

Et Saint-Just achève de vider son verre.

— Qu'as-tu donc pensé obtenir au moyen de ce chiffon de papier? Ne connais-tu pas le citoyen Saint-Just?

— J'ai cru, et je crois encore que le citoyen Saint-Just ne saurait condamner un innocent sans l'avoir entendu.

Nouveau silence. Le dictateur se verse encore à boire, puis son regard pénétrant se fixe sur son interlocuteur, dont le cœur palpite.

— Eh bien! Tu n'es pas une canaille [1].

Et l'homme redoutable avale une nouvelle rasade.

— Il y a longtemps que je n'ai rencontré ton semblable, ajoute-t-il. Maintenant, va, tu es libre.

Le pasteur reste immobile et comme interdit.

— Ne m'entends-tu donc pas? Je te déclare que tu es libre.

— Puis-je dire encore un mot?

— A quoi bon? Sois bref, au moins.

— Je ne suis pas libre.

— Es-tu donc fou?

— Non, mais je ne suis pas libre, aussi vrai que mon sort est entre vos mains.

— Mille tonnerres!! Quand j'affirme que tu es libre, qui donc oserait soutenir le contraire?

— Je vous remercie bien vivement, mais tant que mes compagnons de prison, au

[1] Cet entretien est absolument authentique.

nom desquels j'ai pris la plume, ne seront pas relâchés comme moi, je ne pourrai profiter de l'élargissement que vous m'accordez.

— Par l'enfer! es-tu dans ton bon sens? Je t'offre le salut, et tu le foules aux pieds?

— Je ne puis autrement!

— Crois-tu donc que je m'en vais donner la volée à tous ces corbeaux? Non, non! C'est impossible! La guillotine est préparée pour découper ce coriace gibier-là!

— Alors, je périrai avec eux! Je ne saurais sacrifier mon honneur à ma vie.

— Citoyen Hasselmann, regarde-moi bien; je ne te veux pas de mal. Tu m'as plu. Tu as encore cinq minutes pour te décider. Hâte-toi! La liberté ou l'échafaud, choisis!...

— Il ne me faut pas cinq minutes pour savoir où est mon devoir. Tant que mes compagnons seront prisonniers, je partagerai leur sort.

— Ainsi, tu ne veux pas te raviser! Tu es un idéaliste, mais nous n'avons que faire de ces gens-là. Gendarmes, emmenez-le!

Hasselmann est reconduit dans sa prison. Une émotion profonde remue son âme, mais sa conscience est satisfaite, et un sourire éclaire son visage.

A dater de ce moment ses compagnons ne le considèrent pas seulement comme leur ami, mais comme leur père à tous. Il tire souvent de sa poche le petit livre du fenil et leur en lit des passages. Tous sont suspendus à ses lèvres. Ah ! comme ces paroles tombent droit dans le cœur, dans des moments pareils, et qu'il serait impossible de ne pas reconnaître leur origine divine et leur puissance !

Une autre joie attendait le digne pasteur. Sa femme s'était hasardée à l'aller voir et avait obtenu l'autorisation de s'entretenir quelques instants avec lui. C'était une faveur toute spéciale, et l'on peut croire que Saint-Just, en partant, avait laissé des instructions de nature à adoucir le sort du prisonnier. C'est ce qui semble résulter de la lecture d'une lettre écrite à ce moment,

et dans laquelle il est question du transfert dans une forteresse. L'exécution sommaire semblait donc avoir été différée :

« Ma chère Amie,

« Tu es partie, et nous partons aussi. On nous a avertis que notre sort sera décidé aujourd'hui encore, mais que le district ne pourra faire aucune exception de l'arrêté des représentants du peuple qui nous condamne à être enfermés dans la citadelle de Besançon. Ainsi, je ne te verrai pas de sitôt. Je prie le Seigneur qu'il m'accorde la grâce de soutenir cette terrible épreuve qui nous attend, avec autant de patience que de fermeté d'âme. J'espère que le bon Dieu sera toujours avec ma fidèle épouse et ma pauvre Sophie. Oui, ma chère, console-toi ; c'est le bon Dieu qui le veut ainsi, et il ne veut rien autre chose que notre bonheur. Adorons et vénérons le Seigneur, et, enfin, nous aurons lieu de nous réjouir de sa bonté. Il est vrai,

ma chère, qu'il n'est pas facile de se soumettre à tant de malheurs, mais sois sûre que rien ne nous arrive sans sa volonté. C'est ce qui me console et m'érige (*sic*).

« Tu m'as vu, ma bonne, je suis d'assez belle humeur; je tâcherai de l'être toujours. Ayons confiance au Seigneur, il ne nous quittera pas. Embrasse notre chère Sophie, et parle-lui de son pauvre père prisonnier. Adieu, ma chère, *nous nous reverrons!*

« HASSELMANN.

« Wissembourg, 16 thermidor, an II. »[1]

Et, le lendemain, il ajoute encore un long *post-scriptum* plein de tendresse, où il dit entre autres : « La plume me tombe des mains quand je pense à Sophie, mais le Tout-Puissant aura soin d'elle. »

[1] Nous devons la communication de ces intéressants documents à M. Eugène Hasselmann, pasteur en retraite, et petit-fils de notre héros. Qu'il en reçoive ici encore nos remercîments.

VII

Tout est prêt. Les prisonniers vont être transférés à Strasbourg.

Ils échangent entre eux quelques mots encore, pour essayer de se donner du cœur. Hasselmann les exhorte et prie avec eux, oubliant sa propre douleur pour consoler ses compagnons d'infortune.

Dans l'obscurité de la prison retentissent des soupirs, des sanglots... Ah ! ces heures qui dressent un mur de séparation entre deux portions de notre vie!... Devant nous, l'inconnu, de menaçantes perspectives... Et nulle possibilité de retourner en arrière, vers les joies perdues !...

Pendant qu'Hasselmann s'est mis un peu à l'écart, pour se plonger dans ses pensées et ses souvenirs, et essayer d'envisager avec calme ce qui les attend, ses compagnons et lui, un bruit insolite retentit dans les halles du prétoire, une clameur grandis-

sante s'approche et arrive jusqu'à la porte de la prison :

— Robespierre est tombé ! Liberté, liberté !

. . . .

Le lendemain le prisonnier serrait dans ses bras sa Marguerite et sa petite Sophie !

Quant au prêtre, voici ce que nous savons encore sur son compte :

« Lorsque j'avais dix à douze ans, racontait le professeur Hasselmann, fils de notre héros, j'accompagnais parfois mon père à Eckbolsheim, où il allait rendre visite à un beau vieillard à l'air grave et doux.

« Chose étrange, dès qu'ils se retrouvaient, je les voyais pleurer comme des enfants, et ne pouvais en comprendre la cause.

« Quand, sur le chemin du retour, j'interrogeais mon père à ce sujet, il semblait si absorbé par ses souvenirs qu'il me répondait à peine.

« — Quel est donc cet homme ? insistai-je un jour.

« — C'est un de mes amis.

« — Mais enfin, père, pourquoi pleurez-vous tous deux, chaque fois que vous vous rencontrez ?

« Alors, essuyant une larme du revers de la main :

« — Charles, je te l'ai dit, c'est un de mes amis !

« Je n'osais revenir à la charge ; mais, après un silence, mon père me montrait du doigt la Cathédrale de Strasbourg se dressant majestueusement devant nous, et il ajoutait :

« — Vois-tu cette flèche, mon fils. Elle nous montre le ciel. J'y serai bientôt, et, alors, quand tu seras plus grand, tu comprendras beaucoup de choses que tu es trop jeune pour saisir aujourd'hui, et tu sauras aussi pourquoi je pleurais en me rendant à Eckbolsheim ! »



II

LA SOUPIÈRE D'OBERLIN

La soupière d'Oberlin! le presbytère d'Oberlin! mots magiques pour moi. Il suffit de les prononcer pour ressusciter de lumineuses années d'enfance.

Aussi loin que je puis me souvenir, j'ai connu et aimé cette chère maison. J'y ai même fait des séjours auprès de mes petits cousins et de ma cousine, dont je partageais les leçons et les jeux.

Quelles belles parties de cache-cache nous faisions derrière la double porte tapissée de versets bibliques, imprimés par le célèbre pasteur du Ban-de-la-Roche!

Partout, du reste, on retrouvait son souvenir et comme sa présence invisible.

C'était d'abord la salle à manger avec ses portraits d'ancêtres, dégradés par le temps et frustement encadrés d'un filet de plomb ou de bois jadis doré : matrone à la parure de dentelle noire; dame à la rose et au long corsage gris-perle, infiniment pointu; professeur à plantureuse perruque, que nous avions surnommé *Absalon*; portrait balafré du roi de Suède Gustave-Adolphe, dont l'air martial nous inspirait le respect.

N'oublions pas non plus le fameux trompe-l'œil, instrument de réconciliation entre voisins divisés, ou époux en désaccord, et qui montrait, suivant le point de vue auquel on se plaçait, soit une fleur, soit un oiseau.

Puis, il y avait encore le fauteuil d'Oberlin, la table d'Oberlin, des vitrines contenant ses

pierres symboliques, ses compositions avec lignes coloriées représentant les différents degrés du ciel et de l'enfer, des portraits ou silhouettes, annotés de la main même de Lavater, et un tas d'autres choses impossibles à énumérer toutes.

Au grenier étaient remisées la harpe et l'imprimerie d'Oberlin, en compagnie de grandes caisses de livres poussiéreux et d'une infinité d'objets divers hors de service.

Dans le jardin, on nous montrait le noisetier sous lequel, suivant la tradition, le pasteur vénéré s'était fiancé avec Mlle Madeleine-Salomé Witter, de Strasbourg. (N'ai-je pas là encore, collée dans un album, une branche bien conservée du dit arbuste ?)

Que de fois nous avons joué sous son ombre, couru dans ce jardin disposé en terrasses, jusqu'au pré fleuri de perce-neige et au ruisseau serpentant tout au bas, avec ses jolis petits poissons et ses libellules !

Et la cave, la vieille cave donc ! Cela, c'était le mystère, le petit frisson de terreur

qu'on aime tant à se rappeler d'avoir ressenti dans sa jeunesse. Cette cave, dis-je, hors d'emploi généralement, occupait l'emplacement de l'ancien presbytère, celui qu'on avait surnommé la « ratière », et auquel Oberlin ne voulut pas voir substituer une maison plus confortable, tant que les écoles n'avaient pas de locaux spacieux et bien aérés.

La dite cave était absolument sombre, et dans l'humidité suintant le long des murs glissaient des limaces gluantes et de pâles cloportes. Mais elle avait un bien autre et plus redoutable attrait encore. Ne disait-on pas que l'ancien « trésor » du Château-la-Roche s'y trouvait caché, et que le tristement célèbre *Guérothée de Rathsamhausen*, enterré dans l'église de Fouday, y revenait?

Que de fois, pénétrant avec précaution par la porte entr'ouverte, qui laissait glisser un mince rayon dans l'antre obscur, nous en ressortions de toute la vitesse de nos petites jambes, en nous écriant : « As-tu

entendu?... C'était lui!...» Et l'on ne nous aurait pas repris à renouveler de sitôt l'aventure.

Plus tard, il y avait le bon M. Louis Claude, maître si patient, si indulgent dont la mémoire nous est chère, et les solennelles distributions de prix du jour de l'Ascension aux élèves des écoles de toute la paroisse et à ceux du Poële à tricoter. Nous les entendons encore, ces proclamations de récompenses; nous les voyons, ces petites révérences des fillettes recevant leur prix de la main de M. Daniel Le grand, de M. Louis Fallot ou de M. Witz, le propre petit-fils d'Oberlin.

Mais la soupière, dira le lecteur, où reste la soupière? Patience! nous y arrivons. Au temps dont nous parlons, elle n'occupait pas encore la place d'honneur où nous l'avons admirée plus tard. Du moins nous ne nous souvenons pas de l'y avoir vue. Ce n'est qu'aux limites de l'enfance, à l'époque où se manifeste déjà un intérêt plus éveillé

pour les choses anciennes, que cette belle pièce de céramique nous frappa.

Elle était placée dans le cabinet d'études de notre vénéré cousin M. Witz, cabinet occupant exactement la place de celui d'Oberlin, mais qui a malheureusement aujourd'hui changé de destination et est devenu une chambre à coucher.

Ah! c'était bien le plus riant, le plus suggestif des cabinets d'études qu'on pût voir! Par deux larges fenêtres, la lumière y entrait à flots, et un ravissant paysage s'y encadrait, avec ses plans de montagnes superposés et ses jolis lointains veloutés, saupoudrés d'or au coucher du soleil.

Entre lesdites fenêtres se trouvait un petit meuble ancien à tiroirs, sur lequel était posée la fameuse soupière. Ah! qu'elle faisait bien là, dessinant sa fine bordure bleue sur le blanc laiteux de la faïence, et ressortant sur le papier vert à losanges bruns couvrant les murs!

Rarement on la tirait de là, et quand on

la montrait et soulevait le couvercle, il s'en échappait un parfum exquis, indéfinissable, produit par des milliers de pétales de fleurs desséchés, déposés là depuis un siècle.

Était-ce le fameux *thé d'Oberlin* composé, disait-on, de 80 sortes de plantes différentes, ou simplement une réunion des fleurs les plus odorantes du pays? Je l'ignore. Aujourd'hui encore, du reste, le contenu de la soupière existe, et il serait facile de l'analyser. Mais ne serait-ce pas déflorer ce parfum vieillot, désuet, tout chargé de souvenirs, et évoquant la vie du patriarche vosgien, son activité infiniment diverse et féconde ?

Quand je revois cette soupière, dont j'ai fait le croquis, il y a de nombreuses années déjà, il me semble qu'elle personnifie en quelque sorte la *vie de famille* de celui qu'on a été habitué à considérer plutôt sous d'autres aspects.

Chacun renchérit sur ses dons si rares. On relève ses mérites comme civilisateur,

patriote, pédagogue et pasteur, on énumère ses œuvres, les fondations dues à son génie, mais on connaît peu, en somme, Oberlin comme homme d'intérieur. C'est cette lacune que je voudrais essayer de combler.

On a tenté déjà de relever le rôle trop effacé joué, semble-t-il, par Mme Oberlin, dans une vie dont elle partagea si peu de temps les difficultés et les privations, mais aussi les joies. Tout ce que nous savons d'elle nous la montre fine, distinguée, dévouée, « parfaitement d'accord avec son mari sur tous les points », sacrifiant ses bijoux pour soutenir de bonnes œuvres, et mettant, la première, la main au travail, chaque fois qu'il s'agit d'introduire au Ban-de-la-Roche une institution ou une industrie nouvelle. C'est elle qui fonda les écoles dites *Poëles à tricoter*, qui s'occupa de former une garde-malade pour la paroisse, et enseigna aux femmes à filer le coton.

Oberlin éprouvait pour elle un amour dont l'intensité ressort des passages de son

journal[1], et qui alla jusqu'à lui faire entreprendre, à lui tout seul, le desséchement d'un marécage, dont les émanations malsaines nuisaient à la santé de la jeune femme, lors d'une cure faite par elle aux eaux de Niederbronn.

Habituée, à Strasbourg, à une vie confortable, c'est elle sans doute qui avait apporté dans le modeste ménage du pasteur cette soupière plus élégante, contrastant avec la vaisselle ordinaire du pays.

Mais je m'étais demandé longtemps à quel style appartenait proprement cet ustensile, puisque je n'y retrouvai pas les signes caractéristiques du «vieux Strasbourg». Aussi ai-je appris avec joie, depuis, que ces faïences à dessins bleus, rappelant le «vieux Rouen», sont plus anciennes que le «vieux Strasbourg» proprement dit, et ont été fabriquées chez nous par nos célèbres artistes en céramique, les

[1] Voir notre *Ban-de-la-Roche* (Paris, Fischbacher, 1890), pages 169 à 185.

Hannong, à une époque où ils ne faisaient point encore les bouquets aux couleurs vives, auxquels ils ont plus tard attaché leur nom[1].

La soupière, identique à plusieurs pièces rares et recherchées dont on peut voir des exemplaires au Musée de Strasbourg, est donc une pièce très curieuse et très ancienne, fabriquée soit dans notre ville, soit à Haguenau.

Histoire mélancolique, soit dit en passant, que celle de ces grands artistes. Charles-François Hannong arriva en 1709 de Maëstricht (Hollande), pour se fixer en Alsace et y fabriquer d'abord de simples pipes en terre. Un ouvrier lui ayant apporté les secrets de fabrication de la porcelaine dure de Saxe, faite avec du caolin, il en appliqua les procédés à la décoration de la

[1] Voir Tainturier : *Anciennes Industries d'Alsace et de Lorraine*, Le *Bibliographe Alsacien* II-IV, 1865-1867 et *Beiträge zur Geschichte der Strassburger Keramik*, par Ernst Polaczek.

faïence, installa une fabrique importante à Strasbourg, et plus tard, en 1724, une autre à Haguenau. Ses deux fils, Paul-Antoine et Balthazar, lui succédèrent et perfectionnèrent encore les procédés de leur père, en trouvant le moyen de peindre sur émail cuit, avec les couleurs employées pour la porcelaine, et à les rehausser par l'emploi de l'or.

Mais dès 1750, la célébrité acquise par les produits alsaciens portait ombrage à la Manufacture royale de porcelaine de France, qui de Vincennes avait été transférée à Sèvres. Paul Hannong recevait l'ordre de cesser sa fabrication et de démolir ses fours dans la quinzaine ! En dépit de toutes les démarches faites auprès du roi en sa faveur, le malheureux artiste dut transporter sa fabrique à Frankenthal, dans le Palatinat.

Après l'exil de leur chef, les manufactures de Strasbourg et de Haguenau continuèrent à vivoter. Cependant Joseph Hannong venait de leur donner une nouvelle impulsion, quand la ferme royale taxa les produits

strasbourgeois de droits si élevés que la ruine était inévitable pour cette belle industrie alsacienne.

Malgré l'intervention du cardinal de Rohan, Hannong n'obtint pas gain de cause, tomba dans des embarras financiers, et, à bout de ressources, découragé et le cœur plein d'amertume, il dut s'enfuir à Munich, où il mourut, second Palissy entravé dans son génie.

L'usine de Strasbourg ne se releva pas de ce coup, et celle de Haguenau se transforma en fabrique de poêles en terre blanche.

On voudra bien me pardonner cette petite digression à propos de la soupière d'Oberlin, qui nous intéresse moins, du reste, par sa haute valeur artistique que par la vie de famille à laquelle elle a pris part.

Il me semble en voir s'échapper le fumet des très modestes aliments dont on usait jadis au Ban-de-la-Roche, et dont les herbes des champs faisaient les frais, la plupart du temps. On dut y servir de cette « *coïdjotte* »

faite avec de jeunes pousses d'orties. Peut-être aussi y plaçait-on, pour les mieux couvrir, ces premières pommes de terre qu'on se gênait encore de manger, à une certaine époque, comme étant un mets trop vulgaire, et que le Ban-de-la-Roche contribua à réhabiliter ? N'est-ce pas également dans cette soupière bleue qu'on présenta aux dames de Berckheim et de Dietrich les fèves qu'elles avaient elles-mêmes aidé à éplucher ? [1]

Quoi qu'il en soit, les repas dont la soupière faisait partie, virent, réunis autour de la table, un couple exemplaire, une jeune famille nombreuse et bien disciplinée, et, très fréquemment, des hôtes illustres et distingués.

On ne s'est guère enquis, jusqu'ici, des rapports qui existaient entre le père et ses enfants, et l'on est tenté de se les figurer

1 Voir les *Souvenirs d'Alsace*, journal de Mlle de Berckheim, 1er volume, page 130. Librairie Fischbacher, Paris 1889.

froids, un peu raides et compassés, suivant l'usage de l'époque.

Il n'en est rien cependant, et nous ne résistons pas à l'envie de citer en toutes lettres ici la relation charmante faite de ses années d'enfance par Mme Witz-Oberlin[1] :

« Je me rappelle que bien souvent, pendant « que nous habitions encore la vieille maison, « nous avons vu tomber des sous et des « gros sous à travers les fentes du plancher « mal joint (l'étude de mon père étant placée « exactement au-dessus de la chambre de « ménage), lorsque nous nous trouvions « seules dans la pièce, ma sœur Frédé- « rique et moi, ou d'autres fois avec mes « frères Charles et Henri, et que nous « chantions ensemble ».

Oberlin manifestait ainsi sa satisfaction d'entendre ses enfants, et d'autres fois il descendait même pour venir mêler sa voix aux leurs.

[1] Notes manuscrites inédites de Mme Pierre Witz, née Louise-Charité Oberlin, dont nous devons la communication à l'obligeance de son petit-fils, M. Ernest Witz.

« Il nous avait accoutumés, dès le plus « bas âge, à ne point interrompre nos occu« pations, lorsqu'il entrait. Nous devions « continuer librement à nous livrer à nos « causeries, à nos jeux ou à nos travaux. « Étions-nous en veine de gaîté, sa présence « ne faisait qu'augmenter ces dispositions. « Il entendait avec plaisir soit nos récits « naïfs, soit nos petites agaceries réciproques, « relevait telle ou telle parole pour animer « la conversation, ou s'assoupissait pendant « une demi-heure à peu près, en nous « recommandant de continuer nos causeries, « dont l'interruption l'eût éveillé.

« Il avait la bonté de prendre part à tous « nos jeux, quels qu'ils fussent, jeux bruyants, « jeux d'esprit ou jeux de poupées même.

« ... Un jour, après le dîner, prenant ma « poupée sur les bras et jouant avec elle « dans la cour, je rentrai dans la chambre « où mon père était encore à table, man« geant une croûte de pain et buvant un « petit verre de vin, son dessert ordinaire.

« Je m'approchai de lui, sans cesser de « causer avec ma poupée : « Voyez vous, lui « disais-je, voici votre grand-papa, donnez-« lui la main, donnez-lui un baiser !... »

« ... Ce cher père, loin de faire comme « tant d'autres qui se seraient moqués ou « eussent grondé, prit avec bonté la main « de la poupée, puis l'approchant de sa « bouche, la baisa en disant : « Venez donc, « puisque je suis votre grand-papa ». Puis « il releva le tablier de la poupée et y enve-« loppa un gros sou. — « Remerciez bien « votre grand-papa, dis-je; voyez ce qu'il « vous donne ! » Et mon père écouta toutes « ces petites causeries, comme s'il se fût agi « d'un enfant, au lieu d'une poupée.

« Lorsque nous commençâmes à tricoter, « et les années suivantes, chaque fois que « nous avions achevé une paire de bas, « mon père demandait à les voir, nous « donnait des caresses ou nous adressait « quelquefois de petits compliments. Puis, « prenant son « pied du roi », il mesurait les

« bas et nous donnait pour chaque bas deux « ou trois sous, sans négliger la fraction.

« ...Plus tard mon père, en cessant de « nous donner cet argent, le remplaça par une « petite pension remise tous les dimanches « matins. Il ne nous demandait jamais compte « de ces petites sommes, mais comme nous « n'avions rien de caché pour lui, il lui était « facile, soit aux repas, soit à la promenade, « de connaître l'emploi fait par nous de « cet argent, et il en paraissait toujours « satisfait. Nous en achetions, étant en- « fants, des couleurs ou choses semblables, « lorsqu'il nous en manquait (car mon père « nous en donnait toujours, aux fêtes de « Noël, avec d'autres cadeaux). Devenus « plus grands, nous en faisions des aumônes, « ou nous achetions de l'indienne pour bon- « nets et jaquettes à des petits enfants. Nous « confectionnions ces objets les jours de « pluie en été, ou pendant les soirées d'hiver.

« Les dimanches nous appartenaient tout « entiers, en dehors des services divins.

« Mon père voulait que nous jouissions, ce « jour-là, d'une liberté complète, et jamais « aucun de nous n'en a abusé. Il voulait « aussi que les fêtes fussent célébrées de « façon à laisser une impression agréable, « Noël et Pâques surtout. A Noël il faisait « des cadeaux à toute la maison; au Nouvel « An et à Pâques, on confectionnait du pain « au lait. C'est ainsi qu'à tout instant il « cherchait à nous faire plaisir.

. . . .

« En hiver et dans les journées froides « d'automne et de printemps, dès que la « cuisinière était levée, elle allumait un « grand feu dans le fourneau en fonte de la « chambre de ménage. Cette pièce, bien « que vaste, ne tardait pas à se pénétrer « d'une douce chaleur..., de sorte que la « famille, quoique se levant de grand matin, « était sûre d'y trouver déjà du feu..... Du « reste, mon père nous aguerrissait contre « le froid. Dès notre enfance on nous faisait « faire des courses par tous les temps, et

« nous avions parfois de la neige jusqu'au-
« dessus des genoux. Nous en riions. En
« rentrant on se changeait. Mon père jouait
« aux boules de neige avec nous. Il nous
« jetait les premières, et nous les lui ren-
« dions. Mais nous en avions les mains
« toutes rouges et toutes cuisantes de froid.
« Alors il nous recommandait de ne pas
« nous approcher du feu, en rentrant, et de
« courir dans la chambre, en frappant des
« mains ou en les frottant l'une contre
« l'autre pour les réchauffer.

« Après le souper, par les belles nuits
« étoilées, mon père, au cours d'une petite
« promenade, nous faisait admirer les astres,
« et nous désignait les constellations..... De
« même, dans la belle saison, il sortait avec
« nous, et attirait notre attention soit sur
« la campagne, soit sur les insectes, soit sur
« les plantes dont il nous faisait connaître
« les détails..... Il aimait les fleurs, il en
« tenait dans sa chambre, dans des vases,
« et voyait avec plaisir qu'on les lui renou-

« velât. Lorsqu'en traversant la cour, il « apercevait des petits enfants dans la rue, « il les appelait, les conduisait au jardin et « leur cueillait des bouquets ».

N'est-ce pas un charmant tableau que cet intérieur d'Oberlin? Aussi a-t-on peine à s'expliquer la légende qui, à un moment donné, s'était répandue dans la famille strasbourgeoise du pasteur de Waldersbach, et d'après laquelle ce père, surchargé par ses travaux, ne trouvait plus le temps voulu pour s'occuper de ses enfants, et les traitait avec trop de sévérité.

Il semble même que ce soit dans la parenté de Mme Oberlin, qu'à la suite de rapports mensongers, on ait eu quelques préoccupations à cet égard. On dépêcha au Ban-de-la-Roche un oncle et une tante chargés de ramener à Strasbourg quelques-uns au moins des « pauvres petits ».

Ils arrivèrent dans un beau carrosse citadin. Ce fut un événement. Introduits dans le cabinet du pasteur, ils lui exposent

leur plan d'enlèvement et lui demandent l'autorisation voulue pour cela.

— Allez les interroger vous-mêmes, répondit Oberlin.

— Mais ils éprouveront de la gêne, ils n'oseront pas dire leur pensée !

— Nullement. *Mes enfants savent que je n'ai qu'une parole*[1], et si je leur laisse la liberté de décider eux-mêmes, ils répondront en toute franchise.

Ainsi fut fait, les visiteurs descendirent au rez-de-chaussée, et la conversation suivante s'établit entre eux et les enfants :

— Ceux d'entre vous qui veulent aller avec Monsieur et Madame à Strasbourg en ont la permission, commença le père.

— Le faut-il? demandèrent les enfants.

— Non, il ne le faut pas, mais si l'un d'entre vous, n'importe lequel, en a envie,

[1] Ce sont les termes mêmes dans lesquels Charles-Conservé Oberlin, dans ses *Mémoires* dédiés à sa fille Sophie, morte en Amérique, nous a raconté ce petit épisode. (Manuscrits inédits de M. Ernest Witz.)

vous êtes entièrement libres de partir. C'est entendu.

Et cela dit, il se retira.

— Venez avec nous ! insistent alors les citadins, nous vous emmenons à Strasbourg.

— Qu'y faire? questionnent les petits.

— Mais, vous amuser !

— Nous nous amusons beaucoup ici !

— Vous aurez du café !

— Papa dit que le café ne vaut rien pour les enfants, nous ne voulons pas de votre café.

— Mais alors, vous boirez du vin !

— Cela aussi n'est pas bon pour nous, dit notre père, nous n'avons pas besoin de votre vin.

— Vous mangerez de la viande.

— Nous en avons assez ici.

— Vous aurez de beaux habits.

— Nos habits de dimanche sont beaux aussi, et tous les jours, dans la forêt, il en faut de forts et non pas de beaux.

— Vous irez en carrosse.

— En carrosse ? Pourquoi donc ? Quand nous allons en excursion au Haut-Donon, on nous conduit aussi en voiture, et l'on y est mieux que dans vos coffres où l'on étouffe.

— Vous ne voulez donc pas venir avec nous ?

— Non, certes !

— Aucun d'entre vous ?

— Non, aucun.

— Personne, vraiment ?

— Personne ! Si c'est pour cela que vous êtes venus, vous pouvez vous en retourner seuls à Strasbourg. On ne vous a pas appelés.

Là-dessus le beau monsieur et la belle dame sortirent de la salle en riant, remontèrent chez Oberlin, et se remirent en route bientôt après.

Rentrés en ville, ils rendirent compte de leur mission en disant :

« Il n'y a rien à faire, tant ces enfants

aiment leur père ! On dirait vraiment qu'ils en sont amoureux ! [1] »

Que la bonne soupe fumante, servie dans la soupière en « vieux Strasbourg » dut paraître exquise ce soir-là, et que le lien si puissant existant entre le veuf et ses petits orphelins parut s'être resserré encore, si possible !

[1] « Sie sind ganz in ihren Vater verliebt ».





III

DEUX ÉPISODES

DE LA VIE D'OBERLIN

C'était au mois de mai de l'année 1785. Le Champ-du-Feu ne s'était pas encore complètement débarrassé de son blanc manteau de neige, mais partout, dans les vallées du Ban-de-la-Roche, on avait déjà procédé aux semailles de la saison, et les jolies fleurs printanières, les géraniums pourpres, les grandes centaurées bleues et les épis roses des polygones bistortes s'ouvraient dans les prairies bien irriguées.

La Pentecôte approchait, et, de tous côtés, on s'apprêtait à la célébrer. Oberlin lui-même, penché sur sa table de travail, écrivait son sermon de fête, alignant, de sa belle écriture droite si nette, les pensées inspirées par le texte du jour.

Mais, quelque effort qu'il fît pour que son discours fût bien en harmonie avec la signification de la fête prochaine, il ne pouvait retrouver l'élan habituel de ses idées, et ressentait une sorte d'oppression morale, contrastant avec l'éveil du printemps et la fraîcheur de la terre reverdie.

Il y avait maintenant un peu plus de deux ans écoulés depuis la mort de sa femme bien-aimée, décédée quelques semaines après la naissance de leur neuvième enfant, et bien qu'il eût supporté ce coup terrible avec toute la résignation chrétienne possible, il se sentait, par moments, succomber sous le poids de sa douleur et des difficultés croissantes de son ministère.

A l'approche des grandes fêtes surtout, il

songeait aux abus auxquels elles donnaient lieu, aux victimes nouvelles de l'alcoolisme qu'elles faisaient, à certains tripots suspects établis à Bellefosse, et même au sommet du Champ-du-Feu, où l'on allait danser et s'enivrer en ces occasions solennelles, et il aurait voulu mettre ses paroissiens en garde contre ces excès.

Il avait aussi en vue la résistance que lui opposait, depuis quelques années déjà, un certain Fehlrad, homme perdu de mœurs, se livrant avec acharnement au braconnage. Il y entraînait deux ou trois de ses paroissiens de caractère trop faible, et entre autres un nommé Didier Neuviller[1].

[1] Voici ce que nous dit, là-dessus Mme Witz-Oberlin dans ses Notes inédites: «Il y avait à Bellefosse un homme d'une 30e d'années, qui parlait l'allemand et qui, pour fournir à son entretien, filait du coton. Mon père fut frappé du nom de Fehlrad qu'il se donnait, et comme, à cette époque, il tirait des silhouettes de toutes les physionomies qui l'intéressaient, il prit aussi celle de Fehlrad. Bientôt après, celui-ci disparut. Puis on apprit qu'il se livrait au braconnage et qu'il avait séduit un homme du bas Waldersbach, pour

En vain le bon pasteur avait-il renouvelé les exhortations en chaire, et essayé, par des entretiens particuliers, de détacher cet homme des rusés compères dont il subissait la néfaste influence. Il n'avait réussi qu'à se rendre Fehlrad plus hostile encore, et désespérait de ramener Neuviller sur le droit chemin.

Aussi, dans ce sermon de Pentecôte, développait-il moins la pensée du « Consolateur » envoyé par Jésus à ses disciples, que celle de ce Dieu « jaloux », qui « punit l'ini« quité des pères sur les enfants de la troi« sième et de la quatrième génération ». Sans

braconner avec lui. Or la chasse appartenait au seigneur comte et baron de Dietrich, et il y avait, suivant le cas, peine de mort ou peine de galères pour le braconnage..... Mon père avertit plus d'une fois, mais en vain, son paroissien Didier Neuviller, de renoncer à ce genre de vie criminelle. Ce pauvre homme, d'un caractère extrêmement faible, se trouvait dans les rêts du démon, et il n'avait pas la force de s'en dégager. Quand Fehlrad, qui l'avait menacé de l'accuser s'il le quittait, venait l'appeler, il était sourd à toute autre voix. »

doute, il songeait au prophète Elie dans la caverne d'Horeb, qui n'avait reconnu la présence de l'Éternel ni dans le « vent violent », ni dans le « tremblement de terre », ni dans « le feu », mais bien dans le « murmure doux et léger ». Cependant il éprouvait le besoin de révéler à ses auditeurs plutôt le Dieu du Décalogue, que celui de l'Évangile, le Juge qui frappe et châtie, et non le Père qui ouvre ses bras à l'Enfant prodigue, et l'Esprit qui « intercède pour nous par des soupirs ne se pouvant exprimer ».

* * *

Le sermon de Pentecôte avait été prêché devant un auditoire nombreux et attentif, comme à l'ordinaire, et, le service terminé, mainte parole d'approbation avait été murmurée aux oreilles de l'éloquent prédicateur, soit par quelque « ancien », accoutumé à rendre compte à son pasteur de ses impressions, soit par les bonnes femmes pas-

sant au presbytère avant de remonter vers les « hauts villages ».

Oberlin cependant ne se sentait pas entièrement satisfait, et une inquiétude secrète le domina pendant le reste de la journée et la matinée du lendemain. Aussi ne fut-il pas particulièrement surpris d'entendre, vers le soir, une rumeur sourde monter jusqu'à lui, comme l'annonce de quelque malheur, et quand il se mit à la fenêtre pour en demander la cause, des voix nombreuses s'élevèrent et lui apprirent que Didier Neuviller venait d'être assassiné par le braconnier Fehlrad[1].

Ah! ce fut un lundi de Pentecôte qui devait laisser sa trace sanglante dans le cœur d'Oberlin, et, à travers les courtes lignes qu'il lui consacra dans son mémorial, nous sentons vibrer une émotion contenue, trop

Nous lisons dans le *Tableau chronologique des événements qui m'intéressent*, tracé par Oberlin cette simple note: « *1785 — 16 mai, lundi de Pentecôte*, Didier Neuviller est assassiné par François Fehlrad ».

profonde pour s'étendre en longues considérations.

Lui aussi, il eût pu s'écrier avec le prophète : « J'ai déployé mon zèle pour l'Éter-
« nel.. ; les enfants d'Israël ont abandonné
« ton alliance, ont renversé ton autel et ont
« tué par l'épée... »

N'avait-il pas fait son devoir, lui, le serviteur de son Dieu ? n'avait-il pas averti les transgresseurs de la loi sainte des châtiments suspendus au-dessus de leur tête ?

Alors seulement il se rendit compte que ce sermon si sévère, si bien préparé, n'avait été entendu ni par Neuviller, ni par Fehlrad, et que les anathèmes qu'il avait cru suspendre sur la tête de ces mécréants, s'étaient adressés, en somme, à ses paroissiens fidèles, aux auditeurs réguliers, à des âmes avides d'une parole de pardon et de paix, et auxquelles il avait apporté plutôt un ferment d'amertume, un « vent violent », un « tremblement de terre », toutes choses cependant incompatibles avec le « murmure

doux et léger », qui est par excellence le souffle de la Pentecôte !

* * *

Trois jours plus tard, Oberlin recevait de l'autorité judiciaire du comté du Ban-de-la-Roche, siégeant à Rothau, une convocation à comparaître comme témoin dans l'affaire de l'assassinat de Didier Neuviller par Fehlrad.

Il est hors de doute que, durant ces trois jours, il avait distribué ses consolations à la famille de la victime. Quant à l'assassin, il n'avait pu l'atteindre, ce dernier ayant été, aussitôt son forfait accompli, mis aux fers et emprisonné à Rothau.

Oberlin chevauchait donc, ce 19 mai 1785, jour fixé pour le jugement, entre Waldersbach et Rothau. Son cheval, le brave Content, au pied si sûr, à l'allure si élastique, semblait, comme son maître, plongé dans de profondes pensées, et prêtait l'oreille aux mille bruits de la forêt, aux chants d'oi-

seaux, au gazouillis des ruisseaux et des cascades. Ni l'un ni l'autre n'étaient pressés d'arriver, et la promenade dans l'air frais et résineux des bois leur semblait calmante et bienfaisante à tous deux.

Soudain une détonation d'arme à feu retentit. Oberlin voit encore une forme humaine fuyant dans la pénombre de la forêt; mais le cheval effrayé a fait un écart et désarçonné son cavalier, qui, le pied retenu dans l'étrier, ne peut se dégager et est traîné ainsi, à une petite distance, par l'animal. Enfin la voix du maître rassure la bête, et, s'aidant d'une branche et d'un quartier de roc, le cavalier, fort endolori, arrive à se remettre en selle et à gagner péniblement Rothau, où il apprend la fuite de prison du misérable Fehlrad, qui venait ainsi d'exercer sur lui sa vengeance[1].

[1] « 1785 — 19 mai, je fus traîné par mon cheval en allant à Rothau, pour rendre témoignage au sujet de l'assassinat de Neuviller. » (*Tableau chronologique des événements qui m'intéressent*, déjà cité).

Quelques mois plus tard, l'assassin, qui avait été repris, expiait son forfait, et était roué sur le vaste plateau dénudé, fleuri de genêts d'or, qu'on appelle *Perheux*, et qui sépare, les unes des autres, les communes du Ban-de-la-Roche[1]. C'est là aussi que s'élèvera l'autel de la Patrie pendant la Révolution, et, aujourd'hui encore, une course sur cette crête dénudée, servant de pâturage aux troupeaux des

[1] «Vendredi, 9 mai 1786, fut roué sur la Bærhöhe (Oberlin écrit tantôt *Perheux*, tantôt *Bärhœhe*) Médard Rubbi ou Robbi, surnommé Franz Fehlrad. — Le 16 mai 1785, le lundi de la Pentecôte, il avait abattu d'un coup de fusil Didier Neuviller de Waldersbach, et crut l'achever en lui cassant son fusil sur le dos. Neuviller réussit à se traîner à travers les genêts jusque chez lui, où il mourut le lendemain. Médard, proprement, ne fut pas roué, parce qu'à ce moment le curé plaça sur sa bouche un crucifix en or, ce qui tenta le bourreau, qui étrangla le criminel, afin de pouvoir s'approprier le crucifix, suivant l'usage attribuant au bourreau ce qui se trouvait sur le supplicié au moment de sa mort.» (*Annales d'Oberlin*. Notes paroissiales, statistiques, météorologiques, etc., dont le manuscrit se trouve au presbytère de Waldersbach).

différents villages, est une des plus belles promenades qu'on puisse faire dans la contrée.

La silhouette de Fehlrad, faite par Oberlin lui-même, nous a été conservée, et nous montre une figure à l'expression basse et bestiale, aux traits durs et repoussants. Cela ne nous autorise pas, pour autant, à soutenir certaines théories fatalistes à la Lombroso, et je suis persuadée qu'Oberlin se demanda mainte fois, après cet assassinat, s'il avait fait réellement tout ce qu'il avait pu pour l'éviter, et ramener le meurtrier et sa victime dans le droit chemin. Le fait est qu'à dater de ce moment, nous constatons une évolution dans sa prédication, un souci plus constant de professer « la vérité dans la charité », (Éphés. IV, 15) et cet « amour de Dieu qui est « répandu dans nos cœurs par le Saint-« Esprit ». (Rom. V, 5.)

* * *

Faisons un saut d'une quarantaine d'années environ, et retrouvons notre ami Oberlin dans les derniers mois de 1824.

Cet homme fort, aux mouvements si vifs, à l'allure tellement énergique a perdu une grande partie de la belle vigueur qui le caractérisait. On le sent plus affaissé, surtout depuis la mort si émouvante de son fils préféré Henri-Gottfried, qui avait espéré pouvoir être son vicaire, et dont le dévouement lors d'un incendie, hâta la fin, en 1817.

Oberlin venait aussi d'être privé, par une attaque d'apoplexie, du secours de son gendre Josué Graf, et il avait dû, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, recharger sur ses épaules lasses le poids du ministère. Nous le trouvons donc relativement ferme et vigoureux encore, mais portant déjà les signes non équivoques du délogement prochain.

La veille même de ce jour, il avait éprouvé une grande joie.

Tandis qu'il travaillait dans sa chambre d'études, il entendit, un peu après huit heures du matin, des chants juvéniles retentir dans la rue. Louise Scheppler, dépêchée chez les voisins pour connaître la cause de cette belle gaîté, venant soudain troubler le grand silence dominical, apprend qu'une troupe de jeunes gens a manifesté ainsi sa satisfaction en rentrant au village, après avoir fait la récolte dans le champ d'une pauvre veuve malade[1].

Oberlin avait introduit depuis plusieurs années dans sa paroisse ce touchant usage, qui existe encore aujourd'hui, et qui consiste à venir en aide, dans la matinée du dimanche, aux indigents ou aux valétudinaires, incapables momentanément de pourvoir à la culture de leurs terres.

Je me souviens d'avoir vu maintes fois, dans mon jeune âge, en me rendant au

1 *Souvenirs de Papa Oberlin*, notes manuscrites de Frédéric Claude, communiquées par M. Ernest Witz.

service divin à Waldersbach, des champs occupés, avant l'heure du culte, par une petite troupe agile plantant des pommes de terre, fauchant, fanant ou moissonnant pour le compte de voisins malheureux.

Ce n'est donc pas le fait en lui-même qui avait eu lieu de surprendre le vieux pasteur, habitué à voir accomplir ces actes charitables, dont il avait été lui-même l'initiateur. Ce qui, cette fois, l'avait touché si profondément, et lui avait fait, selon l'expression de F. Claude, « répandre des larmes de joie », c'était bien la constatation que les jeunes Bans-de-la-Rochois avaient accompli cette bonne œuvre spontanément, non point par contrainte, mais avec bonne humeur, puisque, la pioche sur l'épaule, ils s'en revenaient ainsi, en chantant de tout leur cœur, le long du village.

Et Oberlin remémorait dans sa pensée cet incident, tout en rendant grâces à Dieu de la façon dont il l'avait aidé, au cours des années, dans son œuvre de relèvement.

C'est un bel après-midi de septembre. Le soleil pénètre à flots dans le cabinet d'études du vieillard, qui se dispose à faire une courte sieste. Mais la caresse de cette chaleur d'automne semble lui infuser soudain une ardeur nouvelle, et après avoir contemplé de sa fenêtre l'admirable panorama qui s'y découpe, il est pris du désir de profiter de cette belle journée, pour aller voir une malade dans la ferme du Léchamp, située au-dessus de Bellefosse.

— Dormir, par un temps pareil ! Non, ce serait un péché. Allons, vieux paresseux, secoue tes membres ankylosés, se dit-il à lui-même. Et aussitôt il donne l'ordre de faire seller son cheval.

Il s'avance maintenant, droit encore comme un chef d'escadron, sur le chemin conduisant à Bellefosse, et jette au départ à la fidèle servante, Louise Scheppler, cette recommandation :

— Je serai rentré à 5 heures et demie. Tu recevras un couple de Fouday que j'at-

tends, et que j'espère, Dieu aidant, arriver à réconcilier. Et maintenant, mon bon Content, en avant! Allons à nous deux respirer l'air pur des hauteurs!

Ce n'est pas une chevauchée comme celles qu'on fait dans la plaine, car, en dépit de tous les soins d'Oberlin pour le bon entretien des chemins, ces derniers sont encore suffisamment raides et raboteux dans cette partie élevée de la paroisse.

En traversant les champs, il salue les travailleurs occupés à la récolte des pommes de terre, et leur adresse soit un cordial bonjour, soit quelques-unes de ces paroles telles que lui seul sait les dire. Tous viennent serrer la main de leur pasteur, on échanger quelques mots avec lui. Les enfants surtout sont heureux de s'entendre interpeller par le vieillard, et de le voir leur distribuer les petites surprises qu'il a toujours au fond de ses poches.

Sans s'arrêter à Bellefosse, où les maisons sont vides et les portes closes, Oberlin

continue à grimper dans la direction de la ferme, où il trouve la malade faible, mais en meilleure voie; un enfant resté auprès d'elle la soigne. Le père est au pâturage avec le troupeau, dont on entend résonner les clochettes; ces sonnailles reproduisent pour ainsi dire toute la gamme, dans la diversité de leurs tons sourds ou aigus, graves ou argentins, et composent une harmonie rustique délicieuse.

Quelle est la joie de la patiente en voyant le cher « Papa », « Monsieur le Ministre », comme on l'appelle aussi! Elle lui tend les mains, et se sent toute soulagée, rien qu'à le regarder. Oberlin s'informe de l'origine et de la marche de la maladie, donne des conseils, des encouragements, fait une de ces prières, comme nul autre ne sait les prononcer, et s'éloigne pour regagner sa monture, restée devant la ferme, et arrachant à coups de langue gourmands un peu de cette bonne herbe des cimes, toute parfumée de fenouil.

— Et maintenant, mon vieux Content, qu'en dis-tu ? Si nous grimpions encore un peu ? Tu hennis de satisfaction, et moi, il me semble que je me sens aussi plus léger sur ces hauteurs. Poussons jusqu'à la ruine du Château-la-Roche. Ce temps vous donne des velléités de grimper, et il me semble que j'escaladerais le ciel !

Cheval et cavalier s'engagent dans le sentier escarpé, et avancent d'une marche lente mais sûre, en dépit des pierres anguleuses roulant sous les pas de la bête.

En approchant de la ruine, qui se dresse dans un fouillis de ronces, de broussailles et de sapins enchevêtrés, Oberlin est frappé d'entendre partir, de cette direction, des voix bruyantes, parlant une langue étrangère au pays.

— Ce sont, ou je me tromperais fort, dit-il en s'arrêtant un instant pour écouter, ce sont de jeunes Strasbourgeois en vacances.

Car il n'a pas oublié sa langue maternelle, et la véhémente dispute qui parvient

jusqu'à ses oreilles ne saurait manquer d'éveiller son intérêt.

— Qui cela peut-il bien être? se demande-t-il, tout en ôtant le mors à son cheval, et en l'envoyant brouter l'herbe aromatique.

Soudain, semblable à une apparition, le grand vieillard se trouve devant deux collégiens qui se chamaillent ferme et dont les yeux jettent des flammes; pour un peu ils en viendraient aux voies de fait, et déjà les poings se serrent, prêts à souligner les paroles.

— « La paix soit avec vous! » Tel est le salut que le vieux pasteur adresse aux deux collégiens; et, en prononçant ces mots, un tel sérieux, une telle douceur et une expression si divinement belle transfigurent son visage, que les deux jeunes coqs en fureur sont tentés de se jeter à ses pieds. L'un d'entre eux raconta maintes fois, dans la suite, qu'il lui avait semblé à ce moment voir Jésus Christ en personne se dresser devant lui.

C'étaient, du reste, de beaux jeunes gens aux yeux clairs et à l'honnête et franche physionomie : l'un large d'épaules, aux yeux noirs, aux cheveux bouclés, alourdissant sa tête de leur poids anormal; l'autre, plus délicat de complexion, aux yeux et aux cheveux châtains et aux traits également énergiques.

— O mes jeunes amis ! s'écrie Oberlin, vous vous disputez par ce beau jour, où le Créateur jette un regard si plein d'amour sur notre terre, et cela devant ces ruines qui nous parlent de la fragilité des choses terrestres !... Ayez honte d'être là comme deux enfants du tonnerre, et, quel que soit le motif de votre dispute, donnez-vous la main. Allons, vite !

L'effet de ces paroles, l'apparition toute entière d'Oberlin, ses cheveux blancs, sa taille si droite ont comme pétrifié un instant les deux jeunes gens. Mais ils ne sont pas de ceux qui savent céder du premier coup, surtout quand ils se croient dans leur droit.

— Je veux bien lui donner la main et me réconcilier avec lui, fait le gros noir, mais j'ai *pourtant* raison !

— C'est sûr, riposte l'autre, il faut que tu aies toujours le dernier mot; vous voyez bien, monsieur !

— Calmez-vous, mes amis ! dit Oberlin avec un sourire. Savez-vous quoi ? C'est moi qui vais être l'arbitre entre vous deux. Vous ne me connaissez pas, mais vous pouvez vous fier à mes cheveux blancs. J'ai aplani déjà maint conflit dans ma vie. Asseyez-vous sur ces pierres, moi je me mettrai là-haut. Et maintenant, commence ! dit-il au plus petit des deux.

Et ce fut une intéressante séance d'arbitrage, dans laquelle l'humour et le sérieux profond d'Oberlin eurent largement l'occasion de s'exercer.

Les deux camarades, en vacances à Rothau, étaient montés là en promenade, et, tout en conversant, s'étaient étendus sur leurs plans d'avenir. Le gros noir voulait

servir l'humanité en devenant pasteur, et le petit aux traits fins pensait y mieux arriver en qualité de médecin. Chacun faisait valoir les avantages de la vocation de son choix et croyait avoir trouvé la bonne part. Comme ils ne manquaient d'esprit et d'amour-propre, ni l'un ni l'autre, la discussion avait bientôt dégénéré en dispute.

— Je vais prononcer entre vous un jugement de Salomon, dit Oberlin. Ne croyez pas que je veuille me vanter, mais je suis, bien qu'imparfaitement, pasteur et médecin tout à la fois. J'en remercie Dieu, car le corps et l'âme ne doivent faire qu'un, et il n'est pas bon d'essayer de les séparer. Oubliez-vous donc, jeunes latinistes, le *mens sana in corpore sano* des anciens? Oui, une âme saine dans un corps sain, c'est ma devise préférée, et je crois pouvoir dire qu'en moi le pasteur et le docteur ne se sont jamais pris aux cheveux comme vous. Et si vous ne pouvez, de même que moi, réunir les deux vocations, tâchez au moins

d'en remplir une seule bien. Toi, avec tes yeux et tes cheveux noirs, tu seras un bon prédicateur, ou je me trompe fort, et toi, petit homme aux traits fins et au large front, tu deviendras un médecin de talent. Puissiez-vous, tous deux, honorer ma ville natale, et y accomplir en grand ce que j'essaie de faire en petit dans mon pauvre Ban-de-la-Roche !

Et il se lève, posant avec une gravité solennelle et toute sacerdotale les deux mains sur les têtes des jeunes gens, en leur répétant : « La paix soit avec vous ! »

Oberlin s'informe alors de leurs noms, de leur itinéraire, et leur donne rendez-vous pour le même soir au presbytère de Waldersbach.

* * *

Au moment où ils y entrent, en sortent, la main dans la main, les deux époux désunis que « Papa Oberlin » vient de réconcilier, et qu'il reconduit jusqu'au seuil de la porte.

Il accueille cordialement les deux camarades, leur fait servir une collation frugale, et leur montre toutes les curiosités de son presbytère, et, entre autres, un petit tableau en carton disposé comme les plis d'un éventail. Plaçant les deux collégiens de chaque côté du carré, il leur demande ce qu'ils voient.

— Un oiseau, dit l'un.

— Une fleur, affirme l'autre.

— En êtes-vous bien sûrs?

Oberlin les fait aussitôt changer de position, et constater que chacun avait raison dans son sens, et qu'il s'agit uniquement de savoir se mettre au point de vue de son adversaire, pour arriver à le comprendre et à l'excuser.

— Mes jeunes amis, ajoute le vieillard, je vous ai rencontrés tous deux aujourd'hui sur la montagne, en pleine dispute. Chacun de vous voulait comprendre l'existence d'un point de vue différent. Et chacun de vous avait raison en soi, mais avait tort cepen-

dant de ne pas donner aussi les mêmes droits à son interlocuteur. Puisse mon petit tableau vous rappeler que chaque chose peut être envisagée de différents côtés, et sous une autre forme, et dites-vous que vous n'êtes pas seuls à avoir des yeux dans la tête. Pour bien discuter, il faut essayer toujours de comprendre son adversaire.

Après avoir congédié les deux jeunes Strasbourgeois, qui sont devenus plus tard, en effet, l'un un théologien distingué et l'autre une de nos gloires médicales[1], Oberlin s'approche de la fenêtre, et élevant les yeux vers le ciel, s'écrie, les mains jointes : « Seigneur, j'ai été jeune, et je suis maintenant chargé d'années. Oh ! étends ton pardon partout où, dans ma faiblesse, j'ai péché ! J'ai exercé un long ministère parmi les hommes, j'ai tenté d'en instruire plusieurs et de les amener à tes pensées de paix et

[1] Nous empruntons cet épisode à une brochure du pasteur Fr. Riff, intitulée : *Drei Bilder aus dem Leben von Papa Oberlin.* (Strasbourg, Heitz, 1880.)

d'amour, mais que de fois mon zèle m'a emporté trop loin et m'a fait penser, comme ces deux jeunes garçons, que seul je possédais la vérité ! Mais toi, Seigneur, tu m'as toujours repris quand je me trompais, et tu as calmé mes ardeurs combatives. Sans cesse encore tu m'enseignes la patience ! »

Sa figure s'illumina comme si une apparition céleste s'était dressée devant lui à ce moment, et tendant les deux bras comme pour saisir une main invisible, il s'écria joyeusement : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ! »





IV

UN CURÉ D'AUTREFOIS

Vous souvient-il du murmure du vent dans les sapins, les sapins droits et altiers sous leurs franges d'éternelle verdure? Vous souvient-il des éclats de voix de l'alouette s'élevant dans l'azur, si haut, si haut que l'œil qui la suit finit par la perdre de vue, et que, seule, l'oreille charmée perçoit ses chants vibrant encore comme en sourdine dans les airs? Vous souvient-il de la blancheur nuptiale des haies; des prés piqués de renoncules, d'anémones et de carda-

mines; des papillons multicolores voltigeant au-dessus des fleurs? Vous souvient-il, en un mot, de toute cette allégresse d'un jour de printemps dans nos Vosges?

Alors, à l'heure où avril fait tinter ses grelots, vous aimerez, comme moi, revenir à ces chers coins d'Alsace tout peuplés d'anciens souvenirs, et vous m'accompagnerez dans la vallée de la Bruche. Je ne sais ce qui y est le plus attirant, de certains types d'humanité particulièrement intéressants, ou de la nature, sauvagement et intimement belle, leur servant de cadre.

*
* *

C'est d'une quarantaine d'années qu'il nous faut retourner en arrière, pour aller rendre visite au bon abbé Procureur, curé de la commune de Plaine.

Jamais peut-être village n'a moins justifié son nom que celui-là. Pour y arriver, il nous a fallu gravir une montagne, par un

sentier raide exposé au vent du nord, et bordé d'une maigre végétation, mais d'où le regard, à mesure que l'on monte, embrasse des horizons plus étendus.

C'est d'abord la Bruche, coulant en paresseux méandres dans la vallée très élargie; puis Saint-Blaise, gracieusement adossé aux collines du Léchamp et des Charas; derrière s'élève la coupole carrée du Climont, couronnée de roches druidiques; au delà, le Solamont, la Côte-des-Dames, et, plus près, à droite, Saulxures, le Hans et ses belles forêts qui viennent, en demi-cercle, rejoindre celles de Champenay et de Plaine, en formant la frontière franco-allemande.

Ce village, qui s'appellerait plus justement Plateau, n'est point une agglomération de maisons. Il s'étend dans trois ou quatre directions différentes, et, tandis que le presbytère et quelques bâtiments se groupent autour de l'église, les autres habitations vont s'éparpillant le long des champs

et des prés, jusque fort avant sur la route de Rothau, ou vers Champenay, du côté opposé.

Le presbytère, sorte de sentinelle avancée de ce grand village disloqué, est la première maison qui se présente à nous, et semble étendre les bras pour protéger les autres demeures, comme fait le chef de file dans le jeu du troupeau et du loup.

L'entrée est sombre et triste, mais le soleil ne nous en sourira que mieux, quand nous aurons pénétré dans le *poêle*, ainsi qu'on nomme, dans les Vosges, la chambre de la maison habitée d'ordinaire.

Mlle Catherine, l'une des sœurs du curé, nous introduit, puis sort pour prévenir son frère et préparer quelques rafraîchissements, laissant à un perroquet loquace le soin de nous entretenir et de nous faire les honneurs du logis.

Le mobilier est d'une simplicité digne d'un anachorète ; seul un vieux clavecin, qui date au moins de l'époque de Rameau,

attire nos regards, et s'il nous prenait fantaisie d'y jouer quelques accords, nous n'oublierions plus le gémissement étrange qui s'échapperait de l'instrument, et semblerait nous dire: « Laissez-moi dormir le « sommeil du souvenir, n'arrachez point « mes cordes muettes au songe du passé! »

Le maître de céans est entré. Nous avons serré sa main un peu menue, rencontré son bon regard tout rayonnant de bienveillance.

L'abbé Procureur est bien connu dans le pays, et l'on va volontiers lui faire un bout de visite en passant. Chacun le respecte. On le sait modeste, peu exigeant pour lui-même, mais toujours empressé et serviable pour les autres, quels que soient leur drapeau politique ou la confession religieuse à laquelle ils appartiennent. N'est-ce point lui qui, lors de la mort du vénéré pasteur Oberlin, le bienfaiteur et le civilisateur du Ban-de-la-Roche, allait s'agenouiller près de son cercueil, et se joindre au cortège funèbre ?

C'est en touristes que nous nous sommes présentés au presbytère de Plaine, connaissant le goût du brave prêtre pour les excursions de montagne, et pensant qu'il consentirait aisément à nous servir de guide.

Il nous fait, tout d'abord, les honneurs de son église, qu'il croit très ancienne et où il nous montre des pierres tombales dont l'inscription effacée par le pas des générations est devenue illisible, mais, recouvrant, assure-t-il, les dépouilles mortelles de deux membres de la famille de Müss.

Une fois engagé sur le terrain historique, M. Procureur ne tarira plus, et nous aurons peine à discerner l'histoire authentique des suppositions bénévoles et de la légende. La ferme de Bénaville, selon lui, fut jadis une métairie carlovingienne (*bona villa*); l'établissement de Poutay, un moulin construit, après la guerre de Trente ans, par un Suisse, dont l'apparition nocturne est encore l'objet des terreurs superstitieuses du pays. Cette vieille croix de pierre, toute courbée

et rongée par les mousses séculaires, marque la tombe de Vosgiens tués par des Suédois. Telle maison de Champenay aurait été le lieu de naissance du célèbre petit nain Nicolas Ferry, dit Bébé, auquel sa mère avait donné un sabot pour berceau, qu'elle emportait à la veillée dans un fond de bonnet et qui eut, plus tard, l'honneur insigne de sortir d'une croûte de pâté sur la table du roi Stanislas, au grand ébahissement de tous les convives.

Mais c'est surtout quand il parle des princes de Salm, les anciens seigneurs de la contrée, que l'abbé Procureur est inépuisable.

— Ah ! oui, Mesdames, s'écrie-t-il ; pour des bons princes, c'étaient des bons princes[1] ! Et qu'on en parle encore comme s'ils étaient là, quoi ! Vous savez, Messieurs, ce que dit le grand roi Salomon : « Un roi sage est le soutien de son peuple[2] ! »

[1] Locution vosgienne.

[2] *Et rex sapiens stabilementum populi est !* (Cap. 6.)

Tout en marchant, nous nous rapprochons de la forêt. Déjà nous avons dépassé les huttes du Haydée et des Eveaux, où les habitants les plus pauvres de la commune ont leur demeure. La côte est rude, mais M. Procureur la gravit de son pas lent et sûr de montagnard, tandis que nous nous épongeons le front et avons peine à retrouver notre souffle.

Ici, le coup d'œil est grandiose. Outre les montagnes déjà nommées, nous voyons, vis-à-vis de nous, de l'autre côté de la vallée, le fragment de tour, encore menaçant dans son site sauvage, du château la Roche, et les plateaux gazonnés du Champ-du-Feu, dans la gloire de leurs mille et quelques mètres d'altitude. A gauche, ce sont le Minzfeld, le Sommerhof, la Perheux [1], les cimes qui environnent Rothau, surmontées par le dos de chameau et le pain de sucre des deux Donons, puis, plus près de nous,

[1] Et non pas Bærhöhe, comme on dit par erreur

les hauteurs des Quevelles, le Bambois, la Tête pelée et les quelques tristes vestiges de ce qui fut autrefois le château de Salm. Enfin, à droite, dans la direction du Haut-Rhin, une ligne de festons bleus inégaux, où se détache fièrement le Brézouard.

L'abbé Procureur jouit de notre admiration. Ah ! ses chères montagnes, il les aime tant, il est si fier de nous en faire les honneurs !

— Ne vous disais-je pas que vous seriez récompensés de vos peines ? répète-t-il. Et n'est-ce pas comme chante le psalmiste : « Les monts s'élèvent et les plaintes s'abaissent, en la place que tu leur as assignée (Ps. 103, 8)[1] ? »

Nous pénétrons dans la forêt, maintenant, et éprouvons cette solennité d'église qui vous saisit sous le dôme de sombre verdure et entre les colonnes moussues des sapins

[1] *Ascendunt montes et descendunt campi in locum, quem fundasti eis ?*

séculaires. M. Procureur nous montre les plus grands d'entre eux, et nous fait arrêter à ceux qui sont abattus, pour en compter les couches ligneuses, et pouvoir ainsi préciser leur âge.

A nos pieds coule un gai et clair ruisseau à la voix cristalline, qui se charge des fonctions de chantre dans le vaste temple où nous cheminons; çà et là s'ouvre une toute petite clairière, où s'épanouissent, dans l'émeraude d'un coin de pré, les gracieuses parnassiennes au blanc laiteux et aux étamines roses.

Nous montons, montons, entre les sapins toujours plus austères et plus vénérables sous leurs longues barbes blanches, et les rochers aux formes bizarres, tout brodés de mousses, de lichens et de capillaires, et qui semblent n'être retenus parfois au-dessus de l'abîme que par un arbre, sorte d'Atlas végétal portant un monde de grès vosgien.

M. Procureur nous fait remarquer la trace encore très distincte d'une terrible avalanche

qui, il y a plus d'un siècle, détruisit la plupart des maisons du Bambois, hameau dont les fermes éparses nous apparaissent comme des points blancs dans la verdure.

Enfin nous avons atteint la crête de la montagne; la végétation est plus rare et plus rabougrie; on devine ici le séjour prolongé des hivers, et le passage des vents glacés. Nous foulons de hautes herbes, entre lesquelles se balancent les palmes finement découpées des fougères.

C'est à la *Chatte pendue*, appelée aussi Char pendu, que M. Procureur veut nous conduire. On arrive de plain-pied à une roche énorme s'avançant en plate-forme, mais qui, de l'autre côté, surplombe à une hauteur vertigineuse, et nous laisse voir, au fond du précipice, les cimes des hauts sapins et un fouillis de végétation et de pierres.

Nous descendons, faisons le tour de ce géant, et essayons de nous rendre compte de sa forme de console monstrueuse, où nous ne pouvons pas trouver la plus petite

ressemblance avec une tête de chat quelconque. Notre guide opine plutôt pour l'étymologie de *Char*, et invoque une vieille tradition assurant qu'un paysan vosgien resta un jour accroché là avec son attelage. D'autres prétendent y retrouver un sanctuaire druidique et appuient cette assertion sur l'existence d'une petite citerne circulaire... Quoi qu'il en soit, et comme nous ne sommes pas venus ici en savants, mais en simples touristes, nous laissons la question ouverte, et nous nous contentons d'admirer la beauté sauvage du site, ces mers forestières d'un vert métallique, où le regard se repose délicieusement, et qui rendent je ne sais quel son d'orgue lointain, sous le souffle mystérieux du vent.

Un coq de bruyère, tout étonné d'être troublé dans sa solitude, se lève sous nos pas, et s'élance plus loin en jetant une clameur stridente. Çà et là on entend la voix de crécelle d'un geai, ou quelque détonation répercutée par les échos.

Nous nous asseyons pour faire une petite collation et écouter les récits de l'aimable prêtre, qui ne se lasse pas de nous initier à tout ce qui intéresse son pays. Enfin, nous prenons le chemin du retour, aux derniers rayons du soleil couchant, sous cette impression recueillie qu'on éprouve le soir dans les forêts.

*
* *

Ce n'est pas un ministère toujours facile que celui du curé ou du pasteur dans nos montagnes. S'il est charmant d'aller voir ses paroissiens par un beau jour d'été ensoleillé, qu'on se figure les difficultés de la mauvaise saison, les neiges accumulées à d'énormes profondeurs dans les chemins creux, la bise aiguë comme une lame d'acier, qui vous coupe la face et vous aveugle par les tourbillons de fine poussière blanche qu'elle soulève, et qui recouvre la trace des pas, vous faisant risquer mille fois de vous égarer sur ces hauteurs désolées.

Mais nos pasteurs de montagne prennent goût à leur rude métier, et éprouvent, je ne sais quelle satisfaction secrète à l'accomplir, en dépit des rafales et des chemins défoncés. M. Procureur, lui aussi, ne reculait pas devant sa tâche, et, chaussé de ses lourds souliers ferrés, la soutane relevée sur le bras, comme eût fait une amazone, il allait porter ses consolations à ses malades aux différentes extrémités de sa paroisse.

Qu'il était le bienvenu partout ! Jeunes et vieux souriaient à son approche et se faisaient une fête de le rencontrer. C'est qu'aussi nul ne possédait mieux que lui le don de parler aux paysans, et d'entremêler ses discours de cette petite pointe de bonhomie qui leur plaît. Il avait souvent le mot pour rire, et possédait un arsenal inépuisable de souvenirs et d'anecdotes, qu'il agrémentait de citations latines de la Bible.

Un jour[1] qu'il rentrait d'une de ces visites

[1] 15 octobre 1852.

dans sa paroisse, l'abbé Procureur aperçut dans la direction du Ban-de-la-Roche une épaisse colonne de feu et de fumée. Un incendie venait de se déclarer à Belmont, le village le plus élevé de la contrée. Quelles proportions terribles allait-il prendre sur ces hauteurs privées d'eau? Le tocsin envoyait de toutes parts ses appels hâtifs et sinistres M. Procureur, secondé par quelques ouvriers de l'établissement de Poutay, se mit aussitôt en route avec les pompes, en répétant : «Hardi! mes enfants! Pas une minute à perdre!» Quand il arriva, la plus grande partie du village était déjà embrasée, et l'on ne songeait plus guère qu'à faire la part du feu. Cependant l'église, un modeste temple construit en 1755, ainsi qu'en témoigne l'inscription latine gravée sur le portail de pierre: *Maneat æDes hæCCe saLVa!* avait été préservée jusque-là. Combien de temps allait encore résister le fragile édifice? Déjà les étincelles pleuvaient de tous côtés sur le toit de bardeaux. Encore

une flammèche, peut-être, et tout serait perdu... Mais, dans la clarté rouge de l'incendie, on vit se dresser sur la toiture menacée la soutane noire du curé de Plaine, et la silhouette athlétique du vieux Strasbach, ancien soldat de Napoléon, aux bras musculeux et tout tatoués.

Désormais une lutte acharnée s'engagea entre les deux hommes et l'élément destructeur, s'attaquant furieusement à la maison de Dieu. Ce fut un grand, un beau spectacle, et les anges du ciel durent se réjouir de voir ce temple protestant défendu par un prêtre catholique!...

L'inscription latine du portail n'avait point menti, et l'église de Belmont était sauvée!

* * *

La sœur aînée de M. Procureur était une de ces âmes douces et bonnes, s'effaçant si bien en toutes circonstances qu'elles glissent

presque inaperçues parmi nous, et dont on ne reconnaît tout le mérite et l'inappréciable valeur que quand elles ont disparu. Amie du pauvre et du malade, elle était aussi le bon ange du presbytère, où elle entretenait une propreté et un ordre scrupuleux, entourant son frère de mille petites attentions délicates. Sa mort fut douloureusement ressentie par le vieux curé. Il possédait, il est vrai, une autre sœur, chargée d'enseigner les enfants de l'école de la filature; mais en leur apprenant le catéchisme, elle n'avait guère de temps pour continuer les traditions domestiques léguées par Mlle Catherine.

Plus tard, les choses allèrent moins bien encore. Il survint des revers de famille, le bon oncle fut obligé de se saigner pour ses neveux et nièces, et il perdit ainsi peu à peu son excellente tenue d'autrefois. Ses soutanes, lustrées par un trop long usage, n'étaient plus renouvelées, et entre les plis, formés par l'absence des boutons, allaient se réfugier les grains de tabac, que les

chiquenaudes répétées du priseur ne réussissaient pas à dénicher de ces trop commodes retraites. La main aussi commençait à trembler...; toutes les infirmités de l'âge s'annonçaient, sans pourtant que M. Procureur cessât de prendre le bon côté des choses, et perdît rien de sa douce bienveillance... Il ne se doutait guère du coup qui allait le frapper.

L'heure de la retraite, quand c'est la mort qui la sonne, est la bienvenue pour le travailleur fatigué, qui entend la voix de son Maître lui dire : « Entre dans la joie de ton Seigneur ». Mais quand ce sont les hommes qui nous mettent de côté, qui nous proclament incapables de continuer les fonctions que nous avions cru remplir fidèlement jusqu'ici, oh! alors le repos est amer, et il faut une grande mesure de foi pour accepter cette dépossession.

M. Procureur s'inclina devant les décisions de son évêque. Seulement, quand il franchit le seuil de son église, où il avait

dit sa dernière messe, et traversa le cimetière fleuri, le cœur lui manqua presque devant toutes ces tombes qu'il avait bénies. Ah! que ne s'ouvraient-elles à l'instant pour le recevoir, pour lui faire aussi une petite place honorée et humectée de larmes, là-bas, sous la terre silencieuse!

Il lui sembla voir repasser sous ses yeux les blanches cohortes de catéchumènes qu'il avait enseignées, les processions qu'il avait conduites de reposoir en reposoir, au milieu des chants et des parfums enivrants de l'encens, tandis que les bannières et les ceintures des jeunes filles flottaient au vent, et qu'on portait au-dessus de sa tête le dais cramoisi à franges d'or.

Fallait-il donc renoncer désormais à toutes ces choses, cesser de répandre l'eau régénératrice sur le front des nouveau-nés et l'huile sainte sur celui des agonisants?

M. Procureur avait choisi, pour y finir ses jours, un village que la Bruche seule séparait de sa paroisse, et, dans ce village,

une toute petite maison construite sur l'emplacement même de l'ancien château de Saint-Blaise.

Ce dernier avait été une dépendance du château de la Roche, et fut cédé en 1507, par les Rathsamhausen, à l'évêque de Strasbourg, Guillaume de Hohenstein, pour devenir, plus tard, propriété des Rohan.

Une ruine sur une autre ruine ! Il est vrai que l'ancien curé était encore relativement vivace, tandis qu'il ne restait du donjon ni tour, ni pan de mur, ni rien qui le désignât à distance. A peine quelques débris, quelques déclivités et quelques renflements du sol accusaient-ils l'existence passée de la demeure féodale. Cette solitude et cette désolation plaisaient précisément au vieillard.

Que lui restait-il à lui-même? L'une des bonnes sœurs n'était plus, l'autre s'était mariée, le perroquet avait péri, le vieux clavecin lui-même avait été vendu à quelque marchand d'antiquités. M. Procureur passait ses journées à lire et à se chauffer au

soleil, le regard instinctivement tourné vers son ancienne paroisse.

L'idée lui vint de faire des fouilles dans son domaine, et, à plusieurs reprises, il retira des entrailles de la terre des ferrures rouillées, des fragments de poterie, des briques émaillées, où il prétendait voir des scènes bibliques.

— Ceci, c'est le serpent d'airain, disait-il. Et là, ne reconnaissez-vous pas Aron et Moïse ?

Nous acceptions ses dires, de confiance, et revenions avec un vrai chargement de vieux tessons. Un jour, nous surprîmes le bon abbé tout enthousiasmé par la découverte qu'il venait de faire d'une ancienne pièce de monnaie, portant, d'un côté, la double aigle d'Autriche, de l'autre, les trois merlettes composant les armes des ducs de Lorraine, et, en exergue, ces mots : Carolus D. G. LOT. B. DUX. Point de millésime, et le reste de l'inscription complètement illisible. Mais c'était assez pour occuper le

vieillard et donner carrière aux suppositions. Il était persuadé d'avoir affaire à une monnaie du duc Charles II, et nous prouvait, par mille raisons diverses, l'exactitude de ses suppositions.

Quel ne fut pas notre étonnement, quand il nous pria d'accepter la petite pièce si précieuse, en souvenir de nos bonnes et anciennes relations, de nos excursions dans les bois, et de nos entretiens sur le passé de nos chères Vosges. Nous la possédons encore et la conservons comme une relique. Jamais nous ne la considérons sans revoir le bon vieux M. Procureur courbé sur les débris de l'ancien château de Saint-Blaise, et, à défaut de cœurs à confesser, sondant les secrets de la terre, cette éternelle recéleuse d'un passé mystérieux.

Bientôt les infirmités et la maladie ôtèrent au vieillard jusqu'à cet innocent passe-temps. Il ne lui resta plus qu'à se replier sur son propre cœur; il le fit avec la simplicité d'un enfant et l'humilité d'un chrétien, édifiant

ceux qui l'approchaient, par la sérénité de sa foi et la reconnaissance avec laquelle il recevait les plus petits témoignages de sympathie.

L'heure de la retraite définitive arriva, et il fut porté dans le petit cimetière sur la colline. Les bénédictions de ses anciens paroissiens l'y suivirent, et les fleurs de printemps viennent, chaque année, enguirlander sa tombe de leurs fraîches couronnes.





V

LES CONTES DU JARDINIER

Ah! que Joseph, le jardinier, savait d'étranges chansons et contait de captivantes histoires!

Pendant qu'il sarclait ses salades, ratissait ses allées ou écussonnait ses roses, je me tenais à ses côtés, l'assaillant de mes questions enfantines, auxquelles il ne se lassait jamais de répondre.

C'était tantôt l'aventure d'un curé bon vivant donnant, pendant la messe, des ordres en latin... de cuisine à sa servante, ou

bien quelque chronique locale, où s'étageaient à perte de vue les *qu'il a dit, qu'elle a dit, que j'ai dit,* communiquant au récit une saveur piquante.

Ces contes-là, généralement courts, étaient destinés aux jours d'été, à la saison riante des fleurs et des fruits, où Joseph prétextait son ouvrage accumulé pour ne pas perdre trop de temps en ma compagnie. Mais, en hiver, quand, dans la chambre des domestiques, il assortissait ses semences, tressait des paillassons pour ses couches, ou triait ses oignons, afin d'en composer des bouquets et des guirlandes, alors l'heure favorable était venue, et je l'écoutais, assise sur ma petite chaise, le menton appuyé sur les mains, et l'air tout absorbé.

Joseph possédait une voix de ténor très aiguë, presque une voix de femme, et qui n'eût pas été déplacée à la chapelle du Vatican. Ses chansons vosgiennes ne brillaient, du reste, ni par l'intérêt des paroles, ni par la beauté des mélodies, mais j'avais

un plaisir extrême à me laisser bercer par ces refrains monotones.

Cependant, rien n'égalait certains contes terribles, réservés généralement pour l'heure du crépuscule, et qui donnaient la chair de poule. Parmi ces récits figurait une lugubre histoire de pari fait à la veillée, de croix plantée dans un cimetière, et surtout une légende du pays redemandée toujours au narrateur.

Replaçons-la dans la bouche de Joseph lui-même, sans pouvoir, il est vrai, rendre le contraste que formait avec cette sombre et tragique aventure la figure imberbe, rose et enjouée du brave jardinier.

« Eh bien, vous ne l'avez donc pas encore assez entendue, celle-là!... Il y avait une fois, — dans les tout vieux, tout vieux temps, — une prairie et un village, là où c'qu'on voit maintenant l'étang de la Maix. C'étaient des braves gens, bien sûr, qui demeuraient là. Ça vous faisait ses pâques et ne manquait pas une messe ni un prêche.

Mais voilà qu'un jour de dimanche, comme qu'on allait sonner les offices, s'en vient, par un chemin qu'on n'a jamais su, un drôle de pèlerin, ma foi. Il portait le chapeau comme ça, sur le côté, et avec une plume rouge encore, et il avait un violon dans la main. Le coup-ci, il se met à racler sur son violon des airs de danse que ça vous donnait des lancées dans les pieds. Les fillettes et les garçons viennent d'abord (ça court toujours aux plaisirs, ces jeunesses-là !), et voilà le sabbat qui commence. Après viennent les maris, les femmes, et tous, même les vieillards, d'entrer dans la danse et de tourner, tourner, tourner. Le premier coup de la messe est sonné, le second aussi, mais le troisième retentit encore... Les danseurs et le violoneux n'entendent rien. Le prêtre se met sur la porte de l'église, il élève les mains, il appelle, il appelle... Personne ne répond. Et l'on danse toujours plus fort, et le violon grince comme s'il allait éclater... Et comme ça devient de plus en plus

sauvage (un bal de réprouvés, quoi !), voilà la terre qui s'enfonce, et tous les danseurs avec... Le lendemain il n'y avait plus là qu'un grand étang, tout noir. Et ça n'a pas de fond, qu'on dit ; on n'a jamais pu le mesurer au milieu. Quand il fait clair, en été, on voit, près des bords, des gens qui tournent encore, là-bas, sous l'eau, et le prêtre, vêtu de son étole, lève les bras, comme pour sauver son troupeau. Quand on se baigne là dedans, ça vous porte malheur ; on n'en revient pas. Il vaut aussi mieux ne jamais aller là tout seul. (On ne sait pas, des fois, ce qui peut arriver.) Un homme de là-derrière, de Luvigny ou d'Alarmont, a passé par-dessus le lac, sans s'en douter, un jour d'hiver, quand tout était gelé. Eh bien, quand il l'a su, ça lui a tourné les sangs, qu'il en est mort Ces choses-là, ça n'est pas pour plaisanter, croyez ! »

J'étais bien loin de ne pas prendre au sérieux les paroles de Joseph, et le froid et

la nuit tombante aidant, je tremblais de tout mon petit corps, en songeant aux destinées tragiques des anciens habitants de la Maix[1].

Aussi, quelle n'était pas mon impatience de voir moi-même ces lieux dont le nom seul exerçait une influence magique.

Aucun site peut-être ne se prête mieux aux fantaisies de l'imagination populaire que ce petit lac, en forme d'entonnoir, encaissé dans de sévères forêts de sapins absolument désertes, non loin du Donon et à une très petite distance de la frontière franco-allemande.

Déjà dom Calmet, le célèbre historien lorrain et la gloire de l'abbaye de Senones, disait de ce lieu dans sa chronique : « Vers le même temps (1040) fut dédiée aussi, en

[1] Nous devons à feu M. Aimé Seillière, de Senones, une charmante nouvelle, parue, il y a une quarantaine d'années, et intitulée : *Au pied du Donon*. Toutes les légendes et coutumes locales y ont été exposées avec talent.

l'honneur de la Trinité, l'église de *la Mer*, à deux lieues de Senones, *dans une solitude affreuse* »; et un acte signé par l'empereur Henri III (1040), désigne la Maix par les mots de *deinde ad locum qui dicitur mare* (enfin, au lieu appelé la Mer).

Ce nom de *la Mer*, donné à un étang ayant au plus 450 mètres de tour, paraît singulièrement hyperbolique. Faut-il attribuer le choix de cette désignation à la profondeur de ses eaux que les anciennes chartes disent « très poissonneuses », ou bien à la sévérité du site et à l'espèce de crainte superstitieuse qu'il devait inspirer? L'éloignement de tout lieu habité devait contribuer, certes, à entretenir ces tendances. L'usage fort ancien, qu'on conserva jusqu'au 18e siècle, d'y porter les enfants morts sans baptême, ajoutait encore au caractère sévère de cette retraite au fond des bois.

Nous nous souvenons de l'impression que nous faisait autrefois l'ancienne chapelle en

ruines, reconstruite maintenant, mais qui n'était alors qu'un amas de pierres envahies par les mousses, et surmontant un caveau où, dans des caisses, on avait réuni des crânes et des ossements d'enfants. Ce détail ne laissait pas d'augmenter l'austérité des lieux, et de rendre plus lugubre encore le lac lui-même avec sa ceinture de noirs sapins.

La chapelle, restaurée plus tard, a un aspect plus gai, mais le caveau existe encore avec son macabre dépôt, et non loin de là, on aperçoit un sarcophage de style roman.

Quel fut le saint ermite qui vint dormir là son dernier sommeil? N'avait-il pas trouvé dans la nature les compensations si riches qu'elle offre à ceux qui savent la préférer aux biens de ce monde, et ne se plaisait-il pas, à l'instar de Colomban ou de saint François d'Assise, à appeler les oiseaux et les autres hôtes des bois ses frères?...

Faire de ce lac, réputé maudit, un lieu de refuge et de prière, et la demeure de quel-

que pieux ermite inaccessible aux terreurs populaires, semble bien conforme aux élans de ferveur religieuse de l'époque qui suivit l'an mil.

Et nous voyons en esprit le fondateur du prieuré de La Maix, ce pieux évêque Pibon, arrivé du fin fond de la Saxe, pour devenir l'aumônier de l'empereur Henri IV, le Germanique, qu'il accompagna à Toul en l'an 1070. Il fut nommé plus tard évêque de ce diocèse.

On parlait alors dans l'évêché de Toul, nous dit dom Calmet[1], *le latin, le françois et le tudesque,* mais le peuple usait plutôt du français, de sorte que Pibon, âgé déjà alors de 60 ans, et qui ne savait pas cette langue, se vit obligé de l'apprendre et y réussit dans l'espace d'une année, « ce qui fut regardé comme un miracle », nous dit encore le chroniqueur. Nous nous conten-

1 *Histoire de la Lorraine*, 1er vol., pages 1104 et suivantes.

terons d'y voir la marque d'un esprit supérieur et d'une volonté énergique, et de citer cet exemple aux adversaires de la « doubie culture » et aux pangermanistes modernes.

Pibon, dans la durée de son épiscopat, fonda ou restaura plusieurs églises et prieurés, et, entre autres, en 1070, celui de la Maix.

Accusé de simonie et d'inconduite par un clergé jaloux, l'évêque de Toul se vit destituer de ses fonctions par le pape. « Ne devons permettre que le loup prenne la place du pasteur », est-il dit dans la bulle d'interdiction; mais le loup n'était peut-être pas celui que l'on pensait. Toujours est-il que Pibon sortit victorieusement de l'épreuve, et se réconcilia avec le Saint Père vers 1078. Ses collègues, les autres évêques, sont unanimes, d'ailleurs, à rendre bon témoignage au prélat, et quant à son diocèse, il le redemanda avec instance, lorsque l'ex-évêque eut pris la résolution de se faire religieux à Dijon.

Pibon, comme tant de personnages illustres de l'époque, entreprit, en 1085, le voyage de Jérusalem, avec Conrad de Luxembourg. Revenu sans doute de la terre sainte, enflammé de zèle contre les infidèles, il assista au concile de Clermont; ses infirmités et son grand âge seuls l'empêchèrent de prendre part à la première croisade. Pibon mourut en 1117.

Si quelqu'un de nos lecteurs s'avisait de nourrir des doutes sur l'exactitude des dates données, et la verdeur de cet évêque apprenant le français à l'âge de 60 ans, et se rendant en Palestine, quinze ans plus tard, pour mourir plus que centenaire, nous le prierons de s'en prendre au célèbre historien lorrain, et non point à nous-même.

* * *

Mais les récits du jardinier Joseph m'ont entraînée bien loin, et je ne songeais guère, alors, à fouiller dans de gros bouquins, pour rechercher l'histoire des lieux qui parlaient à mon âme.

Mes heures d'études et de leçons avaient bien moins d'attrait que les contes populaires du fidèle serviteur.

A ses côtés, j'apprenais un peu de jardinage, et le nom latin des fleurs. Il avait toujours des boutures ou des replants pour mon petit parterre, et, les jours d'hiver, quand sa besogne chômait, il conduisait mon traîneau, ou me faisait faire de périlleuses glissades sur les prairies gelées.

Combien de fois n'ai-je pas goûté à son dîner, et partagé sa *vaude de râpée* dorée [1] ou son *hach* [2] noir ou blanc.

[1] Galette vosgienne faite avec des pommes de terre crues râpées.

[2] Pommes de terre en robe de chambre (*hach* noir) ou cuites au sel (*hach* blanc).

Joseph a disparu, comme tant d'autres figures aimées d'autrefois, mais je n'oublierai jamais ses récits et ses chansons, et surtout son imperturbable bonne humeur.





VI

YOLA

Quoi de plus charmant que de courir les prés au mois de juin, à l'époque précédant la fenaison?

Le ciel est d'un bleu de mousseline; les caresses déjà chaudes du soleil sont tempérées par les fraîcheurs montant des eaux Tout, sons, couleurs et parfums, s'entremêle en une harmonie délicieuse qui vous grise et vous transporte comme en une atmosphère de rêve.

Les cailles craintives jettent leur appel saccadé; les cigales dissimulent leur corselet vert dans les herbes et font entendre les vibrations stridentes des petits violons à une corde qu'elles ont sous les ailes; d'autres variétés de sauterelles aux reflets bleus ou rouge pincent leur guitare, tandis qu'on entend le *ré* aigu des grillons célébrés par Florian, et qui sautillent gaîment sous vos pas.

Et les mouches et les abeilles qui font la contre-basse! Et les grenouilles aux yeux d'or, à la peau fraîche, colorée de vert, de gris et de rose, donnant le *la* majeur, tandis que les autres batraciens, leurs cousins, les accompagnent en sourdine!

Les bergeronnettes sautillent en remuant leur queue, comme pour battre la mesure, et leurs chants se mêlent aux petits cris joyeux des hirondelles, décrivant de grands cercles au-dessus de la prairie.

Et si nous énumérions les fleurs si diverses de formes et de couleurs, et les

herbes aux épis d'argent et aux aigrettes variées à l'infini!...

C'est à cette époque que nous aimions à nous rendre aux fermes de Bénaville, en effleurant les hautes graminées au passage. Les petits papillons bleus fuyaient devant nous, et nous traversions la Bruche sur un pont rustique, dont un tronc d'arbre faisait tous les frais.

Nous trouvions là, deux ou trois fois l'an au moins, une amie dont le rire joyeux, la causerie animée ne le cédaient en rien au concert de la prairie, et dont les beaux yeux gris, si expressifs et si francs, effaçaient pour nous l'éclat de toutes les fleurs.

* * *

Qu'elle nous parut ravissante quand nous la vîmes pour la première fois, alerte, enjouée, dans la grâce de ses dix-neuf ans! Tout en elle pétillait de vie. Les années n'ôtèrent rien à cette fraîcheur de jeunesse

et y ajoutèrent une culture intellectuelle, une indépendance de jugement, une impartialité d'esprit rares aujourd'hui, même chez ceux ou celles qui se piquent le plus de marcher avec le progrès moderne et de regarder les choses de fort haut.

Avec cela, nulle pédanterie, pas la plus petite maille bleue à ses bas blancs, je vous assure! Elle était vraiment femme par l'élégance de la tournure, la distinction de la mise, la souplesse du caractère et l'aménité du langage, mais revendiquait pour son sexe aussi l'application du vers fameux du poète latin, ne voulant rester étrangère à rien de ce qui est digne d'intéresser un être humain.

Ah! quelle excellente recette pour ne jamais s'ennuyer de la solitude de la campagne ou de la monotonie d'une petite ville de province possédait mon amie!

Que lui importaient les fêtes mondaines! Toute à l'éducation de ses enfants, à son pinceau, à son aiguille et à ses chères lec-

tures, elle n'eût vraiment su trouver le loisir ni l'envie de composer une toilette de bal, de courses ou de fête. Elle n'éprouvait aucune impatience de connaître le costume nouveau de Mme X., ou d'être la première à entendre raconter le gros scandale du jour. Ce n'est pas elle qui eût discuté la forme d'un chapeau, la vertu d'un cosmétique ou entonné une variation peu nouvelle sur le thème insuffisamment usé, paraît-il, de la domesticité contemporaine.

Avec elle, la causerie était vraiment digne de ce nom, et elle savait donner une saveur étrange à tous les sujets qu'elle touchait. Du reste, son esprit gai et piquant ne s'exerçait jamais aux dépens du prochain. La bienveillance, cette forme si négligée de la charité, était sa loi, et créait autour d'elle une atmosphère douce et bénie.

On se sentait bien auprès d'elle, car la sincérité de son regard ne trompait pas, et l'on était parfaitement sûr qu'elle pensait ce qu'elle disait.

Elle avait un bien joli nom.

Avez-vous remarqué combien certains prénoms achèvent de caractériser une femme et lui communiquent un charme de plus? Celui de *Yola,* diminutif de Yolande, porté par notre amie, faisait mieux encore ressortir cette figure sympathique. Il vous rappelait ces héroïnes des vieilles ballades, ces belles jeunes filles ne craignant pas de jeter leur gant au chevalier le plus pauvre, mais le plus brave, ces douces et vaillantes créatures qu'ont célébrées les trouvères aux rimes sonores. Mais notre amie avait aussi quelque chose de ces pâles religieuses dont vous distinguez l'expression sérieuse et douce derrière la grande initiale d'un vieux manuscrit. Elle réunissait en elle tout ce qui constitue la vraie patriote et la chrétienne. Et, avec cela, elle était très moderne, ne boudant, quoique bonne catholique, à aucune des conquêtes de la liberté.

Pour achever le portrait, il faut le placer dans son cadre naturel, c'est-à-dire dans

cette vaste chambre de ferme, aux murs blanchis à la chaux, ayant pour meubles une table, un vieux sopha, quelques sièges d'une autre époque, quelque armoire, quelque bahut, artistement fouillés, et pour tout ornement un vieux portrait de famille et un store à mosaïques d'étoffes de soie de différentes nuances. Çà et là un bouquet de fleurs des champs jetait sa gaîté et sa poésie dans cette demeure si simple, et trahissait les goûts de la maîtresse du logis.

Ne négligeons pas non plus de mentionner un ravissant missel qu'elle avait peint elle-même, avec la fantaisie d'un artiste et la patience d'un bénédictin. Les fleurettes de Bénaville, reproduites dans leur fraîcheur matinale, s'y mariaient aux arabesques compliquées, aux étranges enlacements de plantes, d'oiseaux et d'insectes n'ayant existé jamais, sinon dans l'imagination des moines du moyen âge.

Qu'il faisait bon à Bénaville pendant les longues soirées d'automne brumeuses et

humides ! On buvait à petites gorgées son thé dans des tasses en vieux Strasbourg, tout en grignotant des nonnettes de Remiremont. Cela fait, on devisait devant l'antique cheminée monumentale, où se consumait lentement une grosse bûche, faisant jaillir des étincelles autour de vous, et accompagnant les entretiens de son ronflement sourd et discret !

C'est alors que nous discutions politique, théologie, littérature, art, etc., ou aimions à évoquer le passé, dont cette vieille ferme portait l'empreinte.

* * *

Bénaville doit avoir pour étymologie non *bona villa*, comme l'affirmait l'abbé Procureur, mais bien *bel navilio*, c'est-à-dire *beau canal*. En effet, à une époque fort reculée, les princes de Salm exploitaient là, comme à Champenay et à Framont, des forges importantes, ainsi qu'en témoignent

des scories, des dépôts de charbon et des barres de fer qu'on trouve dans les champs environnants. Telles broussailles portent aujourd'hui encore le nom de *haie du haut-fourneau*, et une de ces rigoles qu'on appelle dans le pays *merroyes*, et qui servent à l'irrigation des prés, offre des traces du canal primitif.

Il est question, dans les anciens titres, d'un village de Bénaville, habité, sans doute, par les ouvriers des forges, mais dont on ne connaît plus l'emplacement exact aujourd'hui. Les deux fermes furent bâties plus tard par la famille de Müs, dont quelques membres sont enterrés dans l'église de Plaine. D'origine liégeoise, elle avait été anoblie par les comtes de Salm, et était chargée de la direction des forges de Bénaville et de Champenay.

En 1683, l'héritage des de Müs fut partagé entre les deux sœurs Basile et Marguerite de Müs. La première eut celle des fermes, que sa construction plus soignée et son air

d'antiquité fait considérer à tort comme la plus ancienne.

L'autre était tombée en possession de notre amie, héritière par sa mère d'une dame Souhait, née de Beauregard, descendante en ligne directe de Marguerite de Müs.

Tout en réunissant ces vieux souvenirs, les propriétaires actuels de la ferme aimaient à les entourer des rares antiquités qu'on avait pu découvrir dans le pays. C'était tantôt quelque meuble de style, quelque siège dégradé, quelque assiette en vieille faïence dénichée sur le dressoir d'une chaumière, et qui permettaient au portrait de Charles de Müs, datant de 1619, de ne pas se sentir trop dépaysé dans notre siècle.

* * *

Au-dessus de Bénaville s'élève une colline en partie boisée, en partie couverte de belles bruyères, et au haut de laquelle se tenait autrefois un marché aux bestiaux qui

portait le nom de *marchanderie*. C'était un de nos buts de promenade favoris. Nous y trouvions, au printemps, les jolies petites immortelles blanches et roses du *gnaphalium dioïcum* ou pied-de-chat, et vers l'automne l'*arnica montana* au parfum vivifiant.

Sur l'emplacement où s'était tenu jadis le marché aux bestiaux, le fermier Grandadam, surnommé dans le pays le *Pastrick* (Pæchter), avait fait construire une chapelle très primitive, mais pittoresque, grâce au tapis de bruyère sur lequel elle reposait, et au rideau de pins qui l'abritaient contre les ardeurs de l'été et les souffles glacés de l'hiver.

Après que notre amie Yola eut quitté sa ferme, pour retourner avec les siens dans sa ville natale, nous escaladions volontiers cette hauteur dominant le pays, et où l'on jouissait d'une vue charmante sur Poutay, Saint-Blaise, l'étang du Breux, le canal et le haut de la vallée de la Bruche, dans la direction de Saulxures et de Saales.

Nous nous y rendions de préférence, le soir, pour y entendre monter les vibrations de l'*Angelus*, que le vent nous apportait avec des *crescendos* et des *pianos* alternatifs. N'y avait-il pas dans ces sons de cloche, dans l'harmonie mystérieuse des souffles du crépuscule passant à travers les branches des pins, une note triste que nous ne réussissions pas bien à démêler alors?... N'y distinguions-nous pas quelque clairon d'alarme, quelque bruit de guerre lointain?...

Peut-être aussi l'haleine du soir, murmurant entre les branches, nous prédisait-elle, dans sa lamentation secrète, la fin prématurée de celle qui animait ces lieux de sa présence, et échangea si tôt ses chères montagnes contre les sites célestes?

*
*   *

Depuis nos intimes rencontres à Bénaville, Yola nous a visitée plusieurs fois dans

nos lieux de résidence ultérieurs de la Basse-Alsace.

Elle admirait notre pays et s'intéressait à toutes ses manifestations : littérature, sciences, arts, us et coutumes et vieilles légendes.

Avec quel plaisir d'enfant ne fit-elle pas la connaissance de nos ruines vosgiennes confinant au Palatinat ?

Quand les entrevues s'espacèrent, la correspondance en tint lieu. Puis vint la grande séparation.....

Mais sommes-nous jamais séparés réellement de ceux que nous avons aimés en cherchant avec eux, selon la devise de Jean Reynaud, à travers les choses transitoires les choses éternelles : *per transitoriis aeterna ?*





VII

CHRISTOPHE FONTAINE

Tous les métiers sont dans la nature.

J'ai rencontré un jour un monsieur qui était peintre..... non pas en bâtiments, mais en grains de café, et dont l'occupation consistait à donner à de faux produits l'apparence d'un Java bien authentique.

Le personnage dont je veux ici tracer le croquis était..... découvreur de sources.

Il exerçait son métier dans un pays un peu sauvage, riche en pierres, en maigres terres rouges, mais pauvre en bois et en forêts; aussi l'eau devenait-elle parfois une

denrée assez rare, et n'était-il pas toujours facile d'en alimenter les villages perchés au flanc des collines arides.

Une des sources exploitées venait-elle à tarir, bien vite on allait quérir le fontainier, et ce dernier, après avoir suffisamment exploré les alentours, donné de-ci de-là de bons coups de pioche, et mis l'oreille contre le sol, d'un air grave et mystérieux, se hâtait de revenir au village trouver M. le maire et lui dire :

— *Ça bouille! ça bouille!!* Nous allons avoir notre fontaine!

Et M. le maire tout réjoui donnait l'escouade voulue de journaliers armés de piques, de pelles et de pioches. On creusait, creusait, creusait, et, le plus souvent, au bout de quelques semaines, la commune était, en effet, dotée d'une bonne eau de source pure et abondante, et les paysans de dire :

— Ce Christophe ou Christon, il s'y connaît tout de même!

— Si des fois il n'est pas un peu sorcier! ajoutaient en hochant la tête les vieilles femmes.

Mais la réputation du personnage s'était bien établie; à dix lieues à la ronde on ne le connaissait que sous le surnom de « Christophe Fontaine », et l'on avait recours à lui, dès qu'une perturbation quelconque se produisait dans la distribution du liquide patronné par saint Médard, et recommandé par les adeptes de la Croix-Bleue.

Comme il n'avait pas, apparemment, parmi les innombrables sources découvertes par lui pendant sa vie, pu compter la Fontaine de Jouvence, notre homme avait fini par vieillir.....

C'est à cette époque que je le rencontrai: un grand corps maigre et efflanqué, une petite tête, à l'expression narquoise de paysan madré et un peu sournois, des yeux clignotants, de rares et courts cheveux gris ressortant du bonnet en coton noir décoloré. Il était vêtu du sarrau bleu vosgien

à broderies blanches sur les coutures, mais si bien exposé à de longues et fréquentes intempéries qu'il eût été difficile d'en reconnaître la nuance primitive. Son dos était légèrement voûté, et ses vieilles jambes maigres, osseuses et ballantes le soutenaient mal, et donnaient à sa démarche quelque chose d'incertain et d'inquiet.

Il fouillait toujours la terre; il venait encore, après de minutieuses et patientes recherches, s'écrier: « *Ça bouille! ça bouille!* » Hélas! ça ne *bouillait*, parfois, que dans sa vieille tête chevrotante; mais on lui donnait volontiers quelques sous à gagner, et quand on trouvait que les lois de la charité étaient satisfaites, on l'envoyait appliquer dans une autre commune son oreille contre le sol, et enfoncer sa pique indécise dans le terrain rocailleux.

A ce moment mon père ayant eu quelques réparations à faire à une fontaine dont l'eau avait diminué tout à coup, reçut la visite du vieillard.

— Eh bien, Monsieur le directeur, ça me dit que je la trouverai !

— Trouver qui ? quoi ?

— Mais la fontaine, Monsieur le directeur ! On n'est pas des imbéciles, quoi ! On connaît encore son fichtre de petit métier ! Ça me le dit, ça me le dit ! Laissez-y donc regarder un peu, et je ne vous dis que ça, cette coquine de source.....

— Se montrera de nouveau pour vous faire plaisir, Christophe. Eh bien ! soit, vous pourrez commencer demain à creuser ; je vais donner mes ordres en conséquence.

Le lendemain, Christophe était à son poste, tout fier du sentiment reconquis de son importance.

Comme la chose m'intéressait vivement, je l'avais rejoint, à quelques pas de la maison paternelle, sur la pente assez raide d'une montagne couronnée par une sapinière. Là, près d'une roche toute tapissée de lichens, de serpolet odorant, de petits sedums blancs, et émergeant des genêts et

de la bruyère, on apercevait une légère trace d'humidité, quelques gouttes d'eau suintant lentement, discrètement, et comme jalouses de se dérober à tous les regards.

— *Ça bouille, ça bouille,* que je vous dis! s'écriait le vieillard couché contre le sol et collant son oreille plate à la pierre humide. Écoutez-moi donc un peu, et dites voir si ça ne *bouille* pas!

Et je mettais aussi ma petite oreille contre la roche, et je retenais mon souffle pour mieux entendre, mais j'avais beau faire, ça ne *bouillait* pas!

Il aurait fallu voir alors les haut-le-corps du vieillard, son geste de dédain, presque de mépris. Aussi m'en retournais-je toute penaude, sans oser revenir à la charge.

Cependant — l'enfance est ainsi faite, et une invincible curiosité la pousse — j'y retournais le lendemain, et le surlendemain, et les jours suivants.

Le vieux Christophe s'était mis pour tout de bon à la besogne; le long d'une étroite

tranchée s'alignaient les pelletées de terre, les amas de pierres aiguës qu'il retirait lentement; puis, il se baissait de nouveau, appliquant l'oreille au sol, et se relevait en répétant son éternel :

— *Ça bouille, ça bouille !*

A force de le lui avoir entendu redire, à force d'avoir été sollicitée moi-même par lui de renouveler l'expérience, j'avais presque fini par croire qu'il avait raison, et, un peu d'imagination aidant, par me figurer que cela *bouillait* réellement.

Cependant, les jours passaient, les semaines s'écoulaient, la tranchée s'allongeait, s'élargissait, devenait plus profonde, et l'on n'était pas encore arrivé à la source promise.

Mon père, qui venait de temps en temps surveiller le travail et qui se doutait bien de l'inutilité des efforts du pauvre vieillard, commençait à trouver l'expérience suffisamment longue, et à penser qu'il était temps d'y mettre un terme.

— Mais, Monsieur le directeur, quand je

vous assure que ça *bouille !* D'ici demain ça sortira gros comme le bras, je ne vous dis que ça !

Et mon père consentait à attendre encore un jour. Puis, le lendemain :

— Eh bien ! Christophe, est-ce que cela *bouille ?*

— Si ça *bouille !!* Est-ce que Monsieur le directeur croit que je me moque de lui? Un vieux troupier comme moi, nom d'une pipe ! Je ne suis pas un *janséniste*[1], moi, sauf vot' respect ! Attendez seulement encore un peu. Demain, demain, c'est Christophe Fontaine qui vous le dit !.....

Mais les jours se suivaient, et l'eau persistait à ne pas se montrer, si bien que mon père, décidé à en finir, congédia le vieillard, après l'avoir grassement rétribué.

Ce n'était pas cependant ce qu'il avait

[1] Expression que j'ai souvent entendu employer dans les Vosges, comme une insulte.

voulu. Son honneur de fontainier était atteint; ce fut comme un effondrement.

Ramassant, tout contrit, ses pauvres outils, et s'arrachant lentement du théâtre de ses exploits, de ces fouilles où il avait mis tout ce que son corps usé possédait encore de forces, tout ce que son vieux cœur avait de confiance, d'espoir, d'illusion généreuse, il se retournait une dernière fois en répétant :

— Et que ça *bouille !* que ça *bouille !*..... (il ne disait point que cela *bouillait*).

J'ai songé souvent, depuis, à ce vieillard à la tenace volonté, à l'indomptable confiance dans l'avenir.

Qui sait? quelques coups de pioche plus énergiques, une ouïe un peu plus fine, et la source perdue se retrouvait !

Ah ! que de fois nous lâchons prise avant d'avoir, comme Christophe Fontaine, fait tout notre possible pour aboutir ! C'est bien là un des caractères fâcheux de notre temps. Où sont les grandes et vivaces espérances,

où est l'énergie persévérante, où sont les illusions naïves? Qui ose croire encore à la vérité du mot de notre ancienne maîtresse de grammaire :

— Impossible n'est pas français!

N'oublions pas le brave Christophe Fontaine, et quand quelqu'un voudra nous décourager de nos efforts, nous détacher, avant le temps, d'une œuvre utile, répétons, nous aussi, comme le vieux fontainier :

— Non, pas encore! Le but est proche! *Ça bouille, ça bouille!*





VIII

LES MUGUETS D'HENRIETTE

Quand les muguets fleurissent, cela me reporte loin, bien loin en arrière.

Je revois les montagnes du pays natal, et subis de nouveau la magie de leurs forêts; j'entends le babil des fauvettes dans les haies d'aubépines, et surtout je revis, entre les plus beaux jours de printemps, celui que j'appelais « ma fête ».

« Ma fête! » c'était un grand jour, un jour solennel de la mi-mai, un jour où, tout en me laissant gâter et combler de cadeaux moi-même, j'avais comme l'illusion de célébrer aussi l'entrée définitive du printemps.

Il me semblait m'être identifiée à lui, le

beau chevalier capricieux au pourpoint vert tendre et aux blancs pompons.

Souhaitais-je le beau temps, le soleil, ce n'était évidemment pas pour moi seule, mais bien pour permettre à Messire Mai de développer toutes ses grâces et tous ses charmes.

Pleuvait-il au contraire, les saints de glace nous avaient-ils joué un de leurs tours habituels, j'en étais toute triste et regardais mélancoliquement les fleurs à demi flétries d'un grand poirier près de ma fenêtre, comme si le gel essuyé par elles, la nuit précédente, m'eût atteinte moi-même. Et, en dépit de ma table chargée de cadeaux, de mes petites amies venues pour célébrer ce jour avec moi, je ne pouvais me laisser distraire par les jeux, les bonbons ni les livres, et mes regards attristés se portaient sans cesse vers les fleurs de poirier dolentes, tandis qu'un serrement de cœur me prenait et qu'un gros soupir traduisait cette impression, dont je ressens

aujourd'hui encore l'intensité, à tant d'années d'intervalle.

Un des éléments indispensables à la célébration de ma « fête », était certain bouquet de muguets, qui figurait régulièrement sur ma table, à titre de présent de ma vieille bonne, Henriette, qui servit trente ans dans notre maison.

Comme nous habitions la montagne et que, parfois, les printemps étaient un peu tardifs, il n'était pas toujours facile à la brave fille de se procurer la fleur en question.

Je la voyais, un ou deux jours auparavant, s'échapper mystérieusement, disparaître pour plusieurs heures, et revenir le teint échauffé, les mains écorchées.

— Ah! disais-je triomphante! Je sais bien d'où tu viens, va! Tu as beau faire! Je devine toujours!

Et elle prenait son grand air fâché, son ton bourru et s'écriait de son accent ban-de-la-rochois bien caractérisé :

— A-t-on jamais vu!! C'est-y bien possible! Vous tourmenter comme ça!

Et j'allais regarder par le trou de la serrure de sa chambre, qu'elle avait soigneusement fermée à clef, mais d'où un parfum pénétrant s'échappait, trahissant le succès de ses pérégrinations et de ses grimpades au milieu des épines et des rochers.

Au grand jour, quand le bouquet bien encadré de sa jolie collerette de feuilles lustrées paraissait enfin c'était, chez Henriette, un sourire satisfait, chez moi un clignement d'yeux significatif, avec un : « Ah! je le savais bien! »

Et le bouquet ne manqua jamais, jamais, le 13 mai, même les années à printemps tardifs, oú il ne se composait que de grelots mal ouverts, jaunâtres et souffreteux.

Plus tard, quand j'étais en pension, et toute plongée dans mes études, le souvenir annuel de ma vieille bonne m'arrivait à jour fixe avec les pâtisseries qu'elle excellait à faire, ces bons petits gâteaux dorés appelés

Pains de Morges, le tout bien dissimulé dans la vaste caisse où l'on m'envoyait mon linge blanchi à la maison paternelle.

Et mes mouchoirs éblouissants gardaient longtemps encore le parfum pénétrant des muguets des bois.

Plus tard, plus tard encore, quand déjà j'avais créé un foyer, la gerbe de muguets de la mi-mai était fidèle à apparaître pour le grand jour. Je la considérais alors d'un œil plus humide, et pensais d'un cœur plus ému aux vieilles jambes qui l'avaient cherchée, en s'égratignant aux ronces, et aux bonnes joues tout en feu après la mystérieuse promenade.

Hélas! bientôt le bouquet de muguets manqua.... l'intrépide cueilleuse était allée couper des fleurs au jardin où il n'y a plus d'épines....

On m'a donné d'innombrables bouquets de muguets depuis, j'en ai cueilli moi-même par brassées dans les pays où il est moins rare que dans ma montagne, mais aucun, je

le répète, aucun ne m'a laissé un aussi profond souvenir, ne demeure aussi vivant à mes yeux que celui de la fidèle vieille bonne, aux gestes brusques et au franc-parler tout rond.

Et chaque fois que la saison des clochettes blanches parfumées revient, j'ai la nostalgie des jours écoulés, de vivantes évocations des scènes du passé, et je voudrais ramasser les muguets par brassées, par corbeilles, pour aller les jeter sur la tombe de celle que le retour de leur floraison fait surgir de nouveau si puissamment devant mes yeux.





IX

UN PENSIONNAT STRASBOURGEOIS

AVANT 1870

La ville de Strasbourg s'est toujours distinguée par l'excellence de ses institutions pédagogiques.

Sans remonter de quelques siècles en arrière et sans faire l'historique de celles de ces écoles destinées spécialement aux jeunes gens, comme le *Gymnase protestant*, à l'antique et glorieuse histoire, il y aurait aussi quelques chapitres intéressants à écrire sur les pensionnats de jeunes filles.

Nous pourrions citer ceux de Mmes Barbenès, Winter, Rœderer, Knoderer et

Rausch, et, dans des temps moins reculés, ceux de Mmes Saigey, Münch, Schmutz, Schwartz, Klein, Lindner et le *Bon Pasteur,* relié à l'établissement des diaconesses.

Mais je voudrais dans ces pages, accorder un souvenir spécial à celle d'entre ces institutions envers laquelle j'ai contracté moi-même une si grande dette de reconnaissance, et dont il me serait doux de faire revivre l'image.

C'est le pensionnat *Friedel.*

Maintenant que cette maison a cessé depuis près de quarante ans d'exister — victime, elle aussi, de la guerre fatale dont ses murs sortirent à l'état de monceau de ruines, — il est juste d'évoquer par quelques traits la physionomie de cette institution alsacienne vraiment modèle.

Je l'ai fait déjà, il est vrai, en traçant la biographie d'une de ses élèves les plus distinguées, *Emma Warnod*[1].

[1] *Emma Warnod*, notice biographique (2e édition), Paris, Fischbacher, 1893.

Mais la matière est si riche qu'à ce court chapitre on en pourrait ajouter beaucoup d'autres.

Les élèves du pensionnat se recrutaient, pour la plupart, dans les familles de la haute industrie d'Alsace. Strasbourg fournissait quelques rares externes, triées sur le volet, Mlles Friedel redoutant pour leurs internes les contacts du dehors.

Outre cela, on trouvait dans la maison de jeunes Françaises, de la région de Belfort, un grand nombre de Suissesses, Neuchâteloises surtout, des Anglaises d'assez haute volée, et des Allemandes généralement riches de particules et de préjugés.

Bien qu'on fût, à l'époque où nous fréquentions la maison, éloigné encore de dix années des tragiques événements ayant précipité, depuis, l'une contre l'autre deux grandes nations voisines, la politique anti-française ou anti-allemande avait, des deux côtés des Vosges, et jusque derrière les hauts murs de la paisible institution, ses

représentants passionnés, ses chauds défenseurs.

C'était l'époque de la guerre d'Italie (1859), et les maîtresses, bonnes patriotes, avaient associé leurs élèves aux succès de la France, en célébrant la victoire de *Solférino* et la paix de *Villafranca* par des fêtes données dans le jardin du pensionnat. Des lanternes vénitiennes pendaient aux grands arbres comme des fruits lumineux multicolores. Mlle Caroline Friedel, poète à ses heures, déclama quelques strophes bien tournées, par lesquelles Napoléon III était censé remercier les jeunes pensionnaires de la charpie qu'elles avaient confectionnée pour les blessés, et leur offrait, en retour, cet éclairage *à giorno* et... de grands plats de meringues !...

C'en était trop pour quelques Allemandes qui, durant toute la campagne, allaient souhaitant la défaite de la France. Aussi, la fête terminée, les discussions reprirent-elles de plus belle, surtout entre deux jeu-

nes championnes enragées. La première, une petite Française du pays de Montbéliard, au teint de Méridionale, aux cheveux noirs séparés par une raie de côté, et dont l'allure crâne et garçonnesque frappait quand on la rencontrait. L'autre, Hessoise, ayant dans sa parenté des chefs d'armée, maigre, osseuse, le nez retroussé, les cheveux d'un blond jaunâtre toujours en désordre, la langue bien pendue et l'esprit mordant.

On allait, ce jour-là, faire la promenade quotidienne sur le rempart de la Finckmatt, et la discussion un moment interrompue s'envenimait à nouveau, et cela sur un diapason désolant la jeune sous-maîtresse timide, chargée de la surveillance, et n'arrivant pas à se faire entendre.

Un groupe de *pioupious* passait précisément, croisant les pensionnaires, qui marchaient deux à deux :

— Eh! dis donc, s'exclama l'un des

soldats, en voilà une qui s'entend à nous défendre!

— Bravo, bravo! la petite demoiselle! s'écrient-ils, en frappant des mains, au grand scandale des « anciennes », des « sérieuses », des Anglaises surtout, et de toutes celles qui ne voulaient pas voir mise en question la « *respectability* » bien connue du pensionnat.

On en parla longtemps, et les mémorables discussions politiques eurent leur épilogue. Un beau soir, dans un dortoir, la lampe suspendue au plafond alla s'écrouler piteusement sur le plancher, durant un bombardement d'oreillers,... symbole du bombardement réel, sous les coups redoublés duquel devait s'effondrer, en 1870, la maison tout entière...

La tache d'huile fut longue à disparaître. Hélas! les suites des tristes guerres qui divisent les peuples ne sont-elles pas de même tenaces et persistantes?...

— Mais, dira-t-on, comment! il se passait

de semblables gamineries dans ce pensionnat si correct, si grave, si « comme il faut » (c'était le terme de l'époque), et des élèves qu'on aurait pu croire assez fières ne se piquaient pas davantage d'une attitude digne et distinguée?

Que voulez-vous? répondrons-nous. N'y a-t-il pas trop souvent de la bête dans l'homme... et même dans l'ange! Et les pensionnats de Strasbourg, en l'an de grâce 1859, n'échappaient pas à la loi commune. C'était même pour faire de certaines petites écervelées, non pas des anges tout à fait, mais bien de gentilles personnes posées, ferrées sur le savoir-vivre, parlant plusieurs langues, bonnes musiciennes et instruites à la façon autorisée par Chrysale lorsqu'il

... Consent qu'une femme ait des clartés de tout,

qu'on les envoyait dans la maison si honorablement connue des sœurs Friedel.

Or, pour parvenir à ce résultat, ces dames s'étaient assuré plusieurs concours précieux, et le corps enseignant du pensionnat était admirablement composé.

J'irai même jusqu'à dire que si, aujourd'hui, on ingurgite à nos jeunes filles plus de sciences exactes, si on les bourre davantage de chimie, de racines grecques, de formules mathématiques, de dates innombrables et de faits minutieux, c'est plutôt à la façon des rayons qu'on garnit de livres savants peu lus et à peine ouverts dans la suite[1], tandis qu'à l'époque dont je parle, on cherchait avant tout à dégager l'individualité, à pétrir et à former le caractère et à obliger l'élève à s'assimiler toutes les connaissances acquises.

On mettait, entre autres, un très grand poids sur la possession du style et de l'orthographe, et l'application judicieuse des règles de grammaire. Et Mlle Ernestine

1 Voir les *Lettres à Françoise*, de Marcel Prevost.

Sorlin, l'aveugle, qui était chargée de cette partie du programme, s'en acquittait avec une distinction qu'eussent pu lui envier maintes vieilles barbes académiques, mainte paire d'yeux clairvoyants, protégés ou non par des lunettes.

Nous ne referons pas l'histoire de cette femme d'une érudition rare, et dont le plus agréable passe-temps était de résoudre de tête, avec le mathématicien Wüst, les problèmes les plus compliqués. Elle possédait, malgré sa cécité, une autorité morale si absolue sur ses élèves que ses leçons étaient des modèles de discipline. Elle avait trouvé le secret de rendre attrayantes, amusantes même, les sciences les plus rébarbatives du monde, au point qu'assister à une de ses leçons d'arithmétique, de composition, de dictée, de grammaire ou de rhétorique était aussi récréant que les lectures les plus fécondes en aventures épiques et en mots spirituels.

A côté de Mlle Sorlin se dressait toute

une pléiade de maîtres, avantageusement connus dans leur sphère, ou même célèbres déjà.

Nommons l'excellent professeur Lereboullet, aux captivantes leçons d'histoire naturelle; le savant M. Leser, plus ferré sur toutes les questions d'histoire et de géographie que sur le secret de tenir en respect des jeunes filles bougillonnes, qui ne craignaient pas d'échanger leurs petits souliers sous la table ou d'éteindre les bougies, pendant que l'érudit se perdait dans les terrains géologiques, ou dans les ramifications des races humaines.

Puis il y avait le professeur Rœhrig, le professeur Stromwald, le bon vieux papa Cuvier, si indulgent, le maître de dessin M. Baumann, les professeurs de musique Liebe, Weber, Schiltz, la grande Mme Hasselmann, femme du directeur du Conservatoire de musique, la maîtresse de chant Mlle Varnier, qui avait dû être si belle, et, plus tard, le papa Stern, chef du *Sternekränzel.*

Mais il y avait surtout les trois illustrations du pensionnat, les trois étoiles de première grandeur sur lesquelles se concentraient tous les jeunes engouements féminins, et c'étaient, pour les nommer par leur nom, MM. Colani, Lichtenberger et Grün. A cette époque on parlait beaucoup de la « nouvelle théologie » de MM. Scherer et Colani, et tous les quinze jours, l'église Saint-Nicolas regorgeait d'auditeurs venus pour entendre le jeune professeur, doué d'un talent oratoire remarquable. Le pensionnat Friedel ne manquait jamais d'être représenté dans l'assemblée, et dans le groupe figurait toujours une petite Espagnole grave, au teint mat, aux grands yeux noirs, que des liens plus intimes devaient unir un peu plus tard à l'éloquent professeur de théologie et de littérature.

De même que les sermons de M. Colani étaient suivis par l'élite de la population strasbourgeoise, ses cours de littérature, soit qu'il les donnât au pensionnat Friedel

ou dans une salle de l'Hôtel du Commerce, étaient fort appréciés, sténographiés, résumés, commentés, discutés à l'envi.

Ce qui ajoutait encore, peut-être, à son succès, c'était cette attitude froide, cette ironie, maniée avec tant d'habileté, cet esprit brillant et fin, cette façon de vous abattre, sans avoir l'air d'y toucher, les citadelles réputées les plus inexpugnables. Il sapait vos héros préférés, vos passions d'enfance; mais, d'autre part, que sa critique était exquise; quel régal de l'entendre faire une leçon sur Molière, par exemple!

Sa laideur disparaissait, quand on l'écoutait; on finissait par le trouver beau; ses petits yeux noirs pétillaient et jetaient tour à tour les feux les plus divers, tandis que son visage restait imperturbablement impassible.

M. Lichtenberger, plus facile à pénétrer, était peut-être moins orateur et moins critique, mais il avait cette qualité essentielle, faisant défaut à M. Colani : la chaleur com-

municative, l'élan de l'âme et l'entrain juvénile. Ses leçons n'étaient pas de fines bouchées de dilettantes, mais de bonnes études consciencieuses, complètes, substantielles. On y apprenait quelque chose, et c'était pour toute la vie. Ajoutez à cela la bonhomie charmante avec laquelle il traitait ses élèves, les gros fous-rires dont il leur donnait lui-même le signal, les lectures délicieuses qu'il savait leur faire, pour fixer dans leur souvenir une page d'histoire, ou faire apprécier un auteur contemporain.

M. Grün était le professeur de littérature allemande, et son enseignement avait un relief tout particulier.

On l'a accusé, après le bombardement de Strasbourg, de triompher avec les vainqueurs, sans égard pour les Alsaciens qui l'avaient accueilli. Je n'ai jamais, quant à moi, entendu de sa bouche une seule parole qui pût blesser nos susceptibilités nationales. Bien au contraire, quand il se fut jeté dans le journalisme, il me dit un jour : « Ah!

j'aimais mieux mes élèves, et je regrette de m'être adonné à la politique! »

M. Grün, il est vrai, faisait partie d'une société luttant contre la culture française. Ah! que ne peut-on, aujourd'hui, comme on faisait après deux siècles de régime français, laisser les Alsaciens parler « *wie ihne der Schnawwel gewachse-n-isch!* » Après un demi-siècle de régime allemand, les pangermanistes veulent interdire la langue française.

Exilé de sa patrie, par suite du libéralisme de ses opinions politiques, M. Grün s'était réfugié à Strasbourg et y avait publié un recueil de poésies intitulé *Aus der Verbannung*, ainsi qu'un volume d'esthétique: *A. B. C. der Aesthetik*, et une pièce dramatique: *Friedricke* (von Sesenheim). Sa connaissance parfaite de la littérature de son pays, l'élévation de son âme et de son caractère, le souffle d'idéal et d'affranchissement pénétrant ses idées et se traduisant avec une chaleur communicative, tempérée par une

émotion contenue et une très grande modestie, en faisaient un de ces maîtres rares sur lesquels un pensionnat ne saurait trop se féliciter d'avoir pu mettre la main.

« Quelle richesse de pensées et quel charme dans son enseignement, écrivait Mlle Emma Warnod à propos de ses cours. Avec quel plaisir je pense encore à certaines de ses leçons, entre autres à celle sur le *Laocoon* de Lessing ! Il définissait si bien les arts ; mais, quand il arrivait à la poésie et à la musique, il vous entraînait ».

Et, à propos d'une leçon sur Klopstock, elle rappelait la recommandation du maître à ses élèves, de placer haut leur idéal, « car c'est déjà beaucoup d'avoir voulu de grandes choses ».

Il serait étonnant que, sous une semblable direction, à laquelle s'ajoutait surtout la haute valeur religieuse et morale de Mlle Fanny Friedel, un pensionnat ne reçût pas une empreinte très distinguée. Toutes

celles des élèves qui vivent encore, et qui savent se souvenir, ne nous démentiront point.

* * *

Les délassements, comme nous l'avons vu déjà en commençant, ne manquaient pas non plus au pensionnat Friedel, et, chaque année, pendant les vacances de Pentecôte la troupe joyeuse, flanquée de ses maîtresses et sous-maîtresses, s'envolait vers les montagnes. La plupart du temps, — les chemins de fer n'existaient pas alors, — deux grands omnibus emportaient tout ce bruyant essaim vers Barr, avec arrêt obligatoire au Glœckelsberg, et l'on allait s'installer dix jours durant à l'hôtel du Bühl, ou dans la maison Kuntz au Hohwald, qui n'était encore qu'une toute petite auberge. Et, de là, on rayonnait, escaladant les cimes, dessinant les vieilles ruines, herborisant, chan-

tant, s'égarant aussi quelquefois, ou faisant des rencontres assez pittoresques.

C'est ainsi qu'un beau jour, les jeunes pensionnaires mises au vert se virent face à face avec une étrange apparition.

Une vieille Anglaise d'une soixantaine d'années, boiteuse, corpulente, ayant à peine un peu plus que les trois cheveux de Bismarck sur la tête, mais les recouvrant d'un grand bonnet de *quakeresse*, se trouvait là par hasard, avec son attirail de prophétesse inspirée, de *féministe* avant la lettre.

Elle distribuait à pleines mains des brochures de son cru, des plaidoyers enflammés en faveur de sa marotte, des lettres ouvertes au Parlement anglais, aux lords Brougham, Palmerston et aux autres illustrations britanniques, et des photographies sur lesquelles elle s'étalait dans toute sa plantureuse laideur, tenant, de sa main gantée de noir, une baguette indiquant sur une vaste pancarte blanche les mots suivants, tracés à la plume en lettres géantes : *By tortured*

millions, by our divine Redeemer, enfranchise Humanity, bid the outraged world: BE FREE![1]

Fixée depuis quelque temps au presbytère d'Oberlin au Ban-de-la-Roche, elle parcourait le pays, cherchant des adhérents à ses idées. Je la vis même, une fois, relancer Jules Ferry, que cette rencontre intéressa et qui chérissait trop la liberté pour vouloir tirer en ridicule aucune de ses manifestations. Il lui promit de prendre la parole en faveur du féminisme à la Chambre. A-t-il jamais tenu parole? Je ne m'en souviens pas.

Bref, la rencontre de toutes ces gentilles petites pensionnaires en fraîches toilettes claires, de ces esprits vierges et malléables comme de la cire, était une bonne aubaine pour la vieille quakeresse, et elle ne pouvait manquer d'en profiter. Aussi se mit-elle en

[1] Par des millions de torturés, par notre divin Rédempteur, affranchissez l'humanité et dites au monde outragé: *Sois libre!*

devoir de leur faire un sermon en trois points, de leur persuader que la femme était esclave, qu'il fallait à tout prix lui donner la liberté, obtenir pour elle le droit de vote, et autres revendications de ce genre-là. Et, pour sceller la bonne parole, l'originale Anglaise voulut faire promettre à toutes les pensionnaires de n'épouser que des hommes prêts à défendre ces idées, ou de rester célibataires, afin de les propager énergiquement elles-mêmes. Quelques mains se levèrent timidement, quelques *oui* furtifs sortirent des jolies lèvres roses, et l'Anglaise reprit son chemin, en ruminant encore entre ses rares dents : « *O yes, il faut que les femmes ils vont voôôôter !* » tandis que la troupe juvénile disparaissait derrière la verdure sombre des sapins, comme une volée de papillons multicolores, en faisant retentir la forêt de l'écho de ses rires argentins.





X

UNE PAYSANNE D'ALSACE

— Combien en donnez-vous?

— Trois francs!

— Trois francs dix sous!

— Trois francs quinze sous!

— Trois francs quinze sous!... Une fois, deux fois... deux fois et demie... deux fois trois quarts... et... trois fois... Adjugé!

L'objet ainsi mis à l'enchère était un berceau, un petit berceau en bois de noyer ciré, presque neuf encore et finement travaillé.

La «*grande Anne*», comme on l'appelait dans son village, joignait, à ce moment, d'un geste désespéré ses mains lasses, et,

se laissant tomber sur une chaise, elle éclatait en sanglots.

Ce berceau qu'on venait de vendre, c'était la couchette de son « *Hennerle* ». C'était là qu'elle l'avait bercé tout petit, qu'elle s'était penchée sur lui comme seules les mères savent le faire, pour entendre sa prière du soir, l'embrasser et le bénir. C'était là qu'elle le trouvait dès l'aube, éveillé longtemps avant elle, jouant avec les rayons roses du soleil matinal, ou gazouillant un tas de choses gracieuses, de sa petite voix de source fraîche.

C'était là qu'il s'était endormi de son dernier sommeil, qu'elle l'avait revêtu d'une longue robe, et avait enlacé les pâles chrysanthèmes de son jardin autour du corps rigide dans sa blancheur de cire. C'était là, enfin, qu'étaient tombées ses larmes de jeune veuve, qu'elle avait exhalé tant de soupirs, et enfoncé si souvent sa tête brûlante dans les petits coussins blancs.

C'était son refuge, sa retraite. L'épreuve

devenait-elle trop lourde, le courage allait-il lui faire défaut, avait-elle senti la pointe acérée d'une langue peu charitable effleurer seulement la plaie toujours vive de son cœur, elle courait au berceau, s'agenouillait en sanglotant, jusqu'à ce qu'elle crût entendre de là-haut la voix du petit Henner lui disant : « Console-toi, mère, je suis toujours près de toi! »

Et c'était cette chère relique qu'on allait lui prendre! Déjà une voisine l'emportait d'un air de satisfaction, sans paraître se douter de ses larmes...

Ne gravissait-elle pas, à ce moment-là, la pauvre Anne, la dernière marche de son calvaire? Le départ du petit berceau lui déchirait le cœur plus douloureusement peut-être que ne l'avait fait celui du cercueil de son mari, et elle ressentait à nouveau le frisson qui l'avait secouée, tandis qu'au bord de la fosse elle entendait le bruit sec de la terre gelée retombant sur son bien-aimé Jacques.

* * *

Il n'existait guère, dans tout le pays de Hanau, ou *Hanauerland*, de plus jolie fille que la grande Anne, à l'aube de ses dix-huit ans. Son rire perlé rappelait le chant de l'alouette; il y avait des reflets d'ambre dans son regard clair et chaud, et sur les mèches folles s'échappant de son coquet bonnet de velours.

Sa mère ne l'avait jamais laissé courir les fêtes de village, ni sortir avec les garçons dans la rue le soir. Innocence de fille est comme duvet de fleur, pensait-elle, et le moindre contact l'altère.

Anne aimait le travail; grande, forte, élancée, elle aidait vaillamment ses parents dans leurs travaux champêtres.

Un matin de mars, tandis qu'elle sarclait les vignes, enlevant pêle-mêle la mauvaise herbe, les fines petites véroniques des

champs, les orties rouges et les renoncules ficaires aux pointes d'or lustrées, elle sentit une main se poser sur son épaule.

— Quelle peur tu m'as faite, Jacques! s'écria-t-elle vivement en se relevant, et en reconnaissant le nouveau venu.

C'était un beau garçon, de haute taille comme elle, à l'allure décidée, aux traits réguliers, à l'air franc et honnête, et dont les yeux surtout avaient un charme singulier. Cependant ils eussent été difficiles à analyser, malgré leur transparence de lac suisse. On y pouvait lire la tendresse, la douceur, mais aussi la dureté et la violence; la franchise et la bonté en même temps que la duplicité et la fourberie.

— Je suis aise de te trouver seule, Anne, dit le jeune homme. Pourquoi me fuis-tu toujours? J'ai beau t'attendre le dimanche, après le prêche, derrière le cimetière, tu passes sans faire mine de me voir. A la fête, tu n'as même pas dansé un tour de valse avec moi, et tu as refusé jusqu'au

« pain d'épices » que je t'offrais. Quelle raison as-tu pour me traiter ainsi ?

— O Jacques, ne le demande pas !

— Est-ce de ton propre chef que tu m'évites, ou bien y a-t-il autre chose là-dessous ?

Anne se taisait, cachant sa tête dans son tablier de toile bleue.

— Ne pleure pas, enfant ! reprit Jacques d'un air câlin. Je ne te fais pas de reproches. Mais, dis moi la vérité. Tes parents ne veulent pas que je te fasse la cour, n'est-ce pas ?

Anne acquiesça d'un léger mouvement de tête.

— Je le pensais ! croient-ils donc que notre famille ne vaille pas la leur ? Sans doute, nous ne sommes plus aussi riches qu'autrefois, au temps où mon grand-père possédait le plus de champs, de chevaux et de vaches au village. Mais nous sommes encore des paysans aisés et...

— Il ne s'agit pas de richesses, Jacques,

tu sais bien que mon père ne regarde pas à cela.

— De quoi s'agit-il alors? ne suis-je pas un gars solide au travail?

Anne faisait encore un signe négatif.

— Ah! n'est-ce pas? reprit le jeune homme, nous ne comptons pas parmi les coureurs d'église, les têtes penchées, les langues doucereuses; en un mot, nous ne sommes pas assez pieux pour vous! Je voudrais bien voir si nous ne valons pas ceux qui ne peuvent entendre sonner une cloche sans se découvrir et sans marmotter un *Notre Père!*

— Oh! ne te moque pas ainsi de la prière, Jacques! Mon père se découvre toujours quand il entend sonner la cloche de midi et celle du soir, et je lui trouve ainsi l'air si vénérable!

— Tu es une enfant, toi! Tu ne comprends pas que ces choses sont des simagrées sans valeur. On n'est ni plus ni moins honnête pour cela.

Puis, changeant brusquement de sujet de conversation, et plongeant son beau regard clair et séducteur dans les yeux d'ambre de la jeune fille, il l'enlaça doucement.

— O ma petite Anne, ma chère, ma belle petite Anne! tu ne sais pas combien je t'aime, combien tu tiens de place dans mon cœur! Voilà des années que c'est ainsi. A l'école déjà je te taillais tes crayons et partageais avec toi mes tartines. Tu me souriais alors, et, maintenant, quand je cherche tes yeux et veux prendre ta main, tu te détournes. Laisse donc enfin parler ton cœur! Tu m'aimes aussi, je le sais. Ne dis pas non! A ces choses-là nul ne peut rien. C'est écrit dans le ciel. Regarde ces oiseaux dans la haie. Ils sautent gaîment sur les épines fleuries. Ils s'aiment aussi. Ils ne demandent pas la permission du monde entier pour se le dire et pour chanter leur chanson de jeunesse! Ils écoutent la voix intérieure qui leur répète: « Aime, aime,

aime! » Ma petite amie ne l'écoutera-t-elle pas aussi?

Elle était là palpitante. Ah! oui, son cœur parlait dès longtemps déjà, et elle était poursuivie, dans sa pensée, par le regard séducteur de Jacques. Mais elle voyait aussi le front sévère de son père et elle l'entendait répéter: « Anne, nous ne pouvons rien avoir de commun avec ces gens-là, et si tu l'épouses, ce sera pour ton malheur! »

Elle se raidit alors, et se dégageant de l'étreinte passionnée du jeune homme, elle s'échappa, lui laissant pour adieu son rire perlé d'enfant gâtée.

* * *

La mère d'Anne, la « Marie aux Herbes », comme on l'appelait, était un de ces types qu'on ne rencontre plus guère au village, aujourd'hui. On l'avait surnommée ainsi à cause de sa connaissance des différentes

plantes pharmaceutiques croissant dans le pays. Elle passait même pour être un peu sorcière, ayant de gros livres, très anciens, qu'elle consultait à tout propos, et qui contenaient des formules et des recettes bizarres.

Tous les étés elle remplissait de simples ses tiroirs et ses armoires. Aucune vache ne tombait malade sans qu'on allât chercher chez la « *Kritermaje* » certain breuvage de lamier, de chélidoine ou de bardane agissant infailliblement, mais dont elle seule avait le secret. Quelqu'un s'était-il blessé, elle appliquait sur la plaie des feuilles ou des onguents d'un effet merveilleux. Ses tisanes d'achillée, ses infusions de marjolaine, de mélisse et de petite centaurée avaient déjà rendu la santé à nombre d'habitants du village. On la consultait en toute circonstance. Elle assistait à la naissance des petits enfants, et n'était pas moins indispensable pour ensevelir les morts.

Mais là ne s'arrêtaient pas ses mérites.

Elle avait réellement le don de débrouiller les situations embarrassées, de parler aux malades, de consoler les mourants, et possédait un répertoire inépuisable de strophes de cantiques, qu'elle disait de sa voix lente et grave, sachant toujours les appliquer à propos.

Marie aux Herbes était donc un peu le *factotum* du village, très appréciée, impossible à remplacer, au dire de tous, et cependant fort jalousée. On s'adressait à elle dès qu'on était dans l'embarras, et on lui faisait riante figure; — derrière son dos on ne lui ménageait pas les quolibets malveillants.

Les paysans — sont-ils les seuls ainsi faits? — n'aiment point ceux qui se distinguent de leur entourage, ceux qui ont un peu plus que les autres le don et le secret de venir en aide à leurs semblables, et l'abnégation voulue pour exercer en toute circonstance ce ministère d'amour.

La Marie aux Herbes était aussi bien au-dessus des hommages hypocrites que des

calomnies. Elle allait droit au but, sans s'inquiéter des qu'en dira-t-on, et sautait par-dessus les barrières qu'on plaçait volontiers en travers de son chemin.

Elle était sincèrement pieuse, comme son mari, et s'était efforcée d'élever leur fille dans les mêmes sentiments. Mais il n'est que trop vrai, hélas! que nous ne saurions faire nos expériences pour autrui. Chacun de nous a, ici-bas, à se frayer soi-même son sentier, et la tendresse la plus attentive, la plus jalouse, ne peut empêcher nos pieds de se blesser aux épines dont la sagesse divine a jugé la déchirure nécessaire à notre développement spirituel.

Anne ne les connaissait pas encore, ces épines qui ensanglantent. Elle avait, en enfant gâtée, vu de la vie le printemps, ses fleurs et ses chansons uniquement. Maintenant elle commençait à entrevoir les ardeurs de l'été, au souvenir du baiser qu'elle venait de recevoir de Jacques, et qui brûlait ses lèvres. Elle essayait en vain d'en

effacer la trace, du revers de sa main. Sa conscience n'était pas en repos: elle avait enfreint l'ordre maternel.

Quelle raison pouvaient donc avoir la Marie aux Herbes et son homme de redouter une alliance entre leur fille et Jacques? Ce dernier n'appartenait-il pas à une famille des plus considérées, possédant beaucoup de champs, de prés, de vignes et une maison solidement bâtie? On parlait, il est vrai, tout bas d'hypothèques qu'on disait grever ces biens. Mais cela devait être une calomnie. Ne vivait-on pas trop largement, chez les parents de Jacques pour laisser croire à de la gêne? D'ailleurs, n'arrive-t-il pas à tout cultivateur d'avoir des jours difficiles? Son fourrage s'est-il fait pendant les pluies, son blé a-t-il versé, son houblon ne s'est-il pas vendu à des prix rémunérateurs, le phylloxera ou le *mildew* ont-ils atteint sa vigne, le voilà fort embarrassé de payer ses impôts et de satisfaire à ses obligations de fin d'année!

Ce n'était pas ce doute planant sur la solvabilité de la famille de Jacques qui, seul, avait fait rejeter aux parents d'Anne l'idée d'une alliance entre ces enfants. Ils redoutaient davantage un certain relâchement de principes, une morale peu scrupuleuse, de père en fils, des situations irrégulières et une grossièreté de langage habituelle, allant jusqu'à des propos impies. Aussi, bien que Jacques fût considéré comme la crême des siens, il ne semblait pas posséder la solidité exigée des deux époux chez leur gendre.

Anne elle-même se rendait inconsciemment compte de ce qui manquait à son prétendant. Elle ne se sentait pas à l'aise auprès de lui, et, cependant, elle n'avait pas la force de résister à l'attraction de ses yeux bleus limpides...

La jeune fille n'avait pas osé avouer à sa mère sa rencontre dans les vignes. Elle fit, toutefois, pendant longtemps de réels efforts pour éviter Jacques.

Quand la fête du village revint, elle promit,

comme toujours, de ne pas danser avec le jeune homme, et tint bon tout le jour; mais, se trouvant avec d'autres fillettes sous les tilleuls de la place principale, elle eut la faiblesse de se laisser entraîner par elles du côté de la danse.

Ah! certes, cette horrible musique de bastringue, cette cohue, ces vociférations, le spectacle de ces gens avinés étaient plutôt de nature à la faire reculer qu'à l'attirer. Mais elle avait entrevu les deux yeux bleus limpides, qui avaient tant d'empire sur elle. Elle ne vit plus autre chose.....

Quand son père inquiet vint à sa recherche, il ne la trouva ni sur l'emplacement de la danse, ni autour des tables d'auberge, ni auprès des petites boutiques de sucre d'orge et de pains d'épices.....

Elle ne rentra que fort avant dans la nuit, tremblant de la tête aux pieds, et secouée par des sanglots convulsifs.

Dès lors, le mariage fut décidé, mais les

parents ne se faisaient aucune illusion, désormais, sur le sort attendant leur fille.

Les débuts de cette union semblèrent, cependant, donner un démenti à ces prédictions pessimistes. Jacques et Anne habitaient, au bout du village, une jolie petite maison encadrée par une vigne touffue. Ils s'aimaient; c'était le bonheur, autant qu'on peut appeler de ce nom une félicité manquant de la seule base durable. Le jeune homme, malgré ses défauts, sa légèreté, ses fréquents emportements, avait cette franchise, cette facilité d'expansion, ces élans de tendresse, ce charme en un mot auquel s'est laissé prendre maint cœur inexpérimenté.

Anne s'épanouissait donc sous le rayonnement de cet amour. Elle trouvait la vie bonne, la terre belle et ne doutait pas que l'avenir continuât à lui sourire.

L'épreuve, cependant, ne tarda pas à l'atteindre. Elle eut trois enfants et en perdit deux, à peine nés. Son cœur de mère en resta saignant.

Mais, un jour, elle fit une découverte qui l'affligea plus encore que le départ de ses petits anges. Elle s'aperçut que son mari avait des dettes et les lui cachait. Les dettes, elle eût pardonné cela. N'était-on pas deux pour travailler, pour économiser? On en viendrait à bout, Dieu aidant. Mais la dissimulation, mais le manque de cette absolue sincérité, sans laquelle il n'y a pas d'union conjugale vraiment heureuse! Elle ne pouvait admettre cela. L'idole qu'elle s'était faite tombait du coup. Quoi! ce Jacques à qui elle s'était donnée tout entière, et dans le regard transparent duquel elle croyait si bien lire, l'avait ainsi trompée, s'était ainsi joué de sa confiance!....

Ce fut un effondrement. Mais l'amour vrai a des résistances de roc. Anne aimait ainsi.

* * *

— Qu'as-tu, Jacques? dit un soir la jeune femme à son mari qui s'était étendu triste et las sur le banc courant le long du mur.

— Je ne sais, je suis fatigué, si fatigué que, pour un rien, je tomberais comme une mouche.

— Va te coucher, mon pauvre homme. Je vais appeler ma mère. Elle te préparera une bonne petite tisane, qui te remettra sur pied jusqu'à demain.

La Marie aux Herbes mit ses plantes et ses talents à contribution, mais sans succès. Quelques heures plus tard Jacques rendait le dernier soupir, sans qu'on eût pu bien constater le caractère du mal qui l'enlevait d'une façon si foudroyante.

* * *

Anne dut vendre une partie de ses biens pour payer les dettes. C'est ainsi qu'il lui

fallut, une première fois, assister au triste spectacle d'une enchère publique.

Ah ! toutes ces choses que vous aviez cru sans âme, qui ne vous disaient rien, quelle place elles prennent soudain dans votre cœur, quand l'heure est venue de vous en séparer !

Ce plat ébréché ne vous rappelle-t-il pas tel gai repas de famille ? Ce gros bahut n'éveille-t-il pas un essaim de souvenirs, de propos joyeux ? Ce vieux livre, il est bien ennuyeux, sans doute, mais votre mère n'en lisait-elle pas tous les jours un passage ? Et ainsi, chacun des objets qui composaient l'ancien *home* aimé prend une voix, devient une personnalité, et fait revivre devant vos yeux la douce et chère physionomie du passé.

Le petit coup de marteau sec du commissaire-priseur retentissait dans le cœur d'Anne, comme s'il eût sonné le glas de tous ses bonheurs.

Son beau-frère présidait à la vente.

C'était un homme grand, maigre, aux traits durs, aux lèvres minces et serrées. Il dissimulait mal sa satisfaction, chaque fois qu'un objet dépassait la mise à prix.

Jacques avait eu un chien; son frère tenait à le vendre aussi. Le commissaire-priseur s'était emparé de l'animal et allait le présenter au plus offrant, quand le petit Henner s'élança des bras de sa mère en s'écriant :

— Oh ! non, non, mon pauvre Toutou, ils ne te prendront pas, non, non, non !

Et le chien, comme s'il eût compris ce langage, posait ses pattes sur l'épaule de l'enfant et lui léchait le visage de sa belle langue rosée.

Malgré l'insistance de l'oncle, le chien ne fut pas vendu.

Les dettes de Jacques étaient payées et Anne semblait respirer un peu, quand un nouveau coup vint la frapper. Sa mère, qui s'affaiblissait depuis longtemps, lui fut enlevée par une maladie de cœur.

Il ne restait à la jeune veuve qu'à prendre soin de son père, brisé par l'épreuve, et à choyer son petit Henner chéri. En le voyant, elle se reprenait à la vie. Ah! elle voulait l'élever chrétiennement, comme sa mère le lui avait encore recommandé sur son lit de mort. Elle ferait de lui un homme bon, brave, honnête. Il serait son bâton de vieillesse. Qu'il était gentil avec sa tête bouclée et ses beaux yeux bleus — les yeux de son père!

Il faisait des réflexions étranges pour son âge, et avait une profondeur de sentiments inquiétante. Son plus grand bonheur était d'aller, avec sa mère, arroser les tombes de son père et de sa grand'mère. Pendant que sa mère redressait les plantes, leur donnait des soutiens, enlevait la mauvaise herbe, le petit garçon allait et venait dans le cimetière, cueillant à pleines mains les violettes et les pâquerettes sauvages, dont il remplissait sa petite robe. Puis, il s'asseyait sur un tertre, réunissant en bouquet sa

moisson, et disait aux fleurs de jolies choses, comme s'il se fût adressé à des êtres vivants.

Anne aimait à se rendre là avec son enfant, car les cimetières exercent une attraction secrète sur ceux qui souffrent. Le silence qui les enveloppe parle de l'au-delà que la vie nous dérobe si souvent, et la société des morts a quelque chose de bienfaisant, de reposant, en comparaison de ce que le contact avec les vivants a, parfois, de pénible ou de déprimant. Anne s'arrachait ainsi à la poursuite haletante des choses périssables, pour tendre, inconsciemment encore, vers les biens invisibles et éternels.

Elle se laissait absorber un peu égoïstement dans sa nostalgie de veuve, et, revenue à son logis, elle reprenait le fardeau quotidien, lourdement, mais courageusement.

Puis le petit « Hennerle » était son rayon de soleil; elle ne perdait pas une de ses gentillesses, l'enlaçait passionnément et le couvrait de baisers.

Son plaisir, à elle, était de le vêtir avec une

certaine recherche. C'est ainsi qu'obéissant à un sentiment de coquetterie féminine, elle l'avait, un jour d'hiver, amené à la foire de la ville voisine, pour lui acheter un de ces jolis bonnets de fourrure, ornés de passementerie, tels qu'on les porte dans le pays.

Elle avait choisi l'un des plus beaux, à fond vert et à bordure en vison du Canada, et tout le monde se retournait pour admirer le petit Hennerle.

Au retour, l'enfant fut pris de frissons et de douleurs :

— Ma tête, mère, ma tête ! s'écriait-il dans sa couchette, où son petit corps brûlant de fièvre s'agitait.

Le cœur d'Anne battait. Dieu allait-il donc lui redemander son dernier trésor? Non, c'était impossible ! Et tout juste, le dimanche précédent, elle avait entendu le pasteur de son village prêcher sur le texte: « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? ou que

donnerait un homme en échange de son âme? » (Matth. XVI, 28.)

Y avait-elle songé, jusque-là, la pauvre Anne, à cette âme immortelle, à ce bien précieux dont nous avons le dépôt sacré? N'avait-elle pas vécu pour les biens terrestres uniquement, en ne pensant qu'à elle-même? Elle avait voulu « gagner le monde », avoir sa large part de bonheur sous le ciel de mai parfumé. Elle avait aimé, s'était donnée, mais pour récolter d'amères souffrances.

De même, elle avait cru posséder du bien, être à l'abri du besoin, et voici qu'elle était maintenant une pauvre jeune veuve, que les créanciers de son mari avaient dépouillée.

— Mère, mère, ma tête, ma tête! répétait le petit Henner, en se cramponnant convulsivement au cou de sa mère.

Et celle-ci l'enlaçait comme pour le retenir, comme pour l'empêcher de s'envoler, lui aussi.

Hennerle finit par s'endormir.....
Il s'éveilla au ciel le lendemain.

* * *

Nous assistions, au début de ce récit, à la vente aux enchères ayant eu lieu, pour la seconde fois, devant la petite maison garnie de vignes. Il s'agissait de rendre aux parents de Jacques la part de fortune leur revenant par suite du décès de l'enfant, et dont ils avaient fort besoin à ce moment, leurs affaires se gâtant de plus en plus.

Mais quand, au moment de la vente du berceau, Anne sentit le tranchant de cette épée qui la transperçait à nouveau, elle se souvint aussi instantanément de la parole de son pasteur : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme? »

La vue de son beau-frère, qui présidait cette fois encore à la vente, allant, venant,

jurant, criant, maugréant contre les acheteurs, lui servait de commentaire vivant au passage évangélique. Il bénéficiait de ses malheurs, devenant l'héritier de l'enfant, tandis qu'elle, Anne, avait tout perdu de ce côté-là.

Tout perdu? Était-ce bien vrai? Une maison, quelques meubles, quelques champs, un mari aimé, un enfant adoré; oui, mais était-ce bien là *tout?* N'y avait-il pas, pour elle, un bien plus précieux encore, son âme, et n'était-ce pas pour regagner cette âme qu'il lui avait fallu perdre toutes ces autres choses?

Et comment la regagner, cette âme?

* * *

Plusieurs années se sont écoulées. Les thuyas et les rosiers blancs ont grandi sur les tombes chéries qu'Anne entretient avec un soin précieux, et près desquelles est venue s'aligner celle de son vieux père.

Non seulement la jeune veuve d'alors ne s'est pas appauvrie, mais une bénédiction spéciale semble reposer sur le peu de bien qui lui reste. Ses champs rapportent au centuple, ses pruniers, ses poiriers, ses pommiers, ses noyers ploient sous la charge de leurs fruits, même dans les années où ils sont rares ailleurs; ses vignes sont couvertes de grappes, et elle s'en va chaque semaine à la ville voisine, un panier sur la tête, et en revient avec une jolie somme nouée dans le coin de son mouchoir. C'est là le plus beau de son revenu.

Mais, cette aisance reconquise, elle n'en profite guère elle-même; elle la partage avec de moins privilégiés qu'elle.

Tout le monde connaît sa générosité au village. Elle est surtout l'amie des petits enfants auxquels elle raconte de si belles histoires. Ils l'appellent « *tante* », et savent quelles surprises sont en réserve dans les profondeurs de ses tiroirs. A Pâques, ils viennent en procession chercher chez elle

des « *Kugelhopf* » ou gâteaux de fête, et de beaux œufs multicolores. A Noël ou au Jour de l'An, on les voit sortir de sa chambre ayant tous un gros « *Bretzel* » ou un croissant sous le bras.

Quelqu'un tombe-t-il malade et n'a-t-il personne pour le soigner, la bonne Anne s'installe à son chevet, et l'assiste aussi bien que ferait la meilleure diaconesse. Les différents simples, dont sa mère lui a enseigné l'emploi, ne manquent pas non plus dans son bahut de chêne. Tous les trois mois, elle apporte à son pasteur cinq francs pour les missions, sans compter ses contributions à d'autres œuvres, car les collecteurs connaissent sa maison et y sont toujours bien accueillis.

Sans doute, quand aucun devoir ne l'appelle au dehors, Anne se sent bien un peu seule. Mais lorsque, pendant les longs soirs d'hiver, le vent du nord s'engouffre dans la cheminée et ébranle les vieilles solives, elle prend sa grande Bible à images, celle

dont elle s'est servie si souvent pour enseigner les petits enfants, et elle y trouve d'ineffables encouragements, tels que la parole de Jésus: « Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi ».

Elle répète aussi tous ses chers cantiques qu'elle a marqués de nombreux signets dans son vieux recueil usé, répandant un vague parfum de fleurs séchées.

Puis, elle passe en revue les temps écoulés, et s'entretient avec ses absents, qu'elle sent si près, si près d'elle!

Ah! elle a eu de terribles luttes à soutenir! La raison a failli lui échapper un moment, mais elle a vaincu, elle est heureuse; elle a « gagné son âme ». Mais là n'est pas uniquement la cause de son bonheur. Ce serait peu d'avoir saisi la vérité, de posséder la joie du salut, la paix du pardon, après s'être jeté avec sa misère aux pieds de son Sauveur; oui, ce serait peu, si l'on n'avait compris les obligations qui en jaillissent, et si l'on n'éprouvait le besoin de répandre autour

de soi ce qu'on a reçu, et de se donner tout entier à ses semblables.

*
* *

Telle est la grande leçon que nous a apprise notre brave paysanne, dont nous avons eu tant de fois nous-même l'occasion d'expérimenter le dévouement absolu et la fidélité à toute épreuve.

Elle n'est plus au milieu de nous, maintenant. Depuis une quinzaine d'années déjà, elle a rejoint ses bien-aimés dans la lumière éternelle. On peut dire d'elle aussi : « Et leurs œuvres les suivent ».

Puisse son exemple, tel que nous le donnons ici, être également une semence de vie pour d'autres âmes, leur faire comprendre le but de la souffrance, et la bénédiction suprême reposant dans l'acceptation du plan divin à notre égard, et dans le sacrifice complet de nous-mêmes !



XI

DU TEMPS DE MONSIEUR LE NOTAIRE

Un compartiment de troisième classe, en gare de Strasbourg, est en train de se remplir.

Voici d'abord, tout essoufflée, la messagère d'X, une bonne grosse matrone, aussi large que les nombreux paniers et sacs qu'elle entasse dans les filets complaisants.

Après s'être assurée que rien ne manque, elle étale soigneusement sa jupe très ample, s'éponge le front, de son mouchoir à carreaux, aspire bruyamment l'air, et se met à passer en revue les autres voyageurs.

Au fond du coupé ont pris place une jeune femme et un petit garçon de cinq ou six ans, bien emmitouflé. La mère tire d'un panier des tartelettes et des savarins, que le bambin trouve fort de son goût, les derniers surtout, si bien qu'après qu'il en a engouffré deux ou trois, nous l'entendons s'écrier :

— Maman, encore un *Schnapsküchel*[1] ! Et la maman de rire et de sortir de la corbeille un nouveau savarin, au grand amusement des autres voyageurs.

Parmi ceux-ci, une dame très correctement mise, assise toute droite, tient sur ses genoux une plante artificielle, soigneusement enveloppée dans un papier de soie, qu'elle écarte de temps en temps pour couver du regard son acquisition.

Un peu plus loin, un cordonnier de village au profil pointu, aux traits fortement accentués. Il échange avec la messagère

1 Gâteau à l'eau-de-vie.

des propos qui nous renseignent sur ses relations avec Saint-Crépin, dont ses traits déjà rappellent quelque chose.

A ce moment arrive, légère et alerte comme une jeune fille, une très vieille femme, vêtue d'un casaquin d'autrefois, et portant un fichu de laine noué sur la tête. Le visage est tout ridé et parcheminé, mais les yeux sont vifs et pétillants, la langue très souple, toujours en mouvement.

En quelques minutes nous connaissons son âge (quatre-vingt-un ans), le nom de la localité qu'elle habite, sa famille et sa propre histoire, qu'elle nous conte avec une originalité d'expressions d'une saveur tout à fait piquante. Aussi, bientôt tous les autres voyageurs entrent-ils en conversation avec elle; et quant à ceux qui ont gardé le silence jusque-là, elle prend elle-même les devants, et leur pose des questions si amusantes qu'on ne saurait les trouver indiscrètes.

Puis elle se remet à parler du présent et

du passé, à raconter comment la maison qu'elle habitait fut incendiée, et comment elle ne sauva que son lit de plumes, et en est réduite aujourd'hui à aller mendier sa pitance à tour de rôle chez ses voisins.

Tout cela est agrémenté de traits assez mordants à l'adresse de parents riches et avares. Puis la vieille remonte à un passé plus lointain encore, au temps où elle était laveuse chez M. le Notaire. Et M. le Notaire était un très savant homme, et M. le Notaire disait ceci et cela, et, entre autres, qu'à certaines fêtes chrétiennes, telles que Pâques, le soleil fait un saut à l'horizon, et on ne riait pas, alors, de ces choses-là! Alors aussi on allait à l'église, on était pieux... mais maintenant!...

Parmi les voyageurs s'en trouvent deux que nous n'avons point présentés encore, et que les discours de la vieille semblent intéresser tout particulièrement. Le contrôleur leur a ouvert la porte, à la dernière minute, au moment où le train allait s'ébranler.

Ce sont de beaux jeunes gens d'une vingtaine d'années: chapeaux mous, complets à la dernière mode, linge bien lustré; leurs mains cependant n'ont rien d'aristocratique. Celles de l'un sont tatouées de petites figures bleues, et celles de l'autre portent des écorchures et les marques indélébiles du travail.

Après s'être bornés d'abord à écouter la vieille octogénaire et à sourire de ses propos souvent spirituels, ils finissent par se trouver, bon gré mal gré, engagés aussi dans la conversation générale, au moment même où l'aïeule compare le passé au présent et en tire des conclusions peu avantageuses pour ce dernier.

— Ah! oui, quand j'étais chez M. le Notaire, on savait encore prier!...

— Je vous réponds, la vieille, que quand on se trouve sur mer en pleine tempête, comme cela nous arrive souvent, à mon frère et à moi, on entend aussi des prières monter encore vers le ciel!

Tous les yeux se tournent vers les deux voyageurs. Chauffeurs sur un grand transatlantique, ils ont dû quitter leur bateau avarié, lors de graves tourmentes sur les côtes, et ils viennent passer ce temps dans leur famille en Alsace.

Et les questions de pleuvoir.

La vieille surtout est infatigable.

— Et vous avez été dans les cinq parties du monde ! Na, na, na ! Et vous avez passé par le « Grand Cercle » (l'Équateur). Ah ! je sais bien ce que c'est que le Grand Cercle, allez ! J'ai appris tout cela chez M. le Notaire !

— Que vous êtes savante, grand'mère !

Et ainsi les questions et les réponses continuent à être échangées.

— Vous devez gagner beaucoup d'argent.

— Sans doute, mais les marins dépensent aussi ce qu'ils ont; dès qu'ils touchent terre, on s'arrange à les mettre dedans et à leur enlever leur magot. Heureusement que nous sommes deux, mon frère et moi.

— Mais, enfin, si l'on ne boit pas plus qu'il ne faut!

— Ah! vous ne savez pas ce que c'est! Vous prenez un premier verre de bière, c'est bien. Mais si vous en demandez un second, vous êtes *paf* après l'avoir bu, car on y a glissé un narcotique, et, pendant que vous dormez hébété, on a vite fait de soulager vos poches de votre porte-monnaie.

La vieille grand'mère n'en revient pas:

— Na, na, na, na! C'était pourtant tout autre, du temps de M. le Notaire!

* * *

Et, au bout du wagon, le petit bonhomme joufflu dit toujours:

— Mère, un *Schnapsküchel!*

Oui, cela aussi devait être autrement, du temps de M. le Notaire!



XII

DEUX MAISONS DISPARUES

(PLACE SAINT-THOMAS, Nos 9 ET 10)

Notre vieux Strasbourg s'en va !

Oui, il ne faut pas nous le dissimuler, les vestiges du passé se font de plus en plus rares dans notre chère ville, et nous voyons disparaître, les uns après les autres, les édifices chers à nos cœurs, les monuments où se réfugiaient encore les ombres des siècles écoulés.

Hélas ! il ne nous restera bientôt plus de ces antiques demeures que quelques photo-

graphies, et les artistiques reproductions de M. Kœrttgé ! Mais ni les unes ni les autres ne suffiront à nous rendre la physionomie intime de ces habitations d'un autre âge, où chaque siècle a laissé son empreinte, et qui ont été habitées par des personnages illustres, dont l'énumération seule impose le respect et a de quoi nous rendre fiers de nos gloires nationales[1].

Tel est le cas des bâtiments qui portaient les nos 9 et 10, place Saint-Thomas, et qui ont fait place à la Caisse d'Épargne de la ville de Strasbourg.

Je vais, en traits rapides, essayer d'en esquisser l'histoire.

[1] Piton, dans son *Strasbourg illustré*, pages 232 et 233, s'écrie avec raison, en parlant « de tant de savants dont les noms partagent la renommée de l'ancienne Université de Strasbourg et dont la collégiale de Saint-Thomas était la pierre fondamentale » : « Appeler de leur nom ces hommes..... c'est jeter un lustre éclatant sur le lieu qui leur a donné le jour, car leur nombre a été considérable à Strasbourg ».

I

LE N° 9, DIT « ZUM HANEKROTE »

Ce bâtiment, moins antique que son voisin, dans un meilleur état de conservation aussi, occupait le coin de la place Saint-Thomas et de la rue Salzmann, autrefois *Rossgasse*, nom sur l'étymologie duquel on n'est pas d'accord, et où les uns voient des roses... et les autres des chevaux...

Est-ce pour rappeler (dans le voisinage d'un sanctuaire consacré à saint Thomas) le moment de faiblesse d'un autre apôtre, ou pour donner aux chanoines un encouragement à la vigilance, qu'un sculpteur inconnu plaça sur ladite maison, en face même de la basilique, un coq en pierre très expressif? Échappant à la démolition, cette vieille sculpture est allée enrichir un de nos

musées; mais, détachée de son entourage, elle ne fait plus qu'un fort piteux effet, tandis que, naguère, j'admirais, par une lucarne du toit, le gallinacé en pierre, taillé un peu grossièrement, mais d'un symbolisme transparent, et sur les ailes duquel l'humidité des hivers avait étendu une couche verdâtre.

C'est ce volatile qui a donné son nom à la maison dite « *zum Hanekrote* » (au cri du coq) et qui figure sous cette désignation dans les vieux manuscrits.

A quelle époque lointaine faut-il en faire remonter l'origine? Je serais tentée de croire que le n° 9 n'est pas postérieur au n° 10 (« *zum Rœmer* »), mais subit plus de restaurations que ce dernier. Il s'y trouvait, en tous cas, certains détails frappants, tels que les petites fenêtres du toit, le toit lui-même, extraordinairement vertical, et le pignon étroit, qui n'avait peut-être pas son pareil dans tout Strasbourg.

Cette maison fut habitée par le célèbre

chroniqueur *Twinger de Kœnigshoven*, né en 1346, mort en 1420[1].

Il nous fournit sur l'histoire de notre pays, et sur l'origine de nos églises surtout, des détails fort intéressants, très circonstanciés, et cela dans un style d'une naïveté charmante.

Twinger, issu d'une famille noble fort ancienne, devint prêtre en 1382, et membre du chapitre de Saint-Thomas en 1385.

Il est l'auteur d'une chronique latine commencée par lui, quand il n'était encore que simple clerc, et qu'il continua jusqu'en 1419. Sa grande chronique allemande également est poussée jusqu'en 1415; il en rédigea une édition abrégée, publiée par Schilter, en 1698, et ornée de gravures curieuses. L'exemplaire que j'ai entre les mains est un gros

[1] C'est lui qui nous apprend que la langue parlée en Alsace au VIIe siècle de notre ère n'était *pas* uniquement l'allemand : « Zu den Ziten hortent die dütschen « lant alle under einen Künig von Frangrich und « *worent vaste vermüschet mit Welschersprochen. Also* « *das Strosburg und Elsas by halber Welsch was* ». (Kœnigshoven, ch. IV, p. 233.)

volume, relié en veau, de 1172 pages, sans compter la préface de Schilter et les registres de la fin.

Pour le chapitre de Saint-Thomas également, Twinger fit des travaux importants; aussi est-il désigné sous le titre de « fidèle chanoine ». On célébrait l'anniversaire de sa mort le 27 décembre. Voici son inscription funéraire :

Anno Domini MCCCCXX ipsa die beati Johannis evangeliste obiit dominus Jacobus dictus Twinger fidelis canonicus huius ecclesie. Orate pro eo. I. A.

Une note de Sébastien Mieg ou Müg nous apprend qu'à partir de 1398, le chroniqueur habita la maison désignée par les mots: « *Curiam claustralem oder Thumherrenhoue vnsers Stiffts genant* « *zum Hanekrote* », *welcher ein Eckhuse ist in Rossgasse* », et qu'il avait été autorisé à l'occuper sa vie durant[1]. (Donc jusqu'en 1420, date de

[1] Voir Dr Knodt : *Die Stiftsherren von St. Thomas zu Strassburg*. Schultz, 1892, p. 58.

sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans.)

A ce titre seul, le n° 9 de la place Saint-Thomas eût mérité d'être conservé, la chronique de Kœnigshoven étant un des alsatiques les plus précieux, et le nom de son auteur ayant été porté bien au delà des frontières de notre petit pays.

En effet, Victor Hugo lui-même le fait figurer à la page 118 de son *William Shakespeare*, et l'appelle « *le chroniqueur d'Alsace, Twinger* ». Il lui attribue la gloire d'avoir contribué, pour sa part aussi, à la grandeur de l'ancienne Allemagne : « Elle est l'aïeule de notre histoire et la grand' mère de nos légendes... C'est le puits des peuples. Ils en sortent comme des fleuves, et elle les reçoit comme une mer ».

Après Twinger de Kœnigshoven, nous trouvons le chanoine Barthélemy Stoffler, au n° 9 de la place Saint-Thomas. Mais le souvenir laissé par lui est moins édifiant, son nom se trouvant mêlé à des affaires de

simonie, et le chapitre s'étant vu obligé, pour cette raison, de lui retirer son canonicat.

En 1555, la maison était habitée par *Matthieu Mieg*[1].

On ne saurait citer ce nom, sans rappeler l'origine de cette très ancienne famille, qui a, maintenant encore, des représentants distingués à Mulhouse.

Au XVe siècle déjà, il y avait des Mieg, Müg ou Mueg à Strasbourg. Pierre Mieg, mort en 1488 et dont l'épitaphe se trouve à l'église Saint-Thomas, avait été anobli en 1472 par l'empereur Frédéric III. « Son petit-fils Sébastien, et ses arrière-petits-fils, Sébastien et Charles, reçurent, l'un en 1577 et les autres en 1582, le titre nobiliaire de Boofzheim, de l'empereur Rodolphe II. Le premier était Stettmeister[2]. »

[1] Als im J. 1555 Dz 30 Mathæus Mūg sein Kanonikat resignierte, gestattete das Kapitel, dass er « curiam claustralem » oder Thumherrenhoue unsers Stiffts genant « zum Hanekrote... » sein lebelang innehaben, besitzen, nutzen und niessen solle ». *Knodt*, id. p. 58.

[2] Schneegans : *L'Église Saint-Thomas et ses monuments*. 1842, p. 229.

Le fils de Sébastien II, l'arrière-petit-fils de Jacques (fils aîné de Pierre), se distingua par de savantes recherches historiques et laissa un ouvrage manuscrit intitulé: *Monumenta in ecclesiis et claustris argentinensibus*, où se trouvent réunies la plupart des épitaphes de Saint-Thomas et celles des autres églises et couvents de la ville, dans la seconde moitié du XVIe siècle. L'auteur y a joint des annotations très précieuses, des données importantes sur l'époque.

Nous lisons, à la page 480 du *Strasbourg* *llustré* de A. Seyboth: « Comme ses voi-ins, le n° 9 a abrité plusieurs de ces hommes llustres dans la science, dont Camus pou-ait dire: « On croirait que l'Institut a envoyé ne colonie à Strasbourg; cependant l'idée e serait pas exacte; ce ne sont pas des avants que l'Institut ait envoyés à Stras-ourg; ils y existaient, ils s'y étaient formés, t l'Institut a eu le bon esprit de les inviter devenir ses membres. Arbogast, Brunck, och, Lombard, Oberlin, Schweighæuser ont de l'Institut ».

De 1738 à 1800, nous trouvons au n° 9 Jean Hermann, professeur de médecine et d'histoire naturelle. Ce savant avait réuni, dans les salles mêmes de la maison, d'importantes collections, qui sont devenues plus tard le fonds du *Museum d'histoire naturelle* de notre ville, et ont été acquises par elle, nous dit encore A. Seyboth, pour la somme modique de 40,000 fr.

Le gendre de Hermann, Frédéric-Louis Hammer (1762 à 1837) enrichit encore ce musée, dont il avait été nommé conservateur.

Piton[1] nous parle, en outre, d'un « grand catalpa » ombrageant, de son temps, le jardin de la maison, et qui fut « le premier arbre exotique de ce genre planté chez nous par ce naturaliste, mort en 1801 » (Hermann).

Je ne sais si l'arbre que j'ai admiré moi-même dans le susdit jardin était bien le catalpa en question. En tout cas, de taille respectable, il en aurait eu long à dire

Piton : *Strasbourg illustré.* 1855, p. 230

aussi sur le passé de la maison « *zum Hanekrote* ». Ses racines semblaient s'être enfoncées profondément sous les fondements du mur massif et très antique formant l'enclos, et qui opposa une belle résistance à la pioche des démolisseurs.

Tout contre le susdit mur, s'épanouissait une touffe de *corydalis bulbosa* ou grand fumeterre, qui rappelait nos forêts d'Alsace.

Faut-il faire remonter au botaniste Hermann lui-même la plantation de cette fleur des bois, dans ce coin de la grande ville, ou serait-ce quelque autre savant qui l'y avait déposée à la suite d'une excursion de vacances?

J'ai cueilli trois tiges de ces corydalis pour eur demander leur secret et les conserver n souvenir de la vieille maison, de même que je venais, quelques instants auparavant, 'arracher une branche au lierre vénérable nveloppant de ses rameaux flexibles le mur septentrional de la maison n° 10.

Rappelons encore, avant de quitter le n° 9, que ses derniers habitants, en notre siècle, furent, après le professeur Hermann, le savant historien André Jung (1793-1863), professeur au Séminaire protestant, à la Faculté de théologie, bibliothécaire de la ville, membre correspondant du ministère de l'Instruction publique et auteur des ouvrages intitulés : *Histoire de la Diète de Spire*, *Histoire de la Réformation à Strasbourg*, *Notices sur les bibliothèques publiques* et les *Fondations* administrées par le Séminaire protestant, ainsi que de plusieurs mémoires, dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques.* Ladite Société eût bien dû à ce collaborateur fidèle de s'opposer à la démolition de la maison où il composa tant d'œuvres érudites, et où il ne faisait que continuer une tradition remontant au moyen âge !

Mais les Sociétés, les Conseils et les Chapitres n'ont pas d'oreilles..... surtout quand on offre de beaux deniers, pour abattre de

vieux monuments historiques et les convertir en Caisse d'épargne!.... Y a-t-il alors une « conservation » qui tienne encore, je vous le demande!

Après M. Jung, nous trouvons au nº 9 le professeur Baum (1809-1878), né dans la Hesse rhénane, mais devenu Alsacien de cœur, et l'un des chefs les plus considérés du parti libéral à Strasbourg[1]. Il a laissé une dizaine d'ouvrages de valeur et un grand nombre d'articles de journaux et de revues.

Le professeur Holtzmann succéda, si je ne me trompe, à M. Baum, puis ce fut, pour trois mois, le pasteur Bühlmann († 1887), le pasteur Lambs jusqu'en 1892, et de 1892 à 1897, le pasteur Stern, qui fit place au pasteur Ernst, dernier habitant.

[1] C'est de lui qu'il est question dans *Deux Épisodes de la Vie d'Oberlin*, pages 69 et suivantes.

II

LE NUMÉRO 10, DIT « ZUM RŒMER »

La porte cochère donnant sur la place Saint-Thomas était dans un tel état de délabrement qu'on avait, dès longtemps, jugé toute réparation inutile.

Dans l'appartement du rez-de-chaussée à droite, se voyait une cuisine fort ancienne, avec un manteau de cheminée, de proportions extraordinaires, et des réduits et garde-manger sans fin.

A côté, une vaste pièce à tentures rouges. Cette partie de l'appartement était habitée par Mlle Stern, fille du compositeur et organiste bien connu.

Au-dessus, au premier étage, donnant sur la place, résidaient, en dernier lieu, des étudiants en théologie et en médecine, MM. Hamm frères, et les pièces qu'ils occupaient avaient un caractère d'ancienneté

bien marqué. Mais c'est au grenier surtout que se trouvait une très curieuse fenêtre à meneaux, avec fonds de bouteilles enchâssés de plomb. Dans cette vaste ouverture s'encadrait, d'une façon charmante, le jardin avec son vieux lilas penché, son gracieux bouleau et son tilleul de belle taille.

D'autres fenêtres analogues, et de dimensions variées, se retrouvaient dans toute la maison; l'une d'elles montrait encore des sièges en pierre, taillés dans le mur, ainsi qu'on le voit dans les vieux châteaux.

Les murs avaient un mètre au moins d'épaisseur, même davantage, par endroits, et celui qui avoisinait la maison « *zum Hanekrote* » était formé de pierres inégales et coupé de portes basses secrètes très curieuses. Une petite porte cintrée s'ouvrait sur la rue des Cordonniers. Partout des réduits, des cachettes et même des niches de saints.

Ce détail nous rappelle que le corps de bâtiment du milieu, dans le jardinet, et qui

servait de loge au concierge, occupait l'emplacement d'une ancienne chapelle, remontant au XI[e] ou XII[e] siècle, dont on voyait distinctement encore dans le mur les cintres de style roman bien authentique.

Les travaux de démolition ont prouvé, par la solidité des murs et d'autres vestiges du passé, que la désignation « *zum Rœmer* » n'a pas été donnée sans raison à cet immeuble.

C'est dans les pièces derrière la loge du concierge, avec vue sur le jardinet, que doit avoir séjourné jadis notre compatriote, le compositeur Nessler.

Un autre petit bâtiment, ancienne buanderie, servait, il y a quelques années, de four à poterie et prit feu, à la suite de l'explosion dudit four. Mais ce commencement d'incendie fut éteint à temps. Ce que le feu avait respecté était donc destiné à périr par la main des hommes !

La visite des greniers présentait un intérêt particulier, car ils étaient vastes, pavés

de briques et éclairés par de nombreuses fenêtres, de formes anciennes, à travers lesquelles l'église Saint-Thomas se montrait dans toute sa beauté. Ils aboutissaient à une galerie de bois, ajourée, séparant les deux corps de logis, et donnant un aspect des plus pittoresques à tout l'ensemble.

A signaler aussi certaines cheminées, les découpures et la disposition, en triple faisceau, des poutres, dans la partie de l'édifice surmontant la porte cochère, et maints petits détails d'ornementation. Tout eût été à reproduire dans ces lieux.

Aussi de nombreux artistes et photographes se rencontraient-ils dans le jardin, les jours précédant la démolition. A quelques pas se dressait, comme un signe de protestation, la tourelle de l'immeuble de la rue des Cordonniers, habité autrefois par Jean Sturm, le fondateur de notre Gymnase, et à l'époque de la guerre de 1870, par notre savant compatriote le professeur Charles Schmidt.

La maison canoniale n° 10, tout comme le n° 9, servit de demeure à de nombreuses illustrations alsaciennes.

A. Seyboth, dans son *Strasbourg historique et pittoresque*, nous cite, comme l'ayant habitée, le chanoine *Nicolas Merswin*, dont la pierre tumulaire figure à Saint-Thomas, et sur laquelle il est désigné sous les noms de « *scholasticus et canonicus huius ecclesie* ». Il mourut en 1453.

Après le chanoine Merswin, Seyboth mentionne comme ayant habité le n° 10, le réformateur *Wolfgang Capito* (Kœpfel), né à Haguenau en 1478. On sait le rôle important qu'il joua à Strasbourg, avec Zell et Bucer. Premier prédicateur évangélique à l'église Saint-Pierre-le-Jeune, il publia aussi de savants travaux théologiques et fut une des victimes de la terrible peste de 1541, qui décima la population de Strasbourg. Ce n'est pas au n° 10 qu'il mourut cependant, mais bien à la maison « *zum Bühel* » dans la rue de l'Église, où il s'était réfugié.

Mais sur l'époque écoulée, de 1541 jusqu'au temps où le n° 10 fut habité par l'historien Schœpflin, ni Piton ni Seyboth ne nous fournissent de renseignements.

C'est sur un passage rapporté par le Dr Knodt *(Die Stiftsherren von St. Thomas*, p. 58) qu'on peut se baser, pour établir le séjour, dans ce local, d'une autre illustration alsacienne, le célèbre humaniste *Jean Witz*, ou *Sapidus*.

En effet, lorsque Matthieu Mieg résigna son canonicat, et fut autorisé par le chapitre de Saint-Thomas à habiter le n° 9 « *zum Hanekrote* », cette maison est désignée comme étant contiguë à l'habitation « *zum Rœmer* », « *so diser Zeit der würdig und wolgelert Her Meister Johans Sapidus unser mitcanonicus inne hat.* »

Ainsi, le célèbre humaniste l'habitait en 1555.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de biographie complète de ce Jean Witz, né à Schlestadt en 1490, d'après l'historien Rœh-

rich[1]. Selon la coutume des savants de l'époque, il avait traduit son nom allemand en celui de *Sapidus,* sous lequel il est plus généralement connu.

Il étudia les humanités à Paris, en compagnie d'un autre savant illustre, Beatus Rhenanus, et devint, dans sa ville natale, le successeur de son ancien maître d'école, le chroniqueur Jérôme Gebweiler, mais fit monter le niveau des études à un degré si supérieur, que toute la jeunesse d'Alsace et des pays environnants afflua vers la ville impériale, pour y entendre ses leçons. En 1517, l'école de Sapidus comptait jusqu'à 900 élèves. Il avait renouvelé l'enseignement, supprimé les vieux livres de classe, les remplaçant par les bons classiques latins

1 *Mittheilungen aus der Geschichte der Ev. Kirche des Elsasses* (Paris et Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1855), von Tim. Wilh. Rœhrich, Pfarrer zu St. Wilhelm. (Cet alsatique est devenu rare.)

Dans son ouvrage : *Die Reichsstadt Schlettstadt* (Fribourg 1900), l'abbé Geny nous donne quelques détails supplémentaires.

et grecs, et apprenant à ses élèves un latin pur. Comme échantillon des travaux exécutés par les écoliers, on cite une comédie latine, devant contenir tous les mots avec leurs déclinaisons et conjugaisons, contenus dans une lecture de Térence qui leur avait été faite. Aussi comprenons-nous que, comme le raconte l'un d'eux, « *das Hemd ist ihm nass worden, ja auch das Gesicht vergangen, und doch gab er mir nie kein Streich, denn einmal mit der lätzen Hand an Backen*[1]. »

Ce maître exigeant et sévère, auteur lui-même d'épigrammes, de satires et autres écrits anonymes[2], s'était, comme ses émules, Bucer, Phrygius et Voltz, rattaché à la Réforme, malgré les avertissements de son

[1] « qu'il en eut la chemise trempée de sueur et le visage tout défait, et cependant il ne me donna jamais de coups, si ce n'est, une fois, une tappe, avec la main gauche, sur la joue. »

[2] Schmidt : *Histoire littéraire de l'Alsace*, tome I, p. 91.

oncle Wimpheling, qui le menaçait de l'Inquisition.

Ayant refusé de se servir d'eau bénite et de prendre part à une procession, il fut déposé de ses fonctions, en l'année 1525, et, de là, se rendit à Strasbourg, où nous le retrouvons dès 1526, ayant acheté le droit de bourgeoisie et faisant partie de la corporation des tailleurs :

« *Der wolgelert Meister Johannes Witz weillandt Schülmeister zu Schletstat hatt das Bürgrecht koufft und dient mit den Schnidern*[1]. »

En 1528, Sapidus est nommé recteur de l'École latine « *bei den Predigern* », et en 1538, professeur de la 3e classe dans la nouvelle école fondée par Jean Sturm, qui devait devenir notre Gymnase actuel.

Nous trouvons le nom de Witz mentionné quelquefois encore dans les archives, mais il semble que son zèle se soit relâché ou

[1] Knodt, ouvrage déjà cité.

qu'il n'ait plus été *persona grata*. Professeur de la 3e classe, il est congédié *(geurlaubt vnd Im lectio poetices geben worden)*, et des fonctions plus spéciales lui sont attribuées; son traitement aussi descend de 50 à 40 florins.

Dans les lettres formant le *Thesaurus* de Baum[1], existent des documents reprochant à Sapidus de « n'avoir pas conduit régulièrement ses élèves aux offices religieux », d'avoir « parlé inconsidérément devant eux à table », et d'avoir souffert que sa femme se mît trop élégamment (*ungebührliche Kleider trage*).

Sapidus, qui n'était jamais en reste de répliques, exprime le désir que les autorités ecclésiastiques, qui se mêlent ainsi de ses affaires privées, « soient prémunies contre la fierté, exhortées à la patience, et

1 Voyez Engel : *Das Schulwesen in Strassburg vor der Gründung des Protestantischen Gymnasiums.* Heitz, 1886, pages 47 et 51—54.

ne réprimandent pas aussi infernalement » (*nit so teufflisch zu schelten*).

Mais les plaintes contre le maître, exprimées déjà au Synode de 1533, deviennent de plus en plus fréquentes. On lui reproche, entre autres, son manque de zèle (*Unfleiss*).

Je ne m'éloignerai donc guère de la vérité en admettant des inimitiés résultant des intempérances de langage du savant humaniste. Nous n'avons que peu de détails sur ses dernières années. On nous apprend qu'il a été marié trois fois, qu'une de ses filles épousa Jean Sturm, et qu'il mourut le 8 juin 1561.

En vain ai-je recherché jusqu'ici des données sur sa descendance mâle.

En sa qualité de chanoine, il a dû, nous semble-t-il, posséder aussi son épitaphe à Saint-Thomas, mais je ne l'ai pas trouvée dans les listes de ces inscriptions à nous connues.

De 1561, date de la mort de Sapidus, il nous faut enjamber tout un siècle et arriver

au grand historien, *Jean-Daniel Schœpflin* (1694-1771), qui, lui aussi, illustra le n° 10 « *zum Rœmer* ». On sait que le célèbre auteur des grands ouvrages intitulés *Alsatia illustrata et diplomatica* est encore consulté aujourd'hui par les amateurs d'Alsatiques et que ces gros volumes, ornés de belles gravures du temps, se trouvent dans toute bibliothèque qui se respecte[1]. Il en existe une traduction française par L. W. Ravenès, parue à Mulhouse, chez Perrin, en 1852.

Nous nous figurons donc volontiers l'illustre professeur d'histoire et d'éloquence, « historiographe et conseiller du roi de France », composant ses savants travaux dans la paisible et studieuse retraite de la place Saint-Thomas.

La liste des personnalités remarquables ayant habité là est trop longue pour que nous puissions accorder à chacune d'elles

1 Les collections et livres légués par lui à la ville ont été détruits lors du bombardement de 1870.

l'attention qu'elles méritent. J'aurais à parler encore des deux Schurer et surtout de *Geoffroi Schweighœuser,* fils du célèbre helléniste Jean Schweighæuser, dont l'épitaphe se trouve également à Saint-Thomas (1742-1830).

Geoffroi, savant comme son père, fut son digne collaborateur, puis son continuateur et successeur à la Faculté des lettres, au Séminaire protestant et à la Bibliothèque. Il avait, dans sa jeunesse, fait l'éducation du jeune de Voyer d'Argenson, dont la famille possédait de vastes terres dans le Haut-Rhin. La science doit beaucoup à ce fils de notre Alsace et à toute la lignée à laquelle il appartenait.

J'ai fait allusion, en commençant, au séjour de Victor Nessler au n° 10, je pourrais nommer encore le directeur Schneegans, le doyen de la Faculté de théologie M. Fritz Lichtenberger, le docteur Eugène Bœckel l'aîné, membre du Directoire, mort il y a quelques années, et dernier représentant

de l'Alsace savante, dans cette maison qui abrita tant de personnalités illustres.

C'est à ce n° 10 que, dans les années 1860 à 1870, la jeunesse studieuse de Strasbourg recevait un accueil si affable dans l'intérieur du doyen Lichtenberger, de sympathique mémoire. Je n'oublierai jamais, quant à moi, les heures charmantes passées dans cette maison, et tout ce que je dois aux leçons de l'éminent professeur.





XIII

„MÄRZEBLÜMLE"

(FLEURS DE MARS)

Oh! le long, long hiver, et qu'il nous tardait de voir revenir le printemps!

Pas de gel à pierre fendre, c'est vrai, mais des brouillards, et encore des brouillards, et toujours des brouillards, vous laissant une impression de malaise indéfinissable.

C'est que l'homme est fait pour l'air et pour la lumière, et tout ce qui les lui dérobe ou les intercepte le rend plus ou moins triste et maussade, le prédispose au pessimisme. Son âme, comme ces plantes qu'on essaie d'élever dans l'obscurité ou à la fa-

veur d'un éclairage factice, s'étiole et s'atrophie insensiblement, quand elle est soumise trop longtemps à ce régime déprimant et malsain.

Dieu merci! nous pouvons nous écrier maintenant, avec le vieux poète Charles d'Orléans :

> Le tems a laissié son manteau
> De vent, de froidure et de pluye,
> Et s'est vestu de broderye,
> De soleil riant, cler et beau.

Et tout juste aujourd'hui c'est dimanche, et, de tous côtés, s'échappent les citadins, s'éparpillent les promeneurs dans la vaste campagne encore un peu nue, mais où l'on devine les premiers frémissements de vie.

Ils s'en vont, par couples ou par bandes joyeuses; les uns vers les belles promenades, où l'on observe un certain décorum, où l'on montre les toilettes neuves, où l'on se dévisage, se critique et se déchire même un peu réciproquement;... les autres, vers la vraie forêt, là où l'on ne se gêne plus, où

l'on peut ôter ses gants, relever ses jupes, rire et chanter, si le cœur vous en dit.

Tous les groupes que nous rencontrons reviennent chargés de bouquets, dont la fleur de la saison fait les frais.

La connaissez-vous, la première messagère du printemps en Alsace, la jolie petite scille au bleu de porcelaine fine, *Märzeblümele*, comme on l'appelle chez nous, et qui croît en si grande abondance dans nos forêts de l'Ill?

Cette année, les rigueurs hivernales n'ont point entravé sa croissance, et elle foisonne littéralement.

Voici, d'abord, toute une gaie cohorte d'enfants. Les uns portent leur bouquet bleu attaché à une badine de merisier; d'autres en ont garni leur chapeau, leur béret, leur bonnet de fourrure. Les fillettes en ont fait des couronnes, des colliers; et il y en a tant que la route même est jonchée, de-ci de-là, de taches bleues, de branches échap-

pées aux menottes trop petites pour tenir les grosses touffes.

Tout à coup, ils se mettent en rang, marchent deux à deux, en tenant, comme un drapeau, la badine décorée du bouquet de scilles, et les voilà avançant au pas militaire, et chantant à tue-tête :

> J'avais un bon camarade
> Je n'en sais pas de meilleur!...

Et la chanson s'en va *crescendo* et *decrescendo*, le long de la route grise bien unie, et de plus en plus jonchée de petites hampes bleues.

Puisses-tu, enfance insouciante, semer longtemps, chemin faisant, les fleurs du printemps de la vie, et en garder dans ton cœur le souvenir pur et azuré!

O *Märzeblümle*, ô *Märzeblümle!*

Un peu plus loin, ils sont deux, deux seulement... Ils avancent à pas lents, entre les saules aux chatons argentés, comme s'ils voulaient retenir les heures, prolonger les

minutes, savourer plus longtemps la douceur du tête-à-tête. Ils se tiennent par la main, presque par le bout des doigts, et, de l'autre main, chacun d'eux porte la fleurette du jour. Oh! pas un gros bouquet! une petite tige seulement! Elle, la tourne et la retourne, la porte à son nez, quoiqu'elle soit sans parfum, la regarde avec amour, puis la pique à son corsage;... lui, la torture entre ses doigts nerveux, lui fait faire le moulinet, puis la jette écrasée et flétrie sur le sol, où elle sera bientôt foulée aux pieds...

O *Märzeblümle,* ô *Märzeblümle!*

Et là, ils sont deux aussi, deux encore: un tout vieux couple déjà. Mais le temps des rêves et des fleurs est passé; elle est trop pratique pour s'arrêter à cueillir les scilles bleues, lui trop impotent pour pouvoir encore se baisser. Mais ils les contemplent, ils les considèrent d'un long regard mélancolique.

O *Märzeblümle,* ô *Märzeblümle!*

. . . .

Et nous, nous entrons à notre tour dans la forêt où, à travers les branches encore nues, glissent les rayons dorés et résonnent les premiers chants des grives. Sur le sol, entre les feuilles sèches recoquillées sur elles-mêmes, pointent les jolies fleurs bleues dans leur gaine verte, et çà et là une primevère jaune leur tient compagnie, et se hâte de s'ouvrir pour faire avec elles la causette.

Plus on enfonce sous les ramures, et plus le tapis bleu s'étend, et vous éblouit de ses vifs reflets d'émail. Une douce chaleur monte de la terre, fait courir la sève nouvelle dans les branches, pousser les brins d'herbe encore un peu frissonnants, s'éveiller les insectes engourdis, et partout, partout c'est le soleil, c'est la lumière, c'est la joie, c'est l'espérance!

O *Märzeblümle,* ô *Märzeblümle!*





XIV

NOS TOITS ET NOS CIGOGNES

Dans les grandes villes, les premiers et les seconds étages ne sont peut-être pas toujours les plus intéressants, et plus on approche des combles, plus aussi la poésie y trouve son compte.

V. Hugo a vu des choses exquises « dans une mansarde », et nous avons tous chanté avec Béranger :

> Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A Strasbourg, les greniers des vieilles maisons ne sont pas trop mal déjà, et pour-

raient rivaliser parfois avec des salles de bal.

Mais les toits n'ont guère encore été chantés, que nous sachions. Loin de là ! tout débutant en poésie se croit obligé de les fuir, de les maudire presque.....

Loin de ces tristes toits, de la ville enfumée, etc., etc.

Quand la lune rousse a fait des siennes, que le baromètre s'obstine à baisser, le soleil à bouder, les cieux à déverser sur nous de la pluie et de la grêle, il y a encore moyen, en restant chez soi, de faire des observations utiles et de ne pas s'ennuyer !

Au lieu de broyer du noir et de bâiller, mettons-nous à examiner les couvre-chefs de nos maisons et de celles de nos voisins !

Il n'en existe pas, croyons-nous, de plus variés qu'à Strasbourg. Montez sur la Cathédrale ou sur quelque autre édifice élevé, allez au Musée Alsacien du quai

Saint-Nicolas, et vous serez frappés de ce manque d'unité dans les formes. C'est comme si notre caractère, naturellement indépendant, avait voulu, là aussi, se révéler.

Un toit descend presque en ligne perpendiculaire, un autre s'en va en douce pente horizontale, un troisième se termine en petite terrasse, un quatrième a des gradins. Les uns sont courts, bas, les autres longs ou très hauts. Ici des mansardes échelonnées en deux, trois, quatre étages, là des surfaces presque unies. Tantôt des pignons plats et tout vulgaires, mais aussi des toits dont les bords sont crénelés, et qui forment de véritables escaliers. J'en connais qui semblent encadrés de cheminées superposées, d'autres qui ont les bords fantaisistes, des saillies de style Renaissance.

Les uns sont flanqués de tourelles, d'autres s'emboîtent, s'entremêlent, se confondent en dédales de courbes, d'angles droits et de lignes brisées.

Et les cheminées donc! Regardez-les. Pas une ne ressemble à l'autre. En voilà de très hautes, mais si bien construites que les vents y usent en vain leur effort. En voici d'étroites, qui en côtoient de très larges. Sveltes ou massives, carrées, oblongues, arrondies, en forme d'obélisque, en façon de tour, composées de plusieurs étages, munies de galeries à jour, recouvertes d'un chapeau pointu, d'un dôme, d'un clocher, d'un pont, d'un tunnel, et voire même surmontées d'un vieux boulet en pierre.

C'est à croire que les entrepreneurs, les architectes et même les maçons ont donné libre carrière à leur imagination, et ont voulu reproduire en raccourci, sur la cheminée, quelque chose de la forme ou du style de la maison elle-même.

Vous avouerez que ces cheminées-là étaient des lieux d'élection tout trouvés pour les cigognes. Étonnez-vous alors que le nombre de ces échassiers diminue, à mesure qu'on nous ôte nos vieilles maisons,

pour les remplacer par de pompeuses et lourdes bâtisses !

Avec le chauffage central, les cheminées n'auront bientôt presque plus de raison d'être, et Strasbourg verra encore un peu plus de son ancienne poésie s'en aller.

C'est ce que se disent, sans doute, ces grands échassiers quand, se tenant gravement sur une jambe, ils examinent tout ce qui les entoure.

Je n'ai pas remarqué moins de trois nids de cigognes, dans le rayon où peuvent s'étendre mes observations. Aussi ne me suis-je pas fait faute, ce printemps, d'y porter souvent un regard curieux et attentif, avec ou sans lorgnette.

J'ai été frappée de l'air un peu mélancolique de ces oiseaux, et de la persistance avec laquelle ils semblaient regarder le vieux Strasbourg, et tourner le dos aux nouveaux quartiers.

Mais j'ai admiré leur persévérance, leur patience, leur force de résistance.

Si nous, qui sommes bien abrités dans nos demeures, avons gémi de ce printemps froid et pluvieux, jugez combien ont dû en souffrir les volatiles exposés à tous les vents, et recevant, directement sur le dos, pluie, neige, giboulées et grêle !

Eh bien ! quand nous les croyions presque noyés dans leurs grands nids, et plaignions la pauvre mère couveuse, nous la voyions rester fidèlement sur ses œufs, malgré les ondées, et ne quitter son poste que quand le mâle, actif à fournir la pâture, venait la remplacer et lui permettre de se secouer, de s'étriller, de laisser flotter au vent, pour e sécher, son jabot de plumes, salies par la umée et la suie mouillée. Mais on n'en aisait sa toilette qu'avec plus d'ardeur, nême si les jambes tremblaient un peu, sous a menace du rhumatisme.

Et j'ai admiré cette belle vie conjugale, ette façon si simple et si dévouée de entr'aider sans bruit, cette union des

cœurs, des pensées, des efforts, qui me faisait penser aux vers de Lamartine :

Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour !

Mes cigognes n'ont jamais lâché prise, ne se sont pas découragées, malgré le froid et les ouragans. Mieux encore, elles n'ont pas eu de querelles, *elles ne se sont pas chamaillées une seule fois.*

Oh ! si elles avaient vu et entendu ce qui se passait, peut-être, au-dessous d'elles, derrière les rideaux moelleux et les portes bien capitonnées, dans la douceur des appartements parfumés et agréablement chauffés !....

La Fontaine avait raison de dire de l'observation de la nature, que

Le plus simple animal nous y tient lieu de maître

Et, maintenant que la patiente couveuse a tenu bon sous toutes les intempéries, et que les petits sont éclos, quels soins, quel

œil attentif, quelle fidélité au devoir paternel et maternel !

La vaillante gardienne ne quitte pas son poste un seul instant, tant que le mâle n'a pas apporté la ration du jour, et ne vient pas la relayer pour quelques instants.

Et quand le froid rend la pâture plus rare, oblige à des chasses plus longues, plus laborieuses, on souffre, au nid, de la faim, sans se plaindre.

La bonne mère calme l'impatience des enfants, leur persuade qu'ils ont encore l'estomac suffisamment garni, en oubliant elle-même ses propres tourments.

Et le ciel vient-il à s'éclaircir, le soleil à briller un instant, quelle joie, quelle vie dans le grand nid aspergé de chaux [1] ! Tout grouille, tout remue, les petits s'essaient à se soulever sur leurs longs pieds, à battre des ailes, ou plutôt des ailerons recouverts

[1] Précaution prise par le propriétaire, par crainte de la vermine.

d'un doux duvet jaune, et se taquinent gentiment du bec, ou embrassent leur mère à leur façon.

Il y a là de ces tendresses ignorées, de ces caresses touchantes, qui font peut-être défaut dans maint intérieur humain !....

Vite, à l'école des cigognes, et regardons un peu plus souvent nos toits et ce qui s'y passe !





XV

VIOLETTES

Tous passent . . . . .
Devant la maigre bouquetière,
Et chacun lui prend un bouquet.

FRANÇOIS COPPÉE.

Ces vers ne vous reviennent-ils pas à 'esprit, quand vous traversez, à l'heure où a foule s'y presse, nos grands carrefours ou ıos places publiques les plus fréquentées?

Autrefois, qui voulait des fleurs en plein iver, était obligé d'aller les quérir à grands ·ais dans la boutique du fleuriste en renom. laintenant, c'est autre chose, et cet article e luxe s'est si bien vulgarisé, lui aussi,

qu'il a été mis à la portée des bourses les plus modestes.

Et s'il est une prodigalité pour laquelle je serais disposée à avoir de l'indulgence, c'est bien celle-là.

En effet, comment résister à l'attrait de ces touffes odorantes, portées moins par de « maigres bouquetières » que par des gars robustes et joufflus, habiles à débiter leur marchandise et à se frayer un chemin dans la foule? Ces paniers d'osier brun où s'alignent les bouquets de violettes, entremêlés parfois de mimosa, d'œillets et de roses, tranchent sur la masse sombre des passants, noyés eux-mêmes dans les tonalités grises de ces jours maussades et brumeux dont l'hiver est si prodigue.

En apercevant ces corbeilles fleuries, on éprouve une sorte d'émotion secrète, une invincible attraction, et il faut beaucoup de sagesse pour résister à l'invitation du bouquetier ou de la bouquetière, si l'on n'a pas le prétexte d'une visite de malade à faire

d'un peu de joie à porter dans un logis triste et sombre.

Et pourquoi n'y céderait-on pas, parfois, à cette tentation? Que de dépenses plus inutiles on se permet! Il est rare qu'on puisse se repentir d'avoir consacré un peu de menue monnaie à acheter des fleurs, surtout si, en en faisant l'acquisition, on a songé à tel solitaire, à tel reclus, et contribué à procurer un petit gain à quelque pauvresse.

Il en est, parmi ces vendeurs de fleurs, qui ne se tiennent pas aux passages fréquentés où le monde afflue, mais qui rasent les murs timidement, dans les rues désertes, attendant en grelottant qu'un passant charitable veuille bien prendre l'un ou l'autre de leurs modestes bouquets.

Je n'oublierai pas le regard de reconnaissance et le merci chaleureux qui m'ont été adressés ainsi par une petite vieille, en une froide journée de décembre, où la malheureuse, frissonnant sous son mince fichu de

laine, tendait depuis longtemps en vain ses violettes aux passants affairés.

Et, de cette pauvresse à la peau sèche et ridée, tremblant sous la froide bise, ma pensée allait vers les petites Italiennes aux yeux noirs, qui m'offraient les mêmes fleurs, dans une des stations méridionales où l'on va chercher le soleil et la santé. Il me semblait sentir encore la caresse des chauds rayons, respirer les parfums répandus dans l'air, entendre le « grazie » charmant par lequel était accueilli mon petit sou. Ou bien je me figurais cueillir moi-même, à pleines mains, ces fleurs parfumées, le long d'un haut mur exposé au midi, et cela dès les premiers jours de février, tandis qu'à quelques pas, dans les bosquets verts, s'ouvraient les camélias blancs, roses et panachés.

O douces visions de ces pays heureux, de ces localités privilégiées, qui ne connaissent pas les rigueurs hivernales!

Grâce aux petites fleurettes que vous cultivez à profusion, pour nous les envoyer,

vous mettez quelques notes gaies dans la tristesse de nos mois sombres.

C'est non seulement de la Provence, des environs de Nice, de la Riviera qu'on exporte la violette. A Toulouse aussi, on la cultive en grand, et on évalue à 40 fr. par are le produit brut d'une plantation de ces fleurs, destinées surtout à l'Angleterre, et ne demandant d'autres soins que l'abri d'un mur, et, parfois, une natte pour les préserver contre la gelée.

Plus tardive chez nous, la violette n'en a pas moins de charme, c'est vrai; mais elle a le tort de ne nous sourire qu'au moment où tout est vie et lumière dans la nature, et où d'autres concurrentes se disputent nos faveurs dans les plates-bandes de nos jardins.

Notre savant botaniste Kirschleger lui a consacré un opuscule intitulé : *Violettes de la vallée du Rhin* [1], où il compte une

[1] *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Strasbourg*, tome III.

vingtaine de variétés. La plus intéressante, à mon avis, est la *viola elegans grandiflora*, que nous appelons aussi *Pensée des Vosges* et qui fleurit, dès la fonte des neiges, sur les hauts plateaux de nos montagnes, de 1000 à 1400 mètres d'altitude. On la rencontre, du Ballon de Giromagny jusqu'au Champ-du-Feu, sa limite septentrionale. Et il est fort curieux de constater que cette plante, d'inflorescence et de nuances si variées chez nous, fait complètement défaut dans la Forêt-Noire et dans le Jura.

Le principe chimique de la violette est la *violine,* substance non salifiable, ayant des propriétés émétiques. La matière colorante bleue ou violette est soluble dans l'eau, verdit par les alcalis, et rougit par les acides. Les feuilles, graines et racines ne sont pas utilisées, mais la fleur a des principes sudorifiques et béchiques. En effet, combien de fois ne l'ai-je pas appliquée avec succès, en infusions contre la toux, et je vois encore nos petits écoliers venir la cueillir dans notre

jardin, pour en préparer des tisanes à des frères ou sœurs malades.

On sait que la violette est même devenue un produit de la confiserie moderne. A Toulouse, on l'exporte glacée, et cela en quantités assez considérables.

A notre époque, où tout ce qui est « empire » jouit d'une si grande vogue, il n'est pas étonnant que la fleur *impériale* soit à la mode ; mais elle nous semble, dans sa modestie native et proverbiale, protester contre cet adjectif dont on l'affuble, et contre toute cette réclame faite aujourd'hui aux moindres choses touchant au règne de Napoléon.

Prenez garde, semble-t-elle dire, que ce nom deux fois déjà fatal à la France n'exerce à nouveau sa puissance néfaste sur ce noble pays !

Ah ! si même, comme les poètes l'ont chanté :

Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.

il n'en est pas moins vrai qu'il est synonyme de grands désastres, de grands malheurs.

Nous avons oublié trop vite les récits palpitants de nos grands-parents, qui ont connu cette époque et en avaient conservé le souvenir douloureux, et plutôt que de compâtir aux maux de ce temps-là, nous dirions encore trop volontiers à ces bons vieillards, s'ils revenaient parmi nous :

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui !

La violette semble, au contraire, fuir le bruit, la gloire, et résister à toutes les tentatives faites pour l'arracher à sa liberté. Remarquez qu'elle ne s'approprie pas à la culture d'appartement, et aux raffinements dont les jardiniers ont le secret.

La variété de nos Vosges surtout ne saurait s'acclimater ailleurs, et Kirschleger la désigne ainsi : « Plante très difficile à cultiver; elle dégénère complètement... ».

Acceptons cette leçon d'indépendance et

d'originalité de caractère, donnée par l'humble fleur de nos montagnes, et nous ne ferons jamais partie

De ces troupeaux d'esclaves

que le maître du monde, à l'entrée du XIXe siècle

.....foulait tremblants sous son char,

et qui se trouvent prêts toujours, hélas! à servir les entreprises des conquérants, des usurpateurs et des despotes de haut ou de bas étage.





XVI

LA CUEILLETTE DES MORILLES

Prenez votre filet ou votre panier, ami lecteur. Nous allons nous mettre à la recherche des morilles.

A ce mot alléchant, maint gourmet clignera de l'œil ou claquera de la langue, en disant :

— C'est vrai! voilà le temps des morilles! Il faudra tâcher de s'en procurer au marché!

Mais rares sont ceux qui peuvent aller les quérir eux-mêmes dans la forêt. D'ailleurs, toutes les forêts n'en possèdent pas. Celle où nous nous rendons, un de ces vastes bois situés entre l'Ill et le Rhin, et où l'humidité, entretenue par les hautes

eaux laissant après elles de petits marécages ou des enfoncements tourbeux, paraît être particulièrement propice à l'éclosion de ce produit délicat.

Nous ne saurions, pour notre expédition, choisir un moment plus agréable, être favorisés par un plus beau soleil, un ciel plus pur qu'aujourd'hui.

A peine savions-nous encore ce que c'était que l'azur, l'azur cette couleur aimée des poètes, l'azur qui sied si bien aux blondes! La Côte d'Azur elle-même avait, paraît-il, perdu cette année son droit à porter ce qualificatif. Aussi avions-nous fini par nous résigner aux grisailles, et par être trop contents d'apercevoir, entre deux giboulées, un coin de ciel vaguement bleu.

Toute chose a une fin, même le sombre hiver, même les préludes de printemps les plus maussades, et nous pouvons de nouveau baigner nos yeux, assoifés de cet azur si rare, dans l'immense coupole céleste, dont pas un nuage n'ose troubler la pureté.

Ah! que cela fait du bien! Comme on offre ses membres, son dos, tout son corps à la chaude caresse des rayons dorés, dont la privation prolongée nous avait fait tant souffrir!

Et comprend-on que l'on s'adjoigne un parasol? L'astre capricieux ne pourrait-il pas en *prendre ombrage,* sans jeu de mot? Aussi avons-nous envie de crier aux élégantes que nous rencontrons : « Jetez donc loin de vous cet appendice inutile, qui ne fait qu'entraver vos mouvements, ou vous dérober la vue de la forêt! En avez-vous donc déjà trop du cher, du bon, du rare soleil, pour vous garer ainsi dès qu'il veut bien sourire? Attendez du moins la canicule pour protéger votre beau teint, qu'un peu de hâle ne déparerait pas. »

D'ailleurs, pour aller à la cueillette des morilles, il faut avoir les mains libres, et ne s'embarrasser ni d'une ombrelle ni de ces robes traînantes qu'une mode stupide continue à nous octroyer, en dépit de toutes les

protestations de la sagesse et du bon sens. Mais elle se soucie bien de sagesse et de bon sens, hélas! La mode raisonnable! allons donc! ce ne serait plus la mode!

Tant pis pour vous, Mesdames! Si vous voulez aller dans la forêt, il vous faut revêtir, comme Perrette,

Cotillon *court* et souliers plats,

ou, mieux encore, adopter le costume trotteur si pratique et si commode, et qui, nous l'espérons bien, restera admis, ou du moins toléré longtemps encore par la tyrannique déesse présidant à la toilette féminine.

C'est le seul moyen de se glisser dans les étroits sentiers, entre les ronces et autres arbustes épineux, de se baisser sous les branches et d'aller inspecter les lits de feuilles sèches, d'où se dégage une bonne odeur de terre humide.

Les arbres sont encore dénudés pour la plupart, mais certains d'entre eux présentent déjà ce léger voile de verdure nais-

sante qui rend leurs formes si délicates; les cerisiers sauvages sont pomponnés de blanc, l'épine noire défleurit et répand autour d'elle sa neige de pétales légers. Les cornouillers aussi laissent tomber leurs aigrettes jaunes, tandis que les viornes et les sorbiers dégagent leurs corymbes.

Partout, sous l'entrelacement des branches gonflées de sève, à travers lesquelles la lumière circule encore librement, ce sont des tapis de grandes primevères jaunes, d'anémones blanches (*Jungferle,* petite demoiselle, comme on les appelle chez nous), de violettes sauvages et de plantes vertes, non encore tout à fait sorties de leur gaine.

De grands chênes s'élevant au-dessus de la futaie, avec toute la majesté de leur haute taille et de leurs proportions élégantes, arrêtent notre attention; nous savons, en effet, que les morilles affectionnent le voisinage de ces rois des forêts.

Et, tout juste, nous venons d'apercevoir quelque chose qui soulève la couche de

feuilles sèches et brille au soleil. Nous nous précipitons pour saisir les excroissances, un peu semblables à des éponges et d'un blanc jaunâtre ou grisâtre, à l'exquis parfum de fruit mûr. Nous dégageons d'abord leur pied tout blanc de la couche d'humus et de feuilles sèches à demi décomposées, et déposons délicatement notre trouvaille dans le panier ou le filet apporté. Un, deux, trois, quatre, en voici plusieurs déjà, et l'odeur perçue par nous révèle la présence d'autres exemplaires encore de ces comestibles.

La morille que nous trouvons ici est la *morille ronde* (*morchella esculenta*). Elle ne croît qu'au printemps, à une époque où les autres champignons font encore défaut, et elle a sur ces derniers l'avantage que toutes les variétés sont comestibles, sans pouvoir être confondues avec des végétaux analogues, de caractère vénéneux.

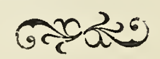
Ah! quelle récolte amusante, délicieuse! Qu'on est fier d'avoir trouvé les bons en-

droits! On en devient même presque égoïste, en se gardant de révéler à ses compagnons les emplacements favorables.

Enfin! quand on a bien couru, rampé, plié les genoux, courbé l'échine et rempli son filet, on revient triomphant montrer sa récolte.

C'est quand on rentre au logis que ce sont des exclamations de plaisir et des cris d'extase! Ah! la bonne petite contribution aux menus de la famille, les délicats ragoûts et les fines sauces parfumées en perspective!

Et, si l'on nous trouve bien matérialiste, quand nous disons cela, nous nous hâterons d'ajouter que le régal de gourmet n'est rien, rien auprès du privilège d'avoir pu faire une belle course en forêt, d'avoir aspiré à pleins poumons un air pur, en entendant, pour la première fois de l'année, chanter le coucou.





XVII

CLOCHES DE PAQUES

Sonnez, sonnez, cloches de Pâques, sonnez dès l'aube claire dessinant les contours rosés des montagnes; saluez le soleil qui va poindre à l'horizon, dissiper les nuages, absorber les brumes, et tout envelopper de ses rayons vainqueurs!

Les appels joyeux de vos envolées de fête se répercutent en vibrations sonores, éveillant de proche en proche des échos nouveaux. C'est comme un grand souffle venant des régions supérieures, quelque chose d'inaccoutumé, de solennel et de céleste, qui fait tressaillir les cœurs et éveille une pensée émue, un souvenir ancien très doux.

Oh! vous les revoyez, ces Pâques enso-

leillées de votre enfance, ces jours où l'on vous permettait de vous joindre, vous aussi, aux longues cohortes de fidèles emplissant les temples ! Il vous semble saisir encore le souffle puissant des cantiques chantés par des milliers de voix, et qui passait sur vous, en vous faisant tressaillir sans que vous ayez su pourquoi.

Puis, vous apercevez le jardin encore inculte, l'épaisse bordure de buis où l'on cachait les beaux œufs rouges, jaunes, bleus, multicolores ; vous fouillez tous les recoins, écartez les branches vertes, poussez une exclamation de plaisir à chaque nouvelle découverte. Ou bien, c'est le gros œuf en chocolat empli de bonbons, apporté de la ville par le grand frère ou la bonne mère. Enfin, c'est le petit lièvre, le mystérieux pondeur, pour lequel vous éprouviez trop de respect pour oser l'attaquer du bout de vos dents mignonnes, et qui vous tenait longue et fidèle compagnie, jusqu'à écornement complet de ses longues oreilles en sucre.

Nids garnis de petits œufs tachetés, bestioles en sucre ou en chocolat, paniers remplis des plus beaux produits de la basse-cour, transformés par la teinture ménagère, avec raffinement de dessins, d'applications de feuilles ou de fleurs, ou inscriptions à l'eau-forte, tout cela repasse sous nos yeux, tout cela nous émeut et fait monter des larmes furtives à notre paupière fatiguée.

Qui donc serait insensible à ces souvenirs d'enfance? Qui donc ne les revivrait pas volontiers, ces jours lointains, ces temps d'insouciance et de bonheur?

Oui, sonnez, sonnez, sonnez longuement, cloches de Pâques!

Sonnez pour ceux qui n'ont pas eu le temps, l'année durant, de se souvenir qu'il y a un Dieu, et pour qui le besoin de rentrer dans une église se fait sentir.

Sonnez pour les riches, et rappelez-leur le retour des grands pardons et des saintes générosités.

Sonnez pour les pauvres, afin qu'ils se

sentent enrichis, dans leur dénuement même, par le message d'amour et les grandes compassions du Dieu des humbles et des petits!

Sonnez pour les malades et les infirmes, incapables de se rendre à la maison du Seigneur, et que vos harmonies leur parlent aussi du Dieu qui porta nos langueurs et se chargea de nos maladies.

Sonnez, sonnez pour les affligés, pour tous ceux qui ont vu se refermer une tombe sur un être chéri; parlez-leur d'une vie meilleure et éternelle, de revoir céleste, de résurrection!

C'est pour eux surtout que la fête de Pâques a toute sa signification. Elle ne devient une réalité que le jour où la détresse du tombeau nous a envahis, et où nous trouvons notre seul refuge dans la royale parole: « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. »

Ces mots, nous les voyions, il y a quel-

ques années à peine, tracés en lettres d'or, sur les plus beaux monuments funéraires du *Campo Santo* à Gênes. Et il faut bien qu'ils possèdent une puissance magique, puisque, sous tous les cieux, dans toutes les langues, ils sont choisis de préférence à d'autres pour exprimer l'espoir suprême de ceux à qui la terre n'a plus rien à donner.

Et vous, cloches de Pâques, qui proclamez *urbi et orbi* ce grand message, cette assurance d'une continuation de vie, d'un renouvellement de l'être, d'un revoir éternel et bienheureux, vous sentez votre airain tressaillir et vibrer sous cette grande parole, et il vous semble que vous avez pris vous-mêmes une âme pour porter au loin l'annonce du pardon divin et la promesse d'une existence qui ne saurait finir jamais!

Sonnez, sonnez, sonnez, cloches de Pâques!





XVIII

„FIROWE“[1]

Que je l'aime, cette heure du soir qui, chez nous, porte un nom si pittoresque, en rendant bien le charme infini et le doux laisser-aller!

Avons-nous besoin de ce *Fîrôwe* impatiemment attendu, où les nerfs fatigués se détendent, où le cerveau abruti d'avoir accumulé des chiffres, l'échine courbaturée par quelque rude travail peuvent enfin se

[1] Terme alsacien; en allemand « *Feierabend* », cessation du travail, repos du soir.

reposer, se redresser, se livrer aux douceurs du chez-soi, ou à la délicieuse flânerie des rues !

Comme on attend nerveusement que l'horloge ait sonné ses sept ou huit coups qui vibrent à l'égal d'un chant de délivrance! Avec quel empressement on repousse la feuille de papier à remplir, le registre à compiler! Est-on prompt à arrêter sa machine, à refermer son coffre-fort, à tirer les volets en fer des devantures, à expédier le dernier client attardé !

Fîrôwe! ô le moment exquis pour celui qui connaît la valeur du travail, le prix du temps, et qui a consciencieusement employé sa journée!

Fîrôwe! couronnement du labeur, fleur alanguie qu'entr'ouvre le crépuscule; *Fîrôwe,* heure où l'on peut donner la clef des champs à son imagination encagée, à sa fantaisie muselée! *Fîrôwe,* l'instant de saisir son journal, de se plonger un peu dans la politique mondiale, ou de guetter au pas-

sage telle apparition sympathique, tel visage mutin...

Fîrôwe, c'est pour l'un le bon fumet du café du soir, remplissant toute la maison de sa réconfortante senteur, pour l'autre le bock écumeux à la séduisante couleur d'ambre. *Fîrôwe,* c'est la rencontre joyeuse à la table de famille, le retour dans le petit sanctuaire, solitaire et discret, ou le livre aimé encore ouvert à ses premières pages, ou la photographie soigneusement cachée attendant l'absent.

Fîrôwe, c'est la poésie après la prose, c'est la cloche grave de l'*angelus,* c'est l'apparition des premiers scintillements d'étoiles dans les profondeurs du ciel, c'est le mystère des souffles du soir, c'est le frôlement des ailes d'anges, c'est la mélodie favorite tintant à votre oreille, c'est le retour du songe toujours caressé, c'est le fauteuil confortable étendant son dossier capitonné et ses bras engageants pour vous recevoir.

C'est le feu pétillant dans l'âtre du pauvre,

ou la cheminée à chenets dorés du riche; ce sont les causeries intimes, les confidences, les baisers furtivement accordés avant l'arrivée de la lampe; c'est l'échange des expériences de la journée. L'un se décharge de ses peines, de ses soucis, conte ses difficultés, ses déboires; l'autre écoute avec sympathie, console, caresse, remonte, encourage.

Fîrôwe. Chacun retourne à son dada favori : ce vieux commis à sa flûte, cette jeune fille à sa collection de cartes postales, ce gros employé à son arrosoir et à ses chères plantes vertes, dont toutes les feuilles sont comptées avec amour, cet ouvrier à sa bonne petite pipe de terre, si bien culotée déjà.

Ah! la pipe, c'est certes un des éléments constitutifs du vrai *Fîrôwe!* Vous brûlait-elle la poche, vous tardait-il de la bourrer d'un air entendu, et d'en faire sortir de belles spirales grises ou bleues! Avec elle, c'est le bien-être retrouvé, c'est le cours

donné aux pensées sans lien, aux longues rêveries auxquelles on serait incapable d'attribuer une forme.

Et dans ce délicieux *far-niente,* les objets familiers qui vous entourent s'animent, chaque petit détail prend son importance, apporte un élément de plus au bien-être général, depuis les bons chaussons de lisières, les pantoufles de drap fin ou de chevreau souple, jusqu'au tic-tac familier de la pendule et au ron-ron du chat couché derrière le poêle.

Avez-vous une démarche délicate à faire, une confidence qui vous pèse sur le cœur, c'est à l'heure du *Fîrôwe* que vous vous en acquitterez. Et, pour les gens que le travail n'a pas tenus tout le jour au dehors, ce moment n'en est pas moins celui où les pensées sont le plus fécondes, où la plume court le mieux, où le cœur bat à plus grands coups, où l'imagination prend le plus haut son vol.

Sois donc béni, cher *Fîrôwe* alsacien,

précieux répit quotidien à nos travaux et à nos soucis, douce heure où

Sous le ciel étoilé qui luit à la fenêtre
On croit à la famille, au repos, au bonheur.
Où le cœur fond en joie, en amour, en prière,
Où l'on se sent venir des pleurs à la paupière,
Et lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur!





XIX

PÊCHE A LA LIGNE

Ce sport ne vous dit rien, peut-être, à vous qui n'avez jamais passé des heures entières, les yeux fixés sur le liège d'une ligne flottant au gré de l'eau; à vous qui n'avez pas fiévreusement fait la chasse aux vers de terre, aux asticots, aux mouches et aux sauterelles, pour en composer des amorces; à vous qui n'avez jamais rapporté triomphalement les éléments d'une friture au logis, ni savouré le charme des longues et solitaires stations au bord de l'eau.

Il n'y pas à dire, c'est un sens qui vous manque, et nous vous plaignons presque.

On naît pêcheur à la ligne, croyez-moi.

Pour ma part, je sortais à peine des mois de nourrice, que cette innocente passion s'emparait de moi; mais comme on ne me confiait pas encore d'hameçon véritable, j'en fabriquai avec des épingles de laiton recourbées.

Il fallut bien des essais, bien des tâtonnements jusqu'à ce que le fil argenté eût acquis la courbe voulue.

Puis, comme on allait faire la cour à sa petite mère pour obtenir un fil de soie, long, long, très long — on ne disait pas exactement pourquoi, bien entendu!

Le fil de soie accroché à l'épingle, on allait chercher un vieux bouchon à l'office, et une rame à haricots chez le jardinier, et l'affaire était faite.

Ah! je me vois encore, armée de cette ligne toute primitive, mon petit arrosoir à la main, et les vers dénichés sous une vieille planche, bien soigneusement enfermés dans une boîte à pilules en fer-blanc; oui, je me

vois, courant au bord de la Bruche, choisissant une grosse pierre faisant saillie, et me postant là des heures entières, sans désemparer.

Les poissons ne mordirent pas d'abord. Il n'en manquait pas, cependant. Comme pour me narguer, ils frétillaient à l'envi dans l'eau transparente. Oh! les jolis goujons dorés et argentés! Il y en avait de toutes les tailles, de liliputiens que je prenais dans le grand baquet à manche des laveuses, et d'autres très dignes déjà de composer des fritures.

Mais les coquins! Ils se moquaient de moi. Ils attendaient que les vers mal enfilés dans l'hameçon improvisé en fussent un peu sortis, et ils venaient vous happer cela prestement, lestement, d'un petit coup de tête léger et rapide. J'avais beau tirer aussi vite que possible; bonsoir! Monsieur le goujon me riait au nez, en dévorant le fruit de son larcin.

Sans me décourager, j'enfilais à nouveau

les vers rouges et les asticots blancs; tous avaient le même sort, et je revenais toujours bredouille, sans compter les reproches essuyés pour avoir joué trop près de l'eau.

Cela ne pouvait continuer. Il fallait à tout prix se procurer des hameçons. Où les trouver? Je n'osais le demander ni à mes parents, ni à ma bonne, trop bien apprise pour me renseigner.

En l'accompagnant à l'épicerie du village, cependant, il m'arriva d'y apercevoir le crochet meurtrier de mes rêves. Je me gardai bien de le dire, et, un beau matin, le petit sou destiné à acheter du sucre candi ou du jus de réglisse fut échangé contre les hameçons d'un beau bleu d'acier, tout brillants, et aigus, oh!

Cette fois-ci la besogne devenait sérieuse. Il y eut bien quelques accrocs encore, des hameçons emportés, des fils de soie cassés, des bains de pied aussi... et peut-être même des bains tout entiers... N'importe!

je commençais à comprendre le métier, et, ô joie, ô triomphe, ô événement à jamais mémorable, le premier goujon fut attrapé!

Je m'étonne aujourd'hui encore de la froide cruauté avec laquelle un enfant (cet âge est sans pitié, hélas!) peut déchirer les ouïes du pauvre poisson, en dégageant la pointe meurtrière. Et il me semble bien avoir éprouvé un vague remords en le faisant. En rejetant le gentil nageur dans mon arrosoir, où il ne tardait pas à cesser de frétiller et à montrer le flanc, j'eus parfois un léger haut-le-cœur.

Devrais-je avouer ces choses, moi, *membre* très zélé de la *Société protectrice des animaux,* moi, à qui l'on a déjà reproché un sentimentalisme exagéré?

— Bah! me disais-je, pour me tranquilliser la conscience, ces petits poissons auraient pourtant été mangés par les gros!...

Puis, surtout, la perspective de la friture à offrir à la table de famille faisait lever tous mes scrupules.

Peu à peu, aux goujons succédèrent les meuniers, les poissons blancs et les jeunes perches, que je prenais à l'aide de sauterelles.

Petit poisson devenait grand, et petite pêcheuse aussi !

Il fallut abandonner les délassements de l'enfance, échanger l'école buissonnière contre les mornes salles de classes, s'enfermer entre des murs sombres, voir des visages sévères de professeurs, et faire connaissance avec la grammaire et les subtiles règles de l'orthographe !

Oh ! comme, alors, au milieu d'un thême ou d'une dictée, les souvenirs des jours de liberté à la campagne et des parties de pêche enfantine me revenaient à la mémoire !

Il me semblait être maintenant moi-même le pauvre goujon mordant à l'hameçon de la science humaine... et je m'y blessai souvent...

Depuis lors, je n'ai plus pêché à la ligne.

Mais que je comprends les amateurs de ce sport tranquille !

S'ils n'ont pas tous, à la façon du *Pêcheur* de Gœthe, l'âme poétique ; s'ils ne se laissent pas, comme lui, hypnotiser par les nymphes ruisselantes, par les humides transparences azurées de l'onde (*das feucht verklärte Blau*), s'ils n'éprouvent pas le mystérieux attrait des profondeurs liquides, le chuchotement des roseaux les berce pourtant délicieusement, sans qu'ils s'en rendent compte; ils s'imprégnent de soleil, d'air pur; ils aspirent ces senteurs aquatiques si bienfaisantes, par les jours chauds, et, surtout, ils ont devant eux un but, quelque chose qui les tient en haleine, qui aiguise leur volonté et sollicite leur persévérance.

Allez donc, pêcheurs à la ligne, mes amis, allez à la recherche du fretin de vos rêves ! Cette pensée vous rafraîchira pendant les heures de travail de la semaine, ou bien, le soir, à la sortie du bureau ou de l'atelier,

vous secouerez le poids du jour, et vous serez heureux.

N'oubliez jamais, tout en jetant l'hameçon, Celui qui « prête vie » au petit poisson, et qui met, chaque été, sa grande nature à votre disposition. Tout en pratiquant ce sport paisible, vous trouverez le temps et le repos voulu pour élever votre âme, et philosopher doucement à la façon des roseaux, des martins-pêcheurs et des libellules.





XX

LES VACANCES

Pour ceux qui n'en ont pas!

Ce mot prestigieux de vacances, qui sonne si doucement aux oreilles des uns — les heureux, les privilégiés — peut devenir pour les autres un vrai supplice de Tantale, une cause d'agacement ou de souffrance.

Aussi ne voyons-nous jamais revenir la saison qui donne si généreusement la clef des champs à toute une portion de l'humanité, sans nous apitoyer sur celle dont la vie est un long travail ininterrompu.

Pour ces gens, il n'y a de vacances que lorsque la maladie frappe à la porte, ou que

les infirmités de l'âge apportent avec elles l'interruption forcée du labeur quotidien.

Et il n'est pas nécessaire de chercher cette catégorie de travailleurs dans les basses classes uniquement. Elle se retrouve un peu partout, et il est tel prince en vue, tel ministre surmené qui, eux aussi, n'ont jamais de vacances, ou plutôt ne sauraient à aucun prix s'en attribuer.

Et les mères de famille donc! Combien d'entre elles à qui le repos nocturne même est refusé! J'entendais récemment l'une d'entre elles, une femme du peuple, faire cette réponse topique à un passant lui lançant d'un air dégagé :

— *S'isch Fîrôwe, jetzt, gelt', Mütterle!*

— *Fîrôwe? For uns Wîwer isch's nie Fîrowe! weisch's!*[1]

1 — C'est le temps du repos, n'est-ce pas, petite mère?

— Le temps du repos? Pour nous, femmes, il n'existe pas de temps du repos!

En effet, elles ne sont que trop nombreuses, celles dont la vie représente une chandelle se consumant par les deux bouts, et pour qui l'heure du repos ne sonnera que dans la tombe.

Combien de petits employés aussi qui ont à peine un dimanche libre tous les mois, et qui n'ont jamais connu la détente de quelques jours de congé !

Certaines administrations, certaines industries, certains commerces réclament de ces sacrifices, exigent que leur personnel soit constamment sur la brêche, et nul ne se demande, dans le bon public qui met ces malheureux sur les dents, s'ils ont aussi leurs moments de détente, et la possibilité de s'accorder, de loin en loin, quelques distractions.

Songez aux employés de tramway ou de chemin de fer, par exemple. Si vous les interrogez, ils vous diront combien leur tour de prendre un jour de repos revient rarement.

Et les ouvriers typographes, et les journalistes, qui ne sauraient chômer, sans vous priver de la feuille quotidienne dont vous ne voulez plus vous passer, même le dimanche, savent-ils ce que c'est que des vacances, eux? Ah! non, c'est une amère ironie que de prononcer ce mot en leur présence!

Eh bien! je désire, aujourd'hui, m'adresser à tous ceux qui se trouvent dans leur cas, et essayer de leur faire prendre leur mal en patience.

Je voudrais aussi démontrer le charme de rester chez soi à ceux qui auraient bien le temps de s'envoler au loin, mais n'en ont pas les moyens, et en soupirent tout bas...

L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* — un très vieux livre, trop oublié peut-être aujourd'hui — nous dit : *Cella continuata dulcessit.* « La cellule fidèlement gardée devient douce à la longue. »

Un grand littérateur français intitulait

une de ses œuvres les plus appréciées: *Voyage autour de ma chambre*, et le sympathique abbé Henri Perreyve, dans sa *Journée des malades,* consacre tout un chapitre à l'art « d'*aimer* sa chambre ».

Il s'agit donc, quand on est rivé à son *home,* à son atelier ou à son bureau, d'apprendre à y découvrir des choses qu'on n'y avait vu jusqu'ici que d'un œil indifférent, et desquelles peut se dégager pour nous tout un monde de poésie ou de satisfaction intime.

L'objet le plus vulgaire sait prendre un langage, et ce que les poètes appellent l'*âme des choses* se révèle à nous d'une manière tout inattendue.

Le tic-tac continu d'une vieille horloge, loin d'agacer ou de surexciter nos nerfs, a, pour qui veut le comprendre, d'étonnantes révélations. C'est tellement vrai que, réentendu à quelques années de distance, il restitue tout un tableau que vous croyiez effacé, éveille un monde d'impres-

sions dont nous nous étonnons d'être si puissamment saisi et ému.

La présence d'une plante, d'un animal, peut aussi vous rendre plus facile et plus chère une tâche quotidienne pénible et fatigante.

Cette cellule végétale que vous voyez se développer au jour le jour, et produire lentement une feuille d'abord, puis une autre, puis un bouton et enfin une fleur, n'est-elle pas un encouragement à la patience et à la persévérance, et ne jaillit-il pas pour vous plus de joie de cette corolle parfumée épanouie sous vos yeux, que n'en éprouvent certains voyageurs traversant, en bâillant, les plus belles contrées de la terre?

« Tout est dans la manière de voyager, nous dit l'abbé Perreyve, car on ne trouve guère dans les voyages que ce qu'on y apporte, et vous pouvez apporter dans celui que je vous propose (autour de notre chambre) tant de patience, tant de souvenirs, tant d'observations, tant de recueillement,

tant de sincérité intérieure, tant de désirs, tant d'espérance, tant d'élan, que vous arriverez à gravir, sans presque vous en douter, des hauteurs admirables, d'où vous découvrirez tout à coup ce qu'il y a de plus grand à voir dans l'univers : votre âme et Dieu ! »

Mais, sans monter si haut, lecteur, prenez une à une les choses qui vous entourent, adressez-vous au moindre objet à votre portée, et si vous savez tendre l'oreille, vous ne regretterez plus d'avoir été privé de vacances.

Telle photographie ramènera à vos côtés des amis éloignés, ou évoquera pour vous des jours ensoleillés. Tel menu ouvrage à l'aiguille accroché au mur vous rappellera votre mère, votre sœur ou quelque autre âme bien chère... Cet objet exotique, rapporté d'un lointain pays, fera passer sous vos yeux des visions colorées, tandis que ce vieux bahut, cette chaise paysanne, cette assiette à fleurs bariolées, ou ce vieux mor-

ceau de fer ciselé vous reporteront au passé de notre chère Alsace.

Voici, dans un modeste cadre, tel diplôme dont vous êtes fier, et, sur cette tablette, un vase, un baguier, un gobelet, capables de vous replonger dans votre petite enfance. Ne vous semble-t-il pas, en regardant cette blague à tabac en soie tricotée, entendre encore le cliquetis des aiguilles, et voir le cher vieux visage de mère ou d'aïeule qui vous souriait, tout en travaillant?

Et ces collections faites par vous durant votre jeunesse! Et ces livres que vous n'avez pas même ouverts, ou ceux qui vous firent passer de si bonnes heures jadis!... Et, dans ce tiroir secret, ces vieilles lettres jaunies... ou ces billets plus récents et tout imprégnés encore d'un vague parfum...

C'est ainsi que, dans le logis le plus modeste, l'atelier ou le bureau le plus fruste, vous pouvez encore découvrir des sujets intéressants, émouvants même, et, tout en

accomplissant votre travail monotone ou absorbant, laisser errer votre pensée dans des régions agréables.

En général, c'est une très fausse idée, propagée surtout par les partisans d'un socialisme subversif, de croire que la jouissance est en raison directe de la somme de plaisirs acquis.

L'ivrogne, qui passe ses journées et ses nuits à boire, ne reçoit que des sensations brutales, dont le réveil est affreux.

Quand j'entends parler d'une certaine façon de *droit au bonheur*, revendiqué aujourd'hui par tous, je me prends à sourire ou à lever les épaules, comme si ce soi-disant « bonheur » pouvait se partager par tranches égales, à la façon d'un gâteau. Cela ne doit pas empêcher, sans doute, les législateurs de s'approcher le plus possible d'un idéal égalitaire, et nous avons à y contribuer chacun pour sa part.

Mais, avec toute l'égalité possible dans les conditions matérielles, vous aurez en-

core des gens malheureux, des gens qui ne feront que se plaindre.

Pourquoi? parce que le dit bonheur ou plutôt la faculté d'être heureux n'est pas en dehors de nous, mais bien en nous-mêmes.

Un pauvre chemineau peut avoir plus de félicité qu'un Crésus, et un employé modeste, un soldat du devoir qui ne quitte pas son poste de travail ou d'honneur, est, quand il aime sa tâche, plus heureux qu'un désœuvré courant les villégiatures et les villes d'eaux.





XXI

TOILES D'ARAIGNÉES

SUR LA BRUYÈRE

Quand on aime vraiment la campagne, on cherche à la voir dans son déshabillé familier, aux heures où aucun importun ne vous dispute ses grâces, où personne ne vous gâte la tranquille beauté de son sourire.

Et, pour cela, il faut se mettre en route aux premières heures du jour, alors que les vallons sont encore plongés dans la buée bleue des vapeurs matinales, et que le soleil commence à peine à glisser sur les montagnes.

Mais l'humidité, la rosée!... Bah! on se munit de chaussures solides, de galoches, ou, mieux encore, de ces petits sabots légers s'adaptant si bien au pied.

Et si les dits sabots vous embarrassent dans les chemins secs ou sur les routes unies, on dresse son chien à les porter dans sa gueule, pour vous les rendre au bord des prés mouillés ou au passage des ruisseaux.

Me voilà en campagne, à la suite du soleil qui a pris les devants.

Des sons lointains de cloches m'arrivent portés par la brise matinale, et je fredonne le *lied* de Mendelssohn : « C'est le jour du Seigneur » :

> Et le ciel sur ma tête
> Si loin s'étend avec un air de fête,
> Comme prêt à s'ouvrir...

Ici, de même que partout où se trouve « la patrie de l'homme fort », s'étend un fir-

mament assez vaste, pour que l'on y élève sa prière.

Les rayons glissent, avancent, gagnent de proche en proche, et ont envahi la lande sur laquelle je marche entre les bruyères.

Rien n'est comparable à un champ de bruyères traversé par les premières clartés du matin.

Le soir, sans doute, il a une poésie plus intime et plus mystérieuse, les souffles célestes s'y attardent, avec des échos lointains d'angelus, et des reflets de couchants incendiés le rougissent.

Mais le matin, voyez cette vie qui s'éveille, toutes ces cellules végétales qui se dilatent; ces scarabées, ces sauterelles, étirant leurs élytres, et qui se suspendent, en acrobates nés, aux genêts couverts de leurs gousses noires, et les font tinter comme des grelots.

Entendez bourdonner les abeilles. La bruyère leur fournit leur dernière miellée d'automne. C'est un murmure délicieuse-

ment harmonieux, tout composé de voix bien assorties. Vous distinguez des sopranos et des altos, des ténors, des barytons et des basses, des chœurs en majeur ou en mineur, avec des soli de grillons ou de cigales se détachant sur l'ensemble.

La bruyère est dans le plus beau moment de sa floraison. Le haut des tiges est encore garni de boutons montrant leurs pointes plus claires, allant du blanc au lilas, au pourpre et même au carmin. Au-dessous, les premières fleurs ouvertes étendent les cinq dents de leurs corolles si délicatement travaillées par le Grand Fleuriste, avec les étamines et le pistil se dessinant en brun. Plus tard, les pointes se replieront, les fleurs perdront de leur éclat et formeront des sortes de petits grelots.

Dans ces champs de bruyères, tout humides de rosée, les araignées aiment à filer leurs toiles. Elles savent s'y prendre, allez! Les unes tendent leurs fils en travers du sentier, exerçant, à leur façon, le droit de

péage sur les passants. D'autres les ont suspendus entre les touffes les plus fleuries. Ce sont d'admirables rosaces à faire concurrence à celles de notre Cathédrale. La rosée en indique et en souligne les contours. Nul tissu n'est plus léger, plus vaporeux; vous diriez des gazes pour vêtir des fées, ou des voiles d'anges; et ces toiles sont placées tantôt verticalement, tantôt horizontalement; tantôt aussi elles ressemblent à des entonnoirs, correspondant à des palais souterrains.

Étonnez-vous, si les mouches se laissent prendre au piège!

Je suis assise là, dans le recueillement de cette nature bénie; mes deux chiens couchés à mes pieds témoignent leur contentement par les yeux, la langue et les battements accélérés du cœur.

Et l'on nous dit que la nature n'est pas paix et harmonie, qu'une loi fatale préside à tout dans son sein!

Les araignées sont meurtrières, c'est

vrai! Mais pourriez-vous vivre dans un monde où rien ne s'opposerait à la multiplication des mouches?

Vous qui prétendez trouver en défaut le céleste Ouvrier, et corriger son œuvre, seriez-vous capables seulement de diriger un instant un seul des innombrables rouages de la machine? Et si vous vous mêliez d'y toucher, n'en détruiriez-vous pas à tout jamais l'ordre et l'harmonie?

Admirez plutôt cette élimination, cette sélection, cette élaboration lente, ce travail créateur et destructeur, tour à tour, d'où sort un renouvellement continu des forces, un rajeunissement éternel.

Et, d'ailleurs, cet incomparable réseau filé par les bestioles diligentes n'aurait-il pas quelque chose encore à nous dire?

Pour moi, je ne saurais le rencontrer sous mes pas, sans me rappeler ce passage de Tolstoï, dans son *Journal intime:*

« Un moyen puissant d'arriver au bon-
« heur est de tendre autour de soi, sans

« règle aucune, mais *de tous les côtés,* une « sorte de **grande toile d'araignée d'a-** « **mour,** dans laquelle on prend tout ce qui « passe. »

Oh! oui, aimer et faire rayonner autour de soi cet amour, c'est le remède à toutes les souffrances, et la solution des grands problèmes troublant l'âme contemporaine!





XXII

FIN D'ÉTÉ

Et voilà l'été passé!...

Rapide comme un voyage en train éclair, il ne nous a pas laissés nous arrêter aux stations séduisantes du chemin; il nous a emportés, avec son implacable célérité, à travers vents, orages, canicule, brusques changements de température, et, en somme, nous a mesuré peu de chaleur normale, peu de séries de vrai beau temps stable.

Est-il étonnant, dans le désarroi, la confusion, le chaos où se débat notre siècle, que les saisons même soient déséquilibrées et que le thermomètre saute deux fois en une huitaine de 38 degrés à 10 ou 12?

Le mot de « durable » semble être un vo-

cable suranné, remisé au garde-meubles des siècles passés.

Aujourd'hui, rien ne dure, rien ne doit durer même; ce serait beaucoup trop ennuyeux pour la génération nerveuse et pressée que nous sommes.

Tout au plus recherche-t-on cette qualité de solidité tant appréciée de nos ancêtres, dans certains bibelots parvenus jusqu'à nous. Ce qu'on fabrique aujourd'hui n'a de durable que l'apparence. Nos tissus les plus chers s'usent vite, nos meubles cassent, nos maisons craquent et nos murs se fendillent, et il n'est pas jusqu'aux couleurs que nous arborons, auxquelles la mode n'ait appliqué le terme significatif de « déjeuners de soleil ».

Le poète qui rêvait

> ... aux couples qui demeurent
> Toujours!

rencontrerait des haussements d'épaules ou des ricanements ironiques.

Tout doit être changeant, fragile, variable, soumis aux fluctuations les plus diverses.

Aux caractères eux-mêmes, on ne demande plus la « solidité » qui était de rigueur autrefois, pour occuper certaines positions, certains emplois en vue.

Cependant, ce n'est pas pour me lancer dans une philippique, genre Alceste, que j'ai pris la plume, mais bien, puisque l'été touche à sa fin, pour entonner un hymne discret à l'automne frappant à la porte.

Automne, douce saison, automne que j'ai toujours tant aimé, nous dédommageras-tu des déceptions de la saison qui t'a précédé?

Tu ne t'avances pas, comme elle, avec des airs fanfarons, et des promesses que tu te moques de tenir.

Non, tu nous arrives discret et rêveur, avec quelque chose d'alangui et de mystérieux. La vie ne coule plus en toi à pleins bords, à flots pressés et brûlants; la sève ne se précipite pas violemment aux branches.

La crudité des verts s'est atténuée et doucement voilée de teintes moins criantes. Les baies ont mûri aux haies, les grappes se sont gonflées aux treilles, et leurs transparences ambrées nous donnent le désir de les vendanger.

Sur les chaumes coupés, achèvent de mourir les pieds d'alouette, les bluets et les coquelicots, et dans les prés qu'on va tondre pour la dernière fois, s'ouvrent, pâles et mélancoliques, les colchiques.

Dans les jardins, les fleurs se recueillent sur leurs premiers élans de floraison; épis et corymbes sont comme lassés déjà, et s'attardent à la formation de la graine. Les bégonias laissent tomber lourdement leurs corolles rouges, jaunes et blanches, sous le poids desquelles les tiges fragiles cassent. Les verveines rampent fatiguées, les héliotropes, fidèles à leur nom, ont, faute d'assez de soleil, produit plus de feuilles que de fleurs, et leurs senteurs de vanille sont moins capiteuses qu'à l'ordinaire; les roses

aussi semblent plus pâles et s'effeuillent dès qu'on les touche, jonchant les tapis des salons et les allées des jardins des transparences nacrées de leurs pétales mourants.

Les matinées sont fraîches, humides, brumeuses, presque froides, et appellent déjà les feux de cheminée, si confortables et bienfaisants. Quand le soleil daigne percer les nuages, il n'a rien perdu de sa chaleur, mais il semble si détaché des choses de ce monde! En vain les grappes de raisin menacées par le ver, la pourriture ou le *mildew* l'implorent, en vain les agriculteurs se plaignent-ils de la maladie des pommes de terre, et de la peine qu'on a à faire le regain, le seul Roi Soleil qui ait jamais eu le droit de porter ce nom, semble se désintéresser de plus en plus des affaires de ce petit monde. Aussi, il tire le rideau, et se cache derrière ses courtines!

Oui, il y a de la mélancolie dans l'air; comme dit le poète :

L'oiseau ne chante plus, mais le rameau soupire,

et ce soupir vous va au cœur, pénètre dans le secret intime de votre âme.

Les hirondelles aussi, ces amies familières, ces hôtes du foyer presque, s'en sont allées, et les retardataires initient aux dernières manœuvres les jeunes couvées non encore sûres de leur vol, et les font exercer sur les fils de télégraphe ou les pointes des clochers.

Oh! que le soir vient vite, que la brume descend traîtreusement sur vos épaules légèrement vêtues, et vous pénètre d'humidité! Que vous vous sentez pris vous-même de la nostalgie du passé, et envahis par la langueur des choses!

Paysages estompés aux vagues contours, fleurs lassées, petits cris d'oiseaux furtifs, vapeurs bleues, fumées qui avez peine à monter, feuilles qui vous détachez avant la décoloration complète, vous nous parlez tous d'instabilité et de mort prochaine, c'est-à-dire de *renouvellement,* car, pour vous, la fin des choses n'en est que le re-

commencement, et vous nous rappelez plus puissamment, chaque automne, la profonde parole de l'apôtre : « Nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir ». (Épître aux Hébreux XIII, 14.)





XXIII

LES CLOCHES DU SAMEDI

Chaque semaine, quand je les entends, elles remuent les cordes les plus intimes de mon être.

O cloches du samedi de ma chère ville de Strasbourg, laissez-moi dire ce que vous êtes pour moi, et ce que je voudrais vous voir être pour d'autres !

Dès ma jeunesse, vous m'avez tenu un langage que je n'oublie pas.

Enfermée entre les quatre murs de l'internat, il ne m'arrivait guère autre chose de la grande ville que ces envolées sonores, éveillant plutôt en moi, les jours ordinaires,

une immense nostalgie. Cloches des messes matinales, cloches d'enterrements, cloches des différentes églises, aux sons graves ou aigus, cloche de dix heures surtout, que je n'entendais parfois qu'à travers mes rêves, mais qui mettait le sceau sur le travail accompli, ou sur les fautes de la journée.

Oh ! la leçon qui n'est pas sue,
Le devoir qui n'est pas fini !....

On dormait pourtant, c'est vrai, mais de quel sommeil fébrile, parfois, en temps de concours ou d'examens !

Et, chaque soir, les cloches invitaient à reprendre le rocher de Sisyphe. Mais, le samedi, c'était autre chose. Et, dès l'heure de midi, une sonnerie plus solennelle préparait à la fête du lendemain.

Oh ! comme on respirait à l'idée d'un jour de répit, d'un jour de repos !

Il me souvient en particulier d'un de ces samedis d'octobre, ensoleillé, sans doute, mais par un soleil pâle et comme voilé,

mettant un reste d'or sur la nature lasse et mourante, mais un or terni déjà.

C'était mélancolique et très doux, et à chaque vibration de cloche répondait un soupir dans les grands arbres jaunis et roussis, laissant échapper leurs feuilles par saccades.

Et tous les bruits résonnaient comme en sourdine, dominés qu'ils étaient par la grande voix des cloches qui semblait dire : « Laisse s'enfuir l'été, laisse jaunir les arbres, laisse tomber les feuilles, laisse les fleurs succomber sous la gelée; cherche plus haut ce qui résiste, ce qui demeure, ce qui vit, ce qui est éternel! Et puis, réjouis-toi du retour du jour du Seigneur, du jour du repos. Fais trêve à tes soucis, pose là tes livres et tes cahiers. Détends-toi ! »

Depuis, j'ai souvent retrouvé l'impression de ce samedi de ma jeunesse, la vision très nette, mais un peu voilée et mélancolique de ce jour d'octobre.

Et j'ai aimé les fins de journées, les fins

de semaines, les fins de saisons, non pas pour leur tristesse — car tout ce qui finit est triste — mais à cause du souvenir qui m'était resté de ce jour-là, et de l'élan supérieur qui m'y avait été communiqué.

Maintenant encore, si les cloches du samedi produisent chaque fois en moi un battement de cœur, si mon premier mouvement, en les entendant, est de pleurer, aussitôt leur grande voix solennelle reprend le dessus sur les émotions de mon âme, et m'élève dans des régions que les misères et les tristesses de la terre n'atteignent plus.

Écoutez-les donc aussi, cœurs lassés, âmes fatiguées, vous qui, dans une marche monotone, succombez sous le fardeau quotidien; vous que rebute si souvent une besogne peu proportionnée avec vos aspirations.

Elles vous parlent d'un temps de repos, elles sonnent la bénédiction sur la tâche accomplie courageusement, fidèlement, et plus cette tâche est humble, dévouée, consa-

crée au service des autres, mieux aussi la cloche vous emportera au-dessus de la terre, et versera la joie et la paix sur votre dimanche.

J'ai fait récemment un long séjour dans un pays où l'on ne connaît pas la cloche du samedi, et où le dimanche lui-même n'existe que pour le plus petit nombre.

Ce jour-là, chacun va à son travail comme à l'ordinaire : le maçon élève son mur, le menuisier rabote ses planches, le cultivateur conduit son fumier..... Mais allez les chercher, le lundi, ou même le mardi ! Ils ne seront pas à leur besogne, mais bien, hélas ! là où le cliquetis des verres remplace le son des cloches..... Tant il est vrai que l'homme ne saurait se soustraire à cette loi du repos hebdomadaire.

Soyons donc heureux de posséder nos dimanches, d'avoir des lois qui en assurent l'observation stricte, et même peut-être un peu vexatoire parfois, et d'entendre résonner chaque semaine, comme la sanction

à notre travail et l'introduction à notre repos, nos chères cloches de la Cathédrale, le samedi.

En automne surtout, elles prennent des intonations plus intimes et plus pénétrantes, et semblent dire, avec Sully-Prud'homme :

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli,
La feuille, à tout moment tressaille, vole et tombe,
Aux bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches de soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli.
La grappe autour du cep se colore et se bombe ;
Dans le verger, la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Dans l'été de ta vie, enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain.

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Puis la honte et l'horreur de vieillir, les mains vides !

Et toi aussi, ami lecteur, en rapportant ta

glanure de la semaine, réjouis-toi de ta fatigue du samedi, car c'est une bonne et saine fatigue, qui rendra ton repos du lendemain d'autant plus doux !





XXIV

TRUQUAGES

Nous avions eu, il y a quelques années, la fameuse fausse tiare de Saïtapharnès; aujourd'hui, on nous parle de scarabées égyptiens, truqués aussi, et même de clichés avec restitutions d'hommes fossiles, « arrangés » pour les besoins de certaines doctrines anthropologistes.

Ne nous hâtons pas trop de jeter la pierre aux savants qui se laissent prendre à ces truquages, ou vont jusqu'à y prêter un peu la main.

Que faisons-nous autre chose, nous autres amateurs, dilettantes, ou simple public,

que d'encourager, par tous les moyens possibles, et en toute occasion, la production des truquages?

Chacun de nous veut avoir dans sa demeure des meubles anciens, de vieilles faïences, des étains, des ivoires, des statuettes, des coffrets, etc. portant bien ostensiblement l'empreinte des siècles passés, et nous ne songeons pas que lesdits siècles n'en peuvent avoir produit autant qu'il en existe et que les amateurs se vantent d'en posséder.

S'est-on assez moqué du commerce des reliques au moyen âge; a-t-on répété à satiété qu'on eût pu crucifier des centaines de Christs avec tous les clous de la soi-disant vraie croix qui couraient de par le monde!

En quoi nous distinguons-nous, je vous le demande, de ces honnêtes dévots, colportant leurs châsses avec eux, et croyant, de bonne foi, posséder la chemise ou le fémur du saint de leur prédilection?

La différence gît peut-être là, que les sus-

dits dévots étaient persuadés tenir de « vraies reliques », tandis que nous savons très bien, la plupart du temps, que nos soi-disant antiquités sont très modernes.

C'est notre engouement pour tout ce bric-à-brac qui en encourage la production, et l'a fait se constituer en industrie.

Dans quelques siècles d'ici, nos descendants, en traversant nos rues, seront peut-être embarrassés de reconnaître l'époque exacte de la construction de tel édifice, à moins que les matériaux employés ne trahissent eux-mêmes le truquage, en s'effritant et en se lézardant avant l'heure...

Pauvre vingtième siècle, malgré ton « *modern style* » poussif, inspiré par l'ombilic et le ver solitaire, pauvre vingtième siècle, tu n'auras pas même eu *ton style à toi!*

Tes enfants se prélassent sur des meubles Louis XV, Louis XVI et surtout Empire, puisque la vogue le veut ainsi, mais tu n'auras su donner à rien de ce que tu pro-

duis la forme personnelle et originale d'un génie que tu n'as pas!

L'habileté, oui, le « truc » encore et surtout, mais la «pensée individuelle, » inspirant un objet d'art et s'en dégageant de façon à en faire un « chef-d'œuvre », non!

Nous pourrions aujourd'hui parodier ainsi le vers du poête :

Rien n'est beau que le faux, le faux seul est aimable!

Nous avions commencé par les « faux bonshommes », les « faux ménages », les faux bordereaux et autres mensonges, pour passer par les faux diamants et les faux budgets; gardons-nous de suivre cette voie plus longtemps, et revenons au *vrai* en toutes choses.

Cela me remet en mémoire les nobles paroles d'un des plus grands savants de notre âge, enlevé trop tôt, hélas! à son pays et à la science.

Gaston Paris professait absolument et

sans réserve, que la science, — partant la critique littéraire, — « n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même »; que nul, s'il aspire à une place « dans le grand laboratoire », n'a le droit de se permettre, dans les faits qu'il étudie, « dans les conclusions qu'il tire », « la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère ». Mais, en récompense de cette probité, « les plus humbles qui s'efforcent vers le vrai » peuvent orgueilleusement se dire qu'il n'est pas de vérités moindres ou négligeables, que « toute vérité est la vérité, et que leur œuvre, contingente ou obscure, est une contribution sans prix à l'œuvre éternelle du savoir humain ».

Belles assertions, à inscrire en lettres d'or dans le cabinet ou l'atelier de tous ceux qui tiennent une plume, un pinceau, un ébauchoir, un scalpel, ou se penchent sur leurs cornues!





XXV

FEUILLES MORTES

C'était à l'Orangerie.

Il y avait dans l'air cette mélancolie, faite du regret du passé et de l'incertitude de l'avenir, qui vous prend devant la fin des choses.

Comment ne pas subir l'influence de cette saison de déclin et de mort, semblant mettre à chaque bout de jardin et à chaque coin de bois l'annonce de sa vente au rabais, ou sa déclaration de faillite?

Sur nos places, sur nos promenades, comme ici, dans notre incomparable parc public, les feuilles tombent une à une, ou,

semblables à des oiseaux de passage, sont poussées en grandes envolées par la froide bise indifférente.

Les branches confuses, et comme surprises de se trouver soudain dénudées, ont un léger frémissement, ce frisson d'automne qui les prend chaque année, à l'heure du dépouillement.

Je foule aux pieds toutes ces tristes dépouilles des grands arbres. Elles sont là pêle-mêle : Voici la feuille aux cinq pointes du platane; celle du marronnier, toute palmée et encore marbrée de vert; celle du mûrier, finement dentelée; celle du bouleau cordiforme, dorée et lisse; celle du tilleul, aplatie; celle du hêtre, striée et se recoquillant sur elle-même; celle du chêne, toujours noble dans l'élégance de son feston; celle de l'acacia alignant le long du pétiole ses jolis petits ovales, au vert persistant jusqu'après la déchéance.

Puis, ce sont les hêtres rouges qui ensanglantent les pelouses de leurs tragiques

jonchées, tandis que les mélèzes sèment à leurs pieds leurs pâles et flexibles aiguilles, que les polownias secouent tristement leurs larges feuilles en cœur, et que les trembles, comme affolés, répandent à profusion leurs sequins d'or.

Les promeneurs vous foulent au pied avec indifférence, pauvres défroques abandonnées. Arrondies ou allongées; lustrées ou mates; unies ou velues; dentelées ou festonnées; d'un jaune pâle ou d'un roux ardent; d'un or vif ou d'un or bruni; d'un vert décoloré ou d'une nuance tabac; ayant la pâleur du vert-de-gris ou l'éclat du cuivre; entremêlant les teintes beiges et orangées, le rouge cerise, le pourpre violacé et le carmin, vous nous offrez toute la gamme des nuances, et étendez dans nos allées vos moquettes moelleuses. Le bruit de nos pas n'en est pas amorti complètement, il est vrai, mais éveille un bruissement, une sorte de plainte funèbre.

Celles d'entre ces feuilles qui ne vont pas

s'amonceler dans les grandes artères s'abattent sur les gazons ou s'accrochent, au passage, dans les conifères et les petits arbustes, à moins que, poussées plus loin par le vent, elles n'aillent se perdre sur l'eau ou se faire broyer par les roues des voitures.

Ne semblent-elles pas toutes s'écrier en tombant : C'est peu de cesser de vivre, d'être arrachées par la mort à l'arbre aimé, mais ce qui nous fait frémir, c'est cet inconnu du lendemain, cette perspective de tous les piétinements, de toutes les souillures, de toutes les décompositions, et l'incertitude du but final à atteindre, du dernier et définitif lieu de repos !

Aussi, à l'approche des longs râteaux des jardiniers, qui les amoncellent en grands tas, semblent-elles murmurer un remercîment. De cette manière, au moins, elles mourront en corps, elles iront reposer dans la bonne terre nourricière, sous forme d'engrais, et deviendront l'humus précieux qui de la mort tire à nouveau la vie.

Mais les égarées, les indépendantes, les solitaires, celles qui n'ont pas su résister à la rafale, ou qu'une vague curiosité a portées au loin... O pauvres, pauvres feuilles dépaysées et perdues, que deviendrez-vous?...

Je me suis enfoncée dans une allée solitaire, loin de la foule bruyante, loin de l'élégance des toilettes d'automne, ornées des premières fourrures, loin des voitures de babys et des fringants équipages, loin des pensionnats marchant en rangs pressés et des groupes de recrues qu'on promène, pour leur faire oublier, peut-être, les graves responsabilités du serment au drapeau qu'elles ont prêté le matin même.

Tout ce va-et-vient, ce mélange de nationalités diverses, ce coudoiement de classes hostiles, ces contrastes de race, d'attitude, de toilette, de langage sont si bien l'image de notre temps!

La Parisienne élégante côtoie ici la Berlinoise élancée, ou les Alsaciennes de types

très divers. On s'observe, on se dévisage, on parle de choses frivoles ou insignifiantes, on médit du prochain, on rit, on s'amuse... ou l'on s'ennuie!... Mais combien rares sont ceux qui recherchent la beauté de cette mourante nature pour elle-même, et qui fuient le bruit dans les allées désertes, où la jonchée de feuilles est encore intacte à peu près!

Qui donc cherche à se mettre en communication avec vous, pauvres dépouilles? Qui donc sympathise avec votre malheur? Qui donc entend le soupir douloureux précédant votre chute, correspondant à l'instant suprême où votre pétiole rompt sa dernière adhérence avec la branche, et reçoit du vent la chiquenaude de dispersement et de mort?

Qui donc, surtout, en constatant cette fin des choses, songe à ce qu'elle signifie pour nous aussi?

On n'en est plus, aujourd'hui, à répéter les vers larmoyants de Millevoye qu'aimaient nos grand'mères. Elle est terrible-

ment surannée, cette *Chute des Feuilles,* c'est vrai, et l'on ne cultive guère ce genre de poésie actuellement.

La pensée de la mort!..... Oh! c'est bien assez de l'avoir effleurée quelques instants à la Toussaint, et de s'être rendu dans les nécropoles, une couronne ou un bouquet à la main! Enfuyez-vous maintenant, réminiscences importunes, corbeaux de mauvais augure, et ne vous avisez pas de nous rappeler que, de même que la bise aigre détache les feuilles sèches des arbres,

> Un vent qui vient de la tombe
> Moissonne aussi les vivants!

O passants insouciants, vous vous en allez joyeux, et j'entends retentir l'écho de vos rires, tandis que j'ai le cœur serré et des larmes dans les yeux...

N'allez pas croire, pourtant, que je cède sentimentalement

> . . . . à la mélancolie
> De la saison qui fuit et du jour qui s'en va!

Ne vous figurez pas que c'est cette pensée seule de la fin des choses, évoquée tantôt, qui me donne le frisson. Ce n'est pas davantage le souvenir de ceux que j'ai perdus qui m'accable — je suis si sûre de les retrouver dans un monde meilleur!.... Et, du reste, comme le dit si bien saint Paul : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur ». (Rom. XIV, 8.)

Non, c'est une douleur plus profonde encore. Je souffre des tendances de notre génération à se détacher de plus en plus de l'idéal et des choses impérissables.

Ah! sur les feuilles de notre âme passe un bien autre vent que celui dont le souffle capricieux dépouille nos parcs et nos jardins — vent âpre et desséchant, vent de matérialisme vouant les âmes au terre-à-terre, vent d'incrédulité et de doute, détruisant les croyances qui font vivre et qui permettent d'espérer!

Cette « religion du libre penseur », dont on nous parle si souvent, vous rend-elle

donc si heureux, si forts en face de la mort, si confiants en l'avenir, si bien armés devant le redoutable problème de l'inconnu ?...

Paul Janet n'a-t-il pas dit qu'une « religion de raison sera toujours quelque chose d'appauvri ? [1] »

Et, plus récemment, ne nous parlait-on pas de ce « nihilisme moral », où « se dessèche et s'exaspère le temps présent », et qui nous démontre « la détresse » et « le vide effrayant des âmes dévastées ? [2] ».

« Misérables sont les hommes, s'écriait le malheureux poète dévoyé, Musset, misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver une âme ! » Et n'est-ce pas, aujourd'hui, par l'ironie et le sarcasme, qu'on cherche à entamer nos croyances..... et qu'on arrive trop souvent, hélas ! à les détruire ?.....

Non, tout ne meurt pas avec les feuilles

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1884. Étude sur Cousin.

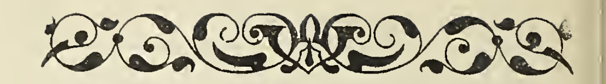
[2] *Temps* du 1er nov. 1908. *Vie littéraire*, de Gaston Deschamps.

qui tombent! Et si même il faut que nous passions par des temps de crise, par les dépouillements de novembre, les rafales d'automne, les assauts de l'incrédulité en apparence triomphante, — la vie renaîtra pourtant, l'Évangile ne perdra pas sa puissance régénératrice, le printemps fera tout reverdir! Mais il faut surtout, pour cela, que les croyants proclament leur foi, autrement que par de stériles affirmations. Lamartine déjà avait dit :

Témoignons pour le Christ, *mais sur tout par nos vies ;*
Notre moindre vertu confondra plus d'impies
Que le sang d'un martyr !

(HARMONIES, I, 6.)





XXVI

DÉCEMBRE

C'est froid, c'est triste, c'est sombre, c'est mélancolique, ce mois de décembre, qui nous enveloppe dans les plis sinueux de son manteau de brumes humides. Et comme si ce n'était pas assez déjà d'être si parcimonieux des heures de jour, il nous les fait, cette année, plus sombres encore que de coutume, et déverse de sempiternelles ondées, si bien qu'on peut dire avec Boileau :

> Des froids torrents de décembre
> Les champs partout sont noyés.

La lampe, le bec à gaz ou l'électricité, le soir, et encore le bec électrique, le gaz ou

la lampe à pétrole, le matin, c'est notre lot, à nous surtout dont le bureau ou le comptoir n'est pas dans le voisinage d'une glace ou d'un *bow-window*.

Que d'yeux fatigués, gonflés, rougis! que de rides enfonçant leurs plis soucieux, que de teints perdant leurs roses et devenant ternes, gris, verts, jaunes.....

Décembre, c'est le mois des grands contrastes, des plus joyeuses fêtes et des plus noires misères.

L'enfance l'attend avec impatience, rêvant, de longues semaines à l'avance, des splendeurs et des surprises de l'arbre de Noël; la jeunesse ne peut voir venir assez vite ces belles fêtes de nuit et ces sauteries où elle se trouve comme dans son élément; le gourmet trouve son compte dans les fins dîners que cette saison ramène, et tous les amateurs de friandises en général, n'ont, à cette époque de l'année, que l'embarras du choix.

Heureux les intérieurs chauds et douillets,

où l'on a, à côté du nécessaire, le superflu, où le charbon peut renchérir sans qu'on en souffre, où l'on possède tout en abondance, où l'on se laisse vivre, en ayant tout au plus le souci de choisir des étrennes pour ceux qu'on aime !

Mais, malheureux les tristes gîtes de la pauvreté ! C'est, pour beaucoup, la saison morte du travail, le moment des privations de toute nature, des dettes criantes, de la souffrance, sous ses formes les plus diverses; on a froid et l'on a faim, dans les mansardes mal chauffées; l'envie, le mécontentement, le murmure, la malédiction même montent dans ces pauvres cerveaux douloureux. Et notez que jamais la tentation ne s'est offerte sous des formes plus séductrices.

Mettez-vous à la place de ces pauvres honteux, mal habillés et mal nourris, passant tous les jours à côté de ces merveilleuses devantures de magasins, où tout ce qui peut éblouir les yeux et tenter les sens est étalé sous mille feux, et convenez qu'il

faudrait être de pierre pour ne pas commettre le péché de convoitise, à cette saison de l'année.

En ai-je vu, dans nos rues, ces jours-ci, de ces figures contractées, de ces physionomies pleines d'envie! Ou bien ce sont de ces apparitions de besogneux, les mains dans les poches, le regard louche, méditant, à la faveur des ténèbres, quelque bon coup, quelque affaire lucrative.

O nuit, nuit, c'est toi la grande coupable, c'est toi la séductrice, la complice de toutes les œuvres de péché et de mort! N'est-ce pas sous ton ombre que se sont perpétrés les plus grands crimes, accomplies les plus terribles iniquités, depuis l'heure où Judas trahissait son maître. . . . .

Et, auparavant, que d'œuvres ténébreuses dans cette glorieuse antiquité grecque ou romaine, dont nous sommes tentés de ne voir que le côté élégant et artistique, et qu'il est de mode de prôner tant aujourd'hui.

En notre siècle de lumière, ne remar-

quons-nous pas aussi les plus grandes ombres? et les œuvres ténébreuses ont-elles diminué en proportion des progrès de l'électricité?

Il est encore une catégorie d'êtres à qui décembre est dur. Je veux parler des malades. Combien leurs souffrances s'aiguisent, dans la pénombre des chambres closes! Que, pour eux, les heures sont lentes à sonner, pendant les interminables nuits!

Ah! quand on pense à tout cela, quel bienfait que le jour, la pleine lumière! On est porté à dire avec le poète :

L'été, c'est le regard de Dieu!

Mais le regard de Dieu transperce aussi les ombres hivernales. La fête de Noël n'est-elle pas le « regard de Dieu » par excellence, la clarté suprême descendue d'En Haut, pour dissiper nos obscurités?

Et, à ce « regard de Dieu » de Bethléhem, à cette divine lumière s'échauffent et s'allu-

ment aussi les pâles flambeaux de notre charité.

Voilà le beau côté du sombre décembre : à aucune époque de l'année, les cœurs ne sont plus portés à aimer, à pardonner, à bénir. C'est à tel point, que l'égoïste, celui qui ne sait ni donner ni se sacrifier, se sent seul et isolé au milieu de cette fête de l'amour, et que les plus récalcitrants, les plus avares se croient obligés d'ouvrir un peu plus largement leur bourse qu'à l'ordinaire.

Sois donc béni quand même, sombre décembre, puisque, de ces contrastes dont tu es fait, est sorti le salut de l'humanité !

* * *

Aujourd'hui, tout en me promenant dans le demi-jour gris et morne, je ne pouvais, quelque effort que je fisse pour secouer mes pensées, chasser la tristesse de l'hiver,

et mes propres soucis, m'accablant si lourdement.

Un vent aigre sifflait à mon oreille, une pluie fine me cinglait le visage, et les dernières feuilles tombées dansaient autour de moi, je ne sais quelles rondes macabres. L'herbe était terne et sans fleurettes, les rameaux dépouillés secoués par l'ouragan demandaient grâce, des vols de corbeaux tout noirs s'en allaient vers le sud, en croassant; l'eau avait de froides teintes d'acier, et la nature entière semblait comme ployée sous quelque interdit secret.

Soudain, il se fit une éclaircie. Au plus noir du ciel, le voile de nuages se déchira, transfigurant, comme dans une gloire d'or, l'église voisine et son svelte clocher rustique. Et des gerbes lumineuses s'entrecroisaient sur ce paysage, et allaient faire scintiller cette eau, quelques instants auparavant d'une teinte de plomb.

Je restai saisie devant ce tableau. J'avais compris.

Oui, dans notre ombre peut jaillir la lumière; oui, il y a une consolation à nos peines, une réponse à nos questions angoissantes, une fin à nos soucis rongeurs, un Enfant Jésus dans la sombre étable de Bethléhem, un Noël dans le triste décembre !

Et je m'écriai avec un poète ami :

La nuit n'éteint pas l'étoile,
Ni l'orage le soleil;
Nous voyons au bord du voile
Poindre un beau rayon vermeil.
Jusqu'au terme du voyage,
Nous pourrons chanter encor.
Même le plus noir nuage
A toujours sa frange d'or.





TABLE DES MATIÈRES



Impr. Als. anct G. Fischbach, Strasbourg. — 3649.



